
DOMI-
NUS
ILLU
MINA
TIO
MEA
Taylor Institution.

LES

# HORIZONS PROCHAINS

DU MÊME AUTEUR

## LES HORIZONS CÉLESTES

TROISIÈME ÉDITION

Un volume grand in-18.

Paris, imp. de L. Tinterlin, rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3

LES

# HORIZONS

## PROCHAINS

> Una donna soletta, che si gia
> Cantando, ed iscegliendo fior da fiore
> Ond' èra pinta tutta la sua vita.
>
> DANTE.

TROISIÈME ÉDITION




PARIS

MICHEL LÉVY FRERES, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1860



LES

# HORIZONS PROCHAINS

---

Una donna soletta, che si gia
Cantando, ed iscegliendo fior da fiore,
Ond'èra pinta tutta la sua via.

DANTE.

La nuit est avancée, plusieurs des étoiles qui brillaient dans mon ciel ont disparu derrière la montagne, l'aube fait pâlir celles qui restent. Ma pensée retourne en arrière, aux premières heures du soir; elle s'arrête à quelques figures simples dont mes pas ont croisé le chemin. Il monte de ces heures-là des émanations printanières, je ne sais quelles senteurs, je ne sais quelle fraîcheur de rosée qui me ravive le cœur. Ces images ne sont pas toutes jeunes, elles

ne sont pas toutes belles, non ; elles ont seulement le charme du vrai. Le trait sobre, naïf, se détache à la manière des vieux maîtres sur une zone transparente et claire.

Je suis de ceux qui aiment les choses passées ; ces choses-là quittent, on le dirait, notre région terrienne pour s'élever à mi-ciel dans une limpidité qui leur prête des grâces infinies.

Près d'émerger à l'éclatante lumière du jour, un instant je m'attarde ; mes regards suivent les ombres bientôt effacées, ils rencontrent ces profils, les uns candides et charmants, les autres un peu tristes, ceux-ci qui vont chantant en leur avril, ceux-là qui vont songeant en leur hiver, quelques-uns pleins de mystère, quelques autres tout unis et comme on en voit chaque jour. Il y a parmi, des paysages ; tantôt deux arbres et trois feuilles, un vert vif dans l'éther, le cadre que mettait le Pérugin à ses saintes familles ; parfois le fouillis des bois, la vigueur de l'herbe en juillet, les chansons bocagères, les fleurs partout épanouies.

C'est cela que je veux regarder ; c'est à cela que je

veux muser un peu tandis que dure encore l'heure incertaine, l'heure qui replie ses voiles devant les splendeurs du matin.

Il n'y a rien ici pour les utilitaires, rien pour ceux qu'on appelle réalistes, rien pour les amants du drame, rien pour les fins connaisseurs, rien je crois en vérité que pour moi et mes pareils, songeurs, vivant de peu, qu'un gros poëme épouvante et qu'une corolle entr'ouverte, qu'un bourdon en fête, qu'une agreste silhouette jettent en des rêves infinis.

Si cela commence, cela ne s'achève guères. Ce ne sont pas des tableaux, ce sont encore moins des romans. Qu'est-ce ? vraiment je ne sais.—C'est ce quelque chose d'inconnu qui chante en nous, dont la voix aux larges ondes s'épand à mesure que nous marchons, et parfois accompagne de mélodies idéales les plus vulgaires détails de la plus prosaïque vie. C'est ce quelque chose qui est peintre aussi, et dont le pinceau, pendant que les yeux de notre corps se promènent de la boutique de l'épicier à l'estaminet du coin, fait éclater devant nous le vert des prés, le vert des forêts, l'or bruni du couchant, l'or pâle du levant, et passer

dessus l'esprit de vie avec l'esprit de poésie. C'est encore ce récitateur caché qui, lorsque nous promenons nos personnes ennuyées au travers de la vie comme on nous l'a faite, nous va disant et redisant au fond de l'âme des paroles étranges : paroles toutes pénétrées de sauvages harmonies, paroles que ne comprendrait guères ce monsieur avec qui vous causez là, paroles hélas que vous-même, à vos heures de grand sens, aux heures où vous vous sentez des rentes sur l'État vous traiteriez de balivernes, et pourtant qui vous charment, et qui vous bercent, et qui vous transportent en des régions sereines où vous voudriez vivre, où vous voudriez mourir.

C'est cela justement que je vous viens conter.

La main sera malhabile, la voix plus d'une fois tremblera ; le pauvre poëte, effrayé de sa hardiesse, peut-être restera court : grande est l'affiche, pauvre la comédie, n'importe. L'auteur, c'est tout le monde. Je bégayerai, votre génie chantera ; je pourrai bien en route vous laisser choir ; votre génie, messager aux ailes légères, vous portera plus loin que je n'ai su marcher.

Tout livre au fait est un voyage ; en voyage on ne

trouve guères que ce qu'on a ; riche le bagage, riche la conquête. Je ne possède pas grand'chose ; si vous avez de la bonhomie, quelque amour pour la nature de Dieu, le don des humbles bonheurs, venez, prenons par ce pré, le long de cette eau ; à nous deux, notre fortune est faite.

---

# I

## LE SONGE DE LISETTE

Ce fut par ce pré justement que je pris, et le long de l'eau, un beau matin de mai.

L'herbe était drue, déjà haute; les primevères étoilées avaient passé, les scyllas aux grappes bleues étaient depuis longtemps défleuries, les dernières corolles des arbres fruitiers tombaient noyées dans le fourré, l'été gagnait sa bataille sur le printemps. Cela ne s'était pas fait sans échauffourées, sans *rebuses* comme disent les paysans de chez nous.

La rebuse de l'épine noire, la première, avait promené ses giboulées par le ciel, et d'un soleil à l'autre

couvert le sol d'une neige bientôt fondue ; la rebuse de l'épine blanche — de l'aubépine — avait trempé sous ses tièdes ondées le bois rougi des haies ; la rebuse du coucou, celle du merle avaient ramené la froidure sur les feuilles à peine déplissées ; à travers vents, et bourrasques, et frimas, les jours d'avril, beaux jours croissants qui des deux mains refoulent les ténèbres du soir et du matin s'étaient avancés jeunes, fiers, couronnés de lilas. Ils avaient en les touchant de leurs doigts, fleuri les haies, fleuri les pommiers, fleuri la terre. Et maintenant l'été venait. Sur les prés couverts de boutons d'or on sentait courir sa chaude haleine, tandis que de la montagne, tout près, de ce sommet neigeux du Jura, descendait un souffle vif, restaurant, le baiser virginal du printemps qui s'en allait.

Chaque fleur a son règne dans la campagne et ce règne est absolu. Le soleil en regardant par les fenêtres de sa maison, de ces bizarres demeures que lui assignent les almanachs en ses étapes célestes ; le soleil, selon qu'il habite le signe du bélier, celui du taureau, des jumeaux ou du scorpion, couvre nos vallées de crocus blancs, puis de jaunes primevères, puis de

scyllas, puis de cardamines liliacées, puis de renoncules d'or aussi loin que le regard peut aller. La teinte est presque toujours uniforme, splendide en son unité. A peine si le long des haies quelques violettes en mars, quelques fumeterres qui sentent le baume; à peine si près des ruisseaux, au pied des chênes quelques anémones d'un blanc rosé essayent de s'épanouir par touffes. L'œil amoureux de découvertes les déniche, mais elles ne changent rien à la couleur générale du vallon. C'est toujours un tapis éblouissant, d'une seule nuance, jusqu'à la fin de juin qu'il s'émaille de toutes les teintes, qu'il brille de tous les éclats, que chaque fleur s'ouvre, s'étale et parfume pour son compte.

Il y a même, en mai, juste au moment où je marchais ainsi, une heure où le vert l'emporte sur les autres tons. C'est un vert rigoureux, cru, énergique, un vert sans moelleux, sans retours au rouge ou à l'orangé, sans reflets d'argent, sans délicatesse. C'est un vert qui a quelque chose de cassant, et je le dirais, presque de triste.

Ce matin il était comme cela. L'herbe que mes pieds foulaient avait cet éclat hardi. Les feuilles de la haie

qui venaient à l'aventure, feuille d'églantier, feuille d'aubépine, feuille d'aulne, feuille de saule, toutes étaient cirées, vernies, brillantes à faire fermer les yeux. Sur la montagne, la verdoyante ramée des hêtres triomphait si bien du feuillage noir des sapins, elle s'étendait si lustrée, si criante, elle montait si vaillamment jusqu'à la région des pâturages et ceux-ci commençaient à verdoyer si ferme, qu'à part la coupole de neige qui couvrait le fin sommet, on ne voyait que ce vert terrible qui semblait refouler la pensée en soi-même.

Il y avait pourtant les noyers, les grands noyers qui n'étaient pas verts. Ceux-là protestaient; ils ouvraient tout au bout de leurs branches lisses et blanchâtres des bouquets de feuilles pourpres d'où s'exhalait une odeur pénétrante.

Il y avait le ruisseau, dont l'eau parfaitement pure courait sur le fond tantôt uni, tantôt caillouté, parfois se heurtant à quelque petit rocher vêtu de mousse, autour duquel il se brisait en chantant ces chansons éternelles que des oreilles comme les miennes écouteraient les jours et les nuits.

Il y avait encore les abeilles; de jeunes abeilles

fraîches écloses, d'un brun tirant sur le blond, au velours délicat; inexpérimentées, perdues en un calice, enivrées, et que la rosée, et que le froid du soir surprennent loin des ruches.

Ah! que j'en ai sauvé de ces imprudentes, que j'en ai repêché dans le remous du ruisseau, en ces anses que forme une large feuille, en ces baies qui tiendraient dans le creux de ma main! Que j'en ai recueilli, à la vesprée, transies, les ailes humides, demi-mortes; que j'en ai déposé sous un chaud abri, loin du lézard, ou bien sur un rameau sec, tourné au levant, pour que les premiers rayons rendissent la vie à la pauvre morfondue; que j'en ai rapporté au rucher, les présentant à l'entrée de cette ruche, puis de cette autre! Hélas! il en va chez les abeilles comme chez nous; les citoyennes, les maîtresses du logis sortaient, palpaient l'intrue, la tournaient, la retournaient, la poussaient hors de la cité. Plus souffrante était la bestiole, plus âpre se faisait l'accueil, tant que les dernières venues, celles de la dernière ruche et du dernier essaim lui donnaient bravement un coup d'aiguillon au travers du corps, et se mettant deux et la prenant par les pattes, la menaient au bord de la plate-forme,

puis la laissaient choir dans le champ des morts, parmi les bourdons leurs défunts maris.

Était-ce le vert, étaient-ce les bourdons, je ne sais, mais ce matin-là je m'en allais triste. La gloire du printemps n'y faisait rien.

Connaissez-vous ces heures où le démon de l'analyse, le mauvais ange du siècle, vient nous heurter de ses froides ailes? Savez-vous ce que c'est que de se promener parmi ses affections, parmi ses pensées, et de se dire de tout : à quoi bon?

Ce mal atteint les jeunes plus que les vieux. Qui de nous n'a descendu ces pentes désolées, qui ne s'est assis pleurant dans cette vallée stérile d'où le soleil a disparu ; qui n'est demeuré là, comptant ses blessures, prenant un fatal plaisir à se dire que tout est passé, que le bonheur a sombré, que la foi s'est éteinte, que les facultés ont fléchi, que les tendresses sont mortes, que la vie, comme une fleur fanée, a laissé tomber ses pétales l'un après l'autre, qu'il n'y a plus rien à faire, rien qu'à laisser venir la vieillesse et puis la mort.

Il semble alors qu'on erre dans quelqu'une de ces

planètes démolies, mondes finis qui promènent par le ciel leurs mornes clartés. Alors on voit les choses comme elles sont ; comme elles seraient si le merveilleux éclat du jour, si les parfums, si les harmonies, si les profondeurs de l'éther nous étaient ravies et que notre terre restât dans sa nudité. Tout devient sec, tout devient choquant, tout se résout en problèmes dont la solution tranchante abat nos dernières illusions. Le travail qui me charmait, ce magicien qui faisait courir les heures, il ne sert à rien, il n'apprend rien, il ne vaut rien ! Ces mélodies qui m'enlevaient en de sereines régions ; plates, cent fois redites, écœurantes ! Mes pinceaux ; néant ! Mes amis, mes bien-aimés, cette image tout près du cœur ; ah ! c'est ici que se creuse l'abîme ; ici il se fait un grand silence et le démon parle de sa voix douteuse :

— Ton père, ton enfant, ta femme ! tu es leur trésor, tu es la respiration de leur âme, les jours que tu vis loin d'eux leur sont des jours pesants, si tu tardes, ils sont inquiets ; si tu souffres, ils sont malheureux ; si tu mourais, ils mourraient. Non, ils ne mourraient point ; ils peuvent se passer de toi. Tu te crois nécessaire, tu ne l'es pas ; tu crois donner le bonheur,

d'autres le donneraient mieux; tu crois que toi de moins dans leur vie, leur vie serait brisée, non, elle reprendrait son cours; elle irait à travers d'autres régions, parmi d'autres fleurs s'épanouir sous d'autres cieux. Ta pensée passionnément chérie, pâlissant peu à peu, reculerait vers les lointains horizons, elle y resterait suspendue; de rares retours, aux heures découragées, les ramèneraient seuls vers toi.

Personne n'est indispensable à personne; il n'y a qu'une chose impérissable : le besoin d'être heureux à tout prix.

Nous sommes plus vivaces que l'hydre aux cent têtes. Coupez, coupez, abattez ici, abattez là, jonchez le sol de nos membres, ne laissez qu'un tronçon sanglant; il se tordra, puis il séchera ses plaies, puis il se glissera en quelque frais sentier, sous les feuilles, parmi l'herbe, il trouvera quelque retraite ombreuse et il vivra.

Voilà le pire état, s'avouer à soi-même qu'on peut être mutilé et vivre ! que telle séparation peut s'opérer et la blessure se fermer; que la foudre peut éclater et le ciel redevenir serein; que le cœur arraché, on marchera pourtant, on marchera sans y trouver trop

de peine ; qu'à défaut de la vie toute pénétrée d'amour on se créera une petite existence tranquille, où dominera l'intelligence, la matière, selon l'individu, et qu'il viendra un jour où, de bonne foi, l'on confessera qu'après l'orage on se porte mieux qu'avant, que seul à voyager on va plus à l'aise ; un jour où l'égoïsme, l'horrible égoïsme s'assiéra vainqueur sur les ruines de tout un passé.

Là est la suprême infortune : se retrouver au bout, seul, vis-à-vis de soi, et s'avouer qu'on est à soi son univers. Là prend le dégoût mortel, là le souverain mépris.

Je m'en allais par ce chemin, un mauvais sourire aux lèvres, une mauvaise indifférence au cœur, désespéré sous les négations qui tombaient comme la hache, lorsque je relevai les yeux et que je vis la campagne. Je la vis en sa magnificence, je la vis exubérante de fraîcheur, je vis les champs d'orge qui promettaient la moisson, je vis les jeunes grappes de la vigne qui promettaient la vendange, je vis les prés touffus, les vergers où se nouaient les fruits, les abeilles avec les papillons qui volaient à la picorée, je vis le paysan qui se rendait à son travail : — La

terre est belle, me dis-je, la terre est bonne! Puis je remontai du regard les flancs de la montagne, plus haut que les hêtres, plus haut que les sapins, plus haut que les chalets, plus haut que les pacages; là, vers les neiges; là, vers cette étincelante coupole qui tranche d'une ligne blanche le bleu vif du ciel; là, vers cette région de paradis: — Oh cieux, vous êtes grands et vous êtes splendides! mon Dieu, tu es le Grand, tu es le Fort, tu es l'Éternel. — L'amour! je n'ai méconnu que cela! l'amour de mon Dieu, l'amour qui descendit vers nous, l'amour qui franchit les millions de lieues et les millions d'années, l'amour immortel que tu mets au cœur des hommes, celui qui ne périt jamais.

Nos ans passeront, nos facultés s'évanouiront, nos bien-aimés s'en iront; rien ne restera de nous que de pauvres vieux corps flétris qui se traîneront au soleil; tout est mort. Non, tout vit; l'amour enseveli sous les glaces de l'âge; l'amour, charbon brûlant, l'amour ne s'est pas éteint. Il s'exhale en muettes prières, il retourne aux chers souvenirs, il s'élance au pays de promesse. Les joues sont ridées, la bouche sourit d'un sourire que les vigoureux appellent en-

fantin, la prunelle est ternie, c'est une effigie, une pâle effigie qui erre sans but parmi la génération nouvelle; ne le croyez pas; là dessous, il y a des pleurs; là dessous, il y a de fortes espérances; là dessous, il y a tout un monde, immense, il y a un cœur d'homme, il y a l'infini.

Rien ne se perd de ce qui a vraiment vécu, rien n'est inutile; pas un soupir, pas une joie, pas une douleur qui n'ait son but. Nos larmes sont comptées; la fraîche senteur de nos joies honnêtes monte vers les cieux comme un parfum de bonne odeur. Prenons courage, les travaux simples, les pensées droites, les saines émotions sont de durée. Donnons, aimons, faisons-nous petits; au bout est l'oubli de soi; là rayonne la possession suprême, la royauté de l'univers.

Oui, c'est ainsi, dans notre temps il y a des jeunes qui sont vieux, revenus de tout, indifférents, sceptiques, harassés comme un voyageur sur le soir. Et il y a des vieux qui sont jeunes, prompts d'esprit, l'étincelle aux yeux, l'énergie au cœur, faciles à charmer, l'âme ouverte aux joies naïves. Je ne

sais, mais ceux-là, ce printemps qui fleurit au voisinage de la mort, tant de candeur avec une si native dignité, cette verte intelligence, cette bienveillance attendrie, ces épanouissements soudains ont pour ma nature un attrait qui va presque jusqu'à l'émotion.

C'est une de ces vieilles-là que j'allais trouver.

Avant d'entrer au village je m'arrêtai un peu, sur le col. D'un côté la vallée se déroulait dans sa moire verte, bien bas, bien loin, jusqu'aux lacs bleus, plus loin, toute baignée de vapeurs jusqu'aux Alpes blanches. De l'autre côté, derrière le village, la montagne descendait mouchetée de sapins, semée de hêtres jusqu'aux dernières maisons. Les vergers croissaient parmi, et comme j'avais monté pour arriver au col, je retrouvais fleuris les arbres qui, dans le vallon, avaient passé fleur.

Ce n'était plus le vert criard qui m'avait jeté en de si étranges pensers. Les pommiers arrondissaient leur dôme d'un blanc rosé, piqué çà et là de boutons incarnats; les poiriers montaient en pyramides argentées, d'un éclat immaculé, presque dur. Il y avait des teintes infinies. Les branches toutes chargées de guir-

landes, tout entourées de bourdonnantes abeilles trempaient dans les prés; les fleurs d'en haut baisaient les fleurs d'en bas; pas une feuille n'osait se montrer; l'aubépine étalait partout ses mouchets ponctués d'étamines pourpres; on apercevait les toits par les trouées, quelques vitres brillantes regardaient en dessous; et sur le col, vers ce cagnard de roches, bien au soleil, des places noires indiquaient l'endroit où l'an dernier, dans l'automne, les femmes avaient battu le chanvre autour des feux.

Les chèvres allaient partir pour la montagne; de petits garçons les promenaient dans les sentiers du bois, on entendait leurs clochettes; un biquet, juché tout au milieu d'un buisson, regardait ces splendeurs d'un œil effaré et revenait amoureusement à ses jeunes pousses.

Les paysans étaient chacun à son ouvrage, dans la campagne; le village restait désert.

Que c'est charmant un village; que c'est charmant les fontaines au bassin de bois, quand le village est riche au bassin de pierre, avec l'eau qui dégoutte et qui verse à pleins bords.

Le soir les vaches arrivent pesamment, boivent avec

lenteur, retournent à l'étable, leur frais museau trempé, semant partout des gouttelettes brillantes. La bonne odeur du foin s'exhale des granges ouvertes. Les femmes vont et viennent et lavent les légumes à la fontaine et frappent l'eau de leurs bras nus; les hommes assis devant leurs maisons, sous le large toit, tapent la faux et sèment l'air des notes métalliques que le marteau fait jaillir de l'acier; les enfants chantent et barbottent et entassent le beau sable à pleines mains; les poules cherchent leur vie avec ce petit cri soucieux, monotone, avec cette plainte de bonne ménagère, qui soupire chaque fois qu'elle emmagasine un grain de mil; les coqs, bravement campés sur leur queue, poussent un chant de guerre que répètent les sultans d'alentour.

Cette fois, l'heure était matinale, le village sans bruit; à peine entendait-on sous quelque tas de fagots, en quelque réduit mystérieux, le caquetage satisfait de la pondeuse.

Pour arriver chez Lisette, — c'est chez Lisette que je vais — il faut traverser une grange. Les granges me donnent un inexprimable bien-être, je m'y sens chez moi, elles m'ouvrent le cœur. A peine la main sur le

loquet de la petite porte séparée en deux moitiés, l'une dessous l'autre dessus; à peine mon pied sur le plancher jonché d'herbe tantôt fauchée; à peine je respire les exhalaisons du foin de l'an passé des deux côtés empilé sur le *soliveau;* il se fait en moi une invasion de bonheur. Tiens-je des bêtes? c'est possible; de ces bœufs dont le museau passe à gauche, à droite, en deux rangées, par les râteliers ouverts dans le fenil, aspirant, eux aussi, la bonne senteur de l'herbe nouvelle, je le veux bien; mais dans mon cœur c'est fête, il me bondit, je remercie Dieu qui a fait les prés, les cieux, les bœufs, les granges et moi-même. Tout est beau, tout est merveilleux. La vie, un ineffable don; la mort, une splendeur; les hommes, des frères; les pauvres, de précieux amis. Des joies à donner, des larmes à tarir, c'est le paradis sur terre! — Ah! pour cette fois, bonsoir à l'analyse, cela ne se définit pas, cela ne se comprend guère mieux, c'est un rayonnement soudain, c'est l'âme illuminée, c'est un hymne qui éclate à la fois de partout. J'ai souvent pensé que les bois, que les prés, que les nids, que les retraites sous la mousse envoyaient de ces cantiques au seigneur.

La grange traversée, nous voici chez Lisette; dans sa cuisine, obscure, dallée de pierres, à grande cheminée, où les poules se hasardent quelquefois; dans sa chambre, claire et gaie, dont la fenêtre ouvre sur la rue. C'est là que se tient Lisette.

Près du poêle en fer, — car il fait frais encore, on chauffe le matin, avant que les rayons du soleil percent vers midi les vitres irisées; — près du poêle est assis le vieux mari de Lisette, à moitié songeur, endormi à moitié, les mains étendues sur la marmite qui bout, la tête courbée sur les mains, son bonnet blanc, à mèche, tiré sur les yeux.

Quand il me voit, d'ordinaire le mari de Lisette se lève, s'étire, se gratte le front, dit: « il faut *voir* regarder nos vaches! » et s'en va.

Je crois que sa femme et moi, la combinaison s'entend, nous l'ennuyons; sa femme est une penseuse, il le lui passe tant qu'elle se tait, lorsque j'arrive nous causons; le bonhomme qui n'a guères vu tout du long de ses quatre-vingts ans que les quatre saisons emboitant le pas: les foins, les moissons, la vendange, avec le labour et les semailles, puis au bout la mort, le repos, pour ne pas dire le néant;

notre homme se méfie de nous. Il comprend vaguement que nous parlons une langue étrangère; il s'y remue des pensées qui l'inquiètent, il s'y lève des questions qui l'embarrassent; un certain sentiment d'infériorité lui vient; il ne l'a qu'à cette heure; l'humble vieille a toujours ignoré quelle fine intelligence, quel profond esprit vivaient en elle : — Des bêtises ! murmure à part soi le brave homme ; il tire la porte et disparaît.

Lisette tout comme son mari court ses quatre-vingts ans ou peu s'en faut. Infirme d'une jambe, mais droite, bien faite, la voilà sur son vieux fauteuil à dossier raide. De jolis enfants, ses petits enfants, formidables quartiers de gâteau en main, l'entourent : — Allez seulement vous amuser là devant, dit-elle ; ils partent comme un vol d'étourneaux.

Dans la chambre il ne reste que le lit à rideaux d'indienne, grands ramages bleus sur un fond rouge ; quelques chaises de noyer, bien cirées ; le poêle, la table aux pieds tournés, l'armoire sculptée dans un autre âge, et la vieille, assise vers la fenêtre, tout contre son pot de marjolaine verdoyante, tout contre son géranium à la rose qui s'arrondit dans une terrine ébréchée.

Pauvre est l'entourage, la figure est charmante, svelte, je l'ai dit, un peu maigre, des traits nobles, une carnation pâle, mate sans être flétrie, des cheveux gris presque entièrement cachés sous une coiffe blanche garnie de ces épaisses dentelles que portaient nos aïeules; des yeux noirs, jeunes comme à vingt ans, veloutés, limpides; des yeux qui regardent et qui laissent pénétrer jusqu'à l'âme. Un sourire achève le visage. Ce n'est pas un sourire déçu, ce n'est pas un sourire triomphant, c'est un sourire où se mêle tant de fraîcheur, tant d'exquise finesse, une grâce si suave, qu'une fois entrevu, il flotte éternellement dans le souvenir. On se moquera de moi, eh bien je n'ai vu qu'une bouche qui me rappelât celle de Lisette, c'est la bouche de la Joconde. C'était cette lueur passagère, c'était cet indicible attrait, moins le sauvage éclair, plus l'angélique bonté.

Lisette était spiritualiste, il y en a de tels au village. Elle avait dans son temps mené rondement son ménage, fait au four, nourri ses bestiaux, donné de forts coups de main au mois des fenaisons. Elle avait ramassé les javelles, promené le râteau, bêché le jardin, filé de quoi remplir du haut en bas les armoires

de la maisonnette. Ses lessives étalaient orgueilleusement leurs trésors sur toutes les haies d'alentour. Nulle de plus vaillante à l'ouvrage, de mieux ordonnée à la dépense; oui, mais pendant que ses bras travaillaient sa tête pensait. Et maintenant qu'invalide, tout son labeur se bornait à quelque amusette de vieux vêtements raccommodés ou de fil mis en peloton, les idées, ce train de guerre qui se remue au dedans de nous, avaient pris le dessus.

Lisette avait une âme, elle le savait, elle s'en inquiétait même; cela n'arrive guères de nos jours, pas plus dans les campagnes que dans les villes. Lisette était de cette génération austèrement élevée, tenue de près, que les pères, belles figures sérieuses, conduisaient de haut, avec peu de paroles, du regard. Ils avaient de fortes natures, vivaient sobrement en leurs vertes retraites. Un réseau de chemins faciles ne reliait pas comme à cette heure les hameaux aux villages, les villages aux cités. Les journaux des petites localités n'existaient pas. Il n'arrivait pas en dix ans qu'un livre vînt s'échouer dans ces demeures. Pourtant le paysan lisait, les soirs d'hiver, les dimanches, les *belles dimanches*, ainsi qu'on dit chez nous.

lisait la Bible, cette histoire des peuples, cette philosophie du cœur, cette poésie, cette parole de Dieu à l'homme; il la faisait lire à ses enfants, suivant du doigt les lignes, et cette génération grandissant ainsi, à l'ombre des palmiers de Judée, dans une relation directe avec le grand Dieu des cieux, nourrie d'idées, de bonne heure soumise au devoir, cette génération avait un caractère à la fois doux et courageux, paisible et penseur, poétique et idéal, que notre siècle, à coup sûr, n'imprimera pas à ses enfants.

Lisette avait grandi sous cette règle, respiré cet air tout pénétré des parfums d'Orient. Pour elle, Ruth et Nohémi, et Sarah, et Moïse, et Rachel qui ne veut pas être consolée étaient des personnages plus vivants, plus actuels que Napoléon le Grand et que ses douze maréchaux.

La révolution de 89, elle s'en souvenait, pas trop; les terribles échos n'en avaient que faiblement ébranlé le Jura, puissante muraille aux larges assises. Tout ce bruit qu'on fait en France, les journées de juillet, tant d'autres glorieuses, les canonnades des émeutes et les cris de la république et les acclamations de l'empire, tout cela s'éteignait sur la mousse des fo-

rêts, dans la feuillée des hêtres. Les houles du vent qui passe au travers des sapins avaient une plus forte voix, une plainte éternelle qui dominait toutes les autres.

Au-dessus des belles régions qu'elle habitait, par de là les limites de la vie positive, un monde s'ouvrait pour Lisette. Il s'était ouvert dès ses premiers ans. C'était le monde hébraïque. Là passaient au désert les caravanes de chameaux avec les marchands ismaëlites, là pleurait Agar sous le palmier, là s'amassaient en deux murailles les flots transparents de la mer Rouge, là des javelles plus dorées, des épis plus soyeux se balançaient aux champs de Bethléem sous un souffle plus doux qui avait caressé les grenadiers en fleurs. Puis c'était le Sinaï fumant; c'était Moïse, la figure rayonnant d'un éclat étrange, brisant les tables devant le peuple affolé qui dansait.

Toute petite, alors que de grand matin elle menait paître les vaches dans la clairière, les fraises une fois cueillies, les jardinets sauvages plantés çà et là, Lisette s'asseyait sous quelque pin branchu, et là, dans cette place satinée que font en tombant les aiguilles des arbres résineux, les yeux errant de la vache

noire à la vache tachetée, en cette belle prairie strictement enclose par la forêt, Lisette se prenait à rêver.

Elle rêvait des troupeaux de Jacob, elle rêvait de Léa, de l'échelle merveilleuse; elle regardait de cet intense regard de l'âme dans la profondeur des âges, elle y puisait la foi naïve, l'immaculée fraîcheur de ces temps où l'homme était jeune sur la terre. Elle parlait à Dieu, Dieu lui parlait.

Un ange paraissant sa palme dans les mains sous ce grand sapin devant elle ne l'eût pas étonnée; elle se fût prosternée, elle eût humblement mis son panier de fraises aux pieds du messager céleste; oh! si cela arrivait!

Que de fois Lisette avait fixement contemplé le ciel, infini dans sa hauteur, pour saisir quelque rayon d'or descendant du paradis à la clairière.— Le genévrier touffu qui abritait les fraisiers se fût tout à coup incendié d'une flamme merveilleuse, de cette ardeur qui ne consume pas, Lisette se serait approchée, comme Moïse; elle aurait déchaussé les souliers de ses pieds, elle aurait d'un cœur simple reçu les ordres de l'Éternel.

Lisette était donc visionnaire? Oh que non pas; elle avait trop de bon sens pour cela. De ses yeux elle ne vit jamais rien, que ses vaches, que le pré, que l'azur du ciel dessus; mais elle croyait, et se promenait paisible, pensive, dans le pays de la foi.

La piété de Lisette avait même un cachet d'austérité, quelque chose d'un peu craintif, une réserve qui faisait en la voyant penser aux femmes de la loi juive plus qu'aux femmes de l'Évangile. Elle avait grand peur d'offenser Dieu; elle aimait, de loin, bien bas; le respect enveloppait et voilait presque l'amour. Nourrie encore plus des enseignements de Moïse que des révélations du Christ, on eût dit quelqu'une de ces Israëlites qui suivaient Marie la prophétesse, alors que, battant la cymballe de ses doigts victorieux, elle célébrait la défaite de Pharaon. On eût dit encore cette Sunamite attentive à recevoir le serviteur de Dieu, modeste, le cœur brûlant sous la retenue et qui, son fils mort, le couchait sur le lit du prophète, puis s'en allait vaillamment trouver l'homme de Dieu et lui disait : avais-je demandé un fils à mon Seigneur?

La sérieuse figure de Lisette, sérieuse et sereine, rappelait tous ces temps. Il y avait en elle l'ardeur,

le jugement, la vénération; sous ses cheveux gris l'ingénuité de ses quinze ans, un esprit clair qui voyait approcher la mort, une conscience délicate que la grosse honnêteté ne satisfaisait pas, une intelligence native qui remuait incessamment des problèmes. Elle ne tourmentait personne, elle ne s'agitait pas, tout était sage et sobre en elle; seulement, lorsqu'elle parlait de sa fin, elle souriait d'un sourire un peu triste avec un signe de tête charmant et disait : « Voilà, j'espère...; mais Dieu me pourra-t-il pardonner? »

Le péché de Lisette, croyez-le bien, n'était pas un crime; c'était le péché de tout le monde, hélas! le vôtre, le mien : pétulance, un sang chaud, quelque parole trop vive, beaucoup d'années sans trop penser à Dieu, un cœur malhabile à le saisir, facile à s'en distraire.

Le grand nombre appelle cela vertu. Lisette ne le pouvait pas, elle y voyait trop clair. Sa pensée, pénétrante, suivie, n'était pas de celles qu'on leurre avec un hochet, qu'on satisfait avec une apparence. Un instant écartée, elle revenait.

Lisette n'avait jamais trompé ce grand besoin de sainteté, cette soif du vrai qui s'embrase à son heure

dans les âmes d'élite. Elle contemplait sans en guère détourner son esprit le mystère de la mort, de ce qui suit la mort.

Fais ces choses et tu vivras! lui criait du haut du Sinaï la voix qui tonnait parmi les éclairs.—Crois seulement! lui disait cette voix qui parle du haut de la croix sanglante.

Lisette croyait, Lisette espérait, Lisette aimait; mais son pâle visage, tourné du côté du désert, gardait l'empreinte d'une frayeur sacrée; son cœur n'osait pas s'épanouir; tremblante elle s'asseyait au seuil de l'Eden; il lui semblait parfois que le chérubin tournait contre elle sa flamboyante épée.

Voilà de quoi nous conversions.

Elle me montrait le Jéhovah terrible, je lui montrais le Dieu d'Abraham; elle me parlait de péché, je lui parlais de pardon; elle me disait : J'ai trop *manqué!* je lui disais : Il a plus souffert.

N'ayez pas peur, je ne veux pas faire de théologie, non que je la méprise; mais j'y serais gauche, Lisette aussi. Je tiens pour ma part en grand honneur quiconque vit de pensée; les théologiens comme les

autres. Bien boire, bien manger, bien dormir, se vêtir bien et demain mourir; cela ne m'a jamais plu beaucoup, ni à Lisette. Traverser la vie en gros bourdon pansu qui se heurte à tous les bouquets, enfonce sa trompe dans tous les calices, sans rien regarder, sans songer à rien, sans même respirer le parfum de la fleur qu'il transperce, puis, le soir venu, meurt figé sous les feuilles ou tué prosaïquement par une abeille qui n'en a plus que faire; ni Lisette ni moi, quoi qu'on en dise, ne trouvons là de poésie ou de bon sens. Les rêveurs, je n'entends pas ceux qui rêvent à vide, j'entends les remueurs d'idées, ceux qui vont creusant quelque riche filon enfoui sous la mine, ceux qui montent d'un fier élan par delà les cieux; ceux-là, si pauvre soit leur état, si chétive soit leur figure, ceux-là nous les trouvons — Lisette qui ne les connaît pas et moi qui n'en connais guères — nous les trouvons sages, et grands poëtes. Au fait, ce sont ceux-là qui traînent le monde à la remorque. Ce ne sont pas les tranquilles, les rebondis, les gens contents d'eux-mêmes et de tout parce qu'ils ne voient guère au delà du picotin d'avoine. Ce sont ces âmes aux douleurs vigoureuses, aux joies puissantes, ces

hommes de lumière qui veulent du jour partout, qui préfèrent la souffrance au sommeil, que hante la vérité, qui se sentent en voyage, pèlerins, lutteurs, toujours en proie, toujours en route, toujours en guerre, meurtris souvent, harassés, perdant courage, mais illuminés parfois d'un bonheur si splendide, croyant si hardiment ce qu'ils croient, rois si souverains dans la région de l'âme, jetant au sol de si fortes semences, vainqueurs si dédaigneux du fait qui leur aboye au talon, qu'en les voyant passer on sent bien que ce sont les maîtres qui passent, les vivants, et que les autres sont les ilotes et les morts.

Ce que j'en dis, c'est pour vous expliquer Lisette. Elle était de la famille; facile aux autres, paisible, souriante, aux enfants surtout; qui l'eût entrevue en eût fait le type de la sérénité. En dedans tout émue d'idées, se contentant mal aisément, jamais d'un raisonnement faux. Et comme elle ignorait le monde, la politique, les sciences; le grand problème de l'éternité restait immobile devant elle, une face éclairée par la foi, l'autre assombrie par le doute.

— Je suis triste, me dit Lisette. Écoutez, vous rirez, j'ai fait un songe.

— Eh bien! songe, mensonge! lui répondis-je as sez bêtement.

— Oh! que non. Les songes ne sont pas tous vrais, je le sais. Pourtant Joseph songeait; Pharaon vit les sept vaches grasses, puis les maigres sortir des joncs du fleuve; c'était Dieu qui les lui faisait voir.

— Oui, Dieu peut employer...

— L'Éternel a bien des messagers, interrompit-elle. Puis elle hocha la tête. Cela m'est resté comme une douleur, là.

— Voyons, contez-le-moi, Lisette.

— Vous rirez; c'est égal, je vous le vais dire.

Il est resté dans notre langage plusieurs de ces inversions d'autrefois, vieilles tournures, vieux mots du vieux gaulois pleins de saveur agreste.

« Je cheminais dans un pré, sur le soir; le soleil avait donné, les plantes étaient fatiguées; il s'élevait de la route — une route large, commode — des tourbillons de poussière. Il passait par là beaucoup de beau monde, des carrosses, des cavaliers, des marchands, des messieurs, des hommes derrière leurs va-

ches, des pauvres aussi, une foule comme en foire. Ils allaient tous du même côté; *ne me souciais* pas où, mais *il ne* m'en inquiétait guère; il me semblait que je comprenais sans savoir. — Je vous ennuye...

— Du tout.

— C'est que les vieilles gens sont lents.

— Faites à votre aise.

— Je n'avais pas pris cette route, pourtant j'allais comme eux. Je cheminais sur l'herbe, pas trop péniblement, quoique j'eusse grand hâte.

A côté, sous les épines, je voyais un sentier rude, un de ces *châbles* de montagne avec des ronces qui traînent, rempli de pierres, de troncs renversés qu'il fallait *gamber*, de racines à fleur de terre où le pied se prenait. Il n'y avait pas de presse sur celui-là; de temps en temps un voyageur, une femme, harassés, chargés d'un fardeau, l'air morne. Ils s'asseyaient, ils tombaient faudrait-il dire, puis ils regardaient vers le haut du mont, ils reprenaient courage, se relevaient, remettaient leur charge *à droit*, et, courbés, se traînaient parmi les cailloux.

Les autres, de la grande route, ne m'avaient pas

regardée; ceux-ci tournaient vers moi des yeux tristes; mais ils ne me disaient rien.

J'étais mal en moi; il me semblait que ces gens pleuraient sur mon sort. Pour eux, tout misérables qu'ils étaient, je ne les plaignais pas, l'idée ne m'en venait pas.

Je me dis : si tu allais vers eux! J'essayai, je fis quelques pas de ce côté, j'entrai dans le sentier; les pierres se dévallaient, je reculais au lieu d'avancer, je sentais une lassitude comme si l'on m'avait frappée; je me blessai en heurtant un caillou et je revins à la prairie. Alors ceux du sentier me regardèrent encore une fois, plus tristement, et passèrent.

J'avais un poids sur le cœur. Pourtant le soir venait, il fallait se hâter; à mesure que j'avançais, je tremblais; une frayeur était sur moi. Tout à coup, je compris que nous allions tous vers la mort. Alors je voulus me rejeter dans le sentier; il n'y avait plus de sentier, il n'y avait plus de voyageurs, il n'y avait plus qu'un grand gazon vert, si loin que les yeux voient; et moi je marchais seule au milieu.

Pardon... — Lisette pleurait. Quand elle se fut remise : — Au bout du grand gazon je vis une belle

demeure, une maison carrée, bien vaste, bien haute, pas un côté plus large ou plus profond que l'autre. Cette maison était d'or, reluisante comme le soleil en son midi; l'herbe arrivait jusqu'aux murailles; par les fenêtres claires, les rayons du couchant passaient et donnaient sur le gazon.

Une grande joie me remplit, un saisissement; j'étais heureuse, je me hâtais; personne ne me l'avait dit, mais je savais bien que cette demeure était le paradis de Dieu. A mesure que j'approchais, mes pieds allaient plus vite, la joie me portait. Quand je fus tout près, je cherchai la porte; sur cette face il n'y en avait pas, il n'y avait que les grandes fenêtres aux vitres brillantes, transparentes comme de l'eau, avec le rouge soleil qui dardait au travers. Je tournai la maison, point de porte. Je tournai encore, rien. Il n'y avait que le gazon, il n'y avait que les croisées. Je tâtonnais, je cherchais, l'épouvante m'avait reprise. Enfin je revins à la façade, je levai les yeux. Derrière une des fenêtres, derrière les vitres claires une vieille femme comme moi, mais belle, vêtue de soie noire, avec des cheveux blancs, un air sévère et pourtant doux, se tenait assise et tricotait. Elle tricotait sans

me voir, elle avait l'air bienheureux. Je criai, il me le sembla du moins. Alors cette femme regarda vers moi : Vous vous êtes trompée, me dit-elle, vous n'avez pas pris le bon chemin ; vous n'entrerez pas, ma fille. Puis elle reprit son tricot d'un visage tranquille, et moi je tombai morte. »

Vous avez peut-être envie de rire ; si vous aviez vu Lisette, l'envie vous aurait passé. Elle était pâle ; l'effroi, la mauvaise peur de Dieu l'avait atteinte ; elle tournait et retournait son rêve ; elle ne pouvait pas railler, elle était trop chrétienne pour cela ; elle ne pouvait pas prier, la crainte servile de l'esclave paralysait son cœur.

— Lisette, vous m'avez dit un songe, je veux vous dire une histoire, bien courte :

Un jour de printemps, en Judée, alors que les épis mûrissent, une foule sortait de la ville. En tumulte, à grands cris, elle conduisait trois hommes au supplice. Des trois, deux avaient tué, volé, pillé, c'étaient des assassins ; l'autre avait annoncé le pardon de Dieu, c'était Jésus.

On les mit en croix. L'un des criminels insultait Jésus ; l'autre, saisi : Ne crains-tu point Dieu, toi ! Pour nous, c'est avec justice qu'on nous châtie ; mais

celui-ci! Puis il se tournait vers Jésus : Seigneur, souviens-toi de moi! — Celui-ci arriva, Lisette! Quel chemin donc avait-il pris?

Lisette se taisait recueillie, une lueur divine refoulait les ombres sur son front.

— Ni la grande route ni le terrible châble de montagne, n'est-ce pas, Lisette?

Lisette me regarda, ses beaux yeux noirs resplendissaient, le sourire suave et fin errait sur ses lèvres :

— Il crut, dit-elle.

Ce jour-là nous ne philosophâmes pas davantage. Le mari rentra, les petits enfants accoururent, les poules passèrent le bec dans la porte entr'ouverte, Lisette reprit ses pelotons, moi le chemin de la vallée.

A cette heure, depuis bien des hivers, Lisette est entrée dans la maison d'or.

Tricote-t-elle, impassible, dans la béatitude, de siècle en siècle, à côté de la matrone aux cheveux d'argent? Je ne le crois pas; je la crois vivante, active au ciel comme sur la terre. Les soucis ont passé, le bonheur rayonne immuable, la vie suprême révèle ses mystères à l'âme ardente de Lisette.

# II

## LES TROIS ROSES

Trois roses vite effeuillées sur la terre, trois roses qui fleurissent dans le ciel.

Elles étaient trois, elles se nommaient Rose, elles moururent avant vingt ans.

Elles appartenaient à la même famille, des cousines je crois; elles ne se connurent pas, ou peu, parce qu'elles se suivaient à de grandes distances. Quand on portait l'une au tombeau, l'autre, blonde et rieuse, jouait en son printemps sur le bord du chemin.

# I

La première, je la vis tout enfant. Elle demeurait avec son père, sa mère, un frère plus petit qu'elle, dans une ferme, à la lisière d'un bois.

Au bois nous n'y entrerons guères. Je tiens seulement à vous dire que la ferme était vaste, belle, franchement tournée au levant; que son toit s'abaissait en capuchon comme pour mieux abriter la famille; qu'un rucher splendide bourdonnait au jardin; que le jardin avait des rosiers à miracle, et des pavots rouges, et des pensées, et des soucis; que le verger l'embrassait avec les prés; que la vigne aux feuilles dorées arrivait jusqu'à la grange, et que le bois de chênes planté, chênes séculaires noyés dans le taillis, renfermait tous les oiseaux de la contrée. C'était une grande volière à ciel ouvert où dès l'aurore sifflaient les merles, babillaient mésanges, pics, roitelets, rouges-gorges, fauvettes, la bande entière des artistes chanteurs; si

bien que le rossignol, quoiqu'il y foisonnât, avait grand'peine à y régner en maître. Mais aussi quand il s'y mettait, là, de bon cœur, on n'entendait plus que lui. Dans tous les coins du bois, il lançait les jets de sa voix puissante.

Il y a sous les forêts de chênes une heure charmante; ce moment du printemps où les arbustes qui forment le fourré sont couverts de verdure, où les vieux arbres sont à peine feuillés. A leur pied se fait un terrible enchevêtrement de lianes, d'églantiers, de sureaux, de clématites, tout cela vigoureux, bien venu, dans le premier luxe des premières frondes, avec de grosses plantes parmi; dessus, très-haut, s'élargit le dôme léger des grands arbres. Où qu'on regarde il fait lumineux; c'est plutôt, à toutes les places du bois, un nuage vert, une transparence d'émeraude qu'une verdure décidée. L'atmosphère est verte, il y a comme du vert flottant dans l'air, la teinte s'y fond partout avec le bleu du ciel. Ce ne sont pas les tons intenses de l'été, ce ne sont pas ces trouées qui tranchent sur l'azur; il n'y a ni les couleurs chaudes, ni les coups d'estompe de juillet; non, il fait partout clair, il fait partout ombreux, et sur le

fond si doux de la jeune feuillée se dessinent en traits énergiques les troncs noirs avec les branches tordues des chênes.

Là, Rose et son frère s'amassaient de beaux bouquets : en avril la pervenche qui couvre de ses étoiles bleues le sol tout entier du bois ; en mai le muguet qui se cache sous les ronces, qui vient dans la demi-ombre, contre les racines des vieux chênes. Oh! bonheur d'être là, bien cachés, de ramper à travers mille égratignures, et pendant que le rossignol fait ses tenues prodigieuses, que gazouillent les autres, de chercher, pas à pas, puis de trouver ces trésors que tout à coup découvre une exposition choisie!

— Y en a-t-il! *crierai-je*, mon frère? — La conscience délibère, la main va, elle cueille, et cueille. Les voilà ces muguets mignons, fleur honnête, pudique, les voilà bien droits, bien drus, avec leurs petites urnes renversées, les plus basses épanouies, les plus hautes en bouton. Il y en a parmi de montagne, délicats, d'une autre forme, d'un parfum plus éthéré; ce ne sont pas les vrais muguets, les francs muguets, le muguet de la chanson, le muguet des grand'mères; on les laisse, on laisse aussi l'orobe

à la robe changeante, on laisse l'orchis, on laisse tout ce qui n'est pas muguet. La gerbe s'épaissit aux doigts. Quelle odeur printanière, l'idéal de la fraîcheur! En elle on dirait qu'il y a toutes les magies de mai : le beau ciel, la jeune feuillée, le chant des oiseaux.

De petits cris se répondent.

— En as-tu?

— Oui.

— Une bonne place?

Silence.

Il n'y a pas de chasse où l'égoïsme se révèle mieux que la chasse aux muguets. On se tait. Dire : *non!* ce serait mentir; dire : *oui!* ce serait perdre sa trouvaille; on se hâte, quand on est scrupuleux on fait un petit murmure qui n'engage à rien, et le trésor fauché on se glisse plus loin, bien loin, jusqu'en une autre cachette odorante, toute parsemée de grappes blanches.

Ainsi Rose montait le bois, et quand elle était en haut, dans la région que n'affronte pas le muguet, inquiète elle appelait son frère; il arrivait culotte déchirée, trois mauvaises fleurettes à la main.

— Tout ça? disait-elle; puis elle montrait sa grosse touffe.

— Oh! faisait le petit, et les fleurettes tombaient de ses doigts. Alors ils marchaient sur cette herbe fine, herbe de montagne, courte, élastique, qui se déroulait à l'aventure.

Ce terrain n'appartient à personne, terrain communal où le dimanche se promènent les vieux, les jeunes, où la semaine paissent les moutons, salle de verdure ombragée çà et là par quelque chêne antique. Ni champs ni prés, du gazon, quelques arbres, la flore native, un lieu dont nul ne dit : Il est à moi, il est à Jean, il est à Pierre! Domaine des enfants, des pauvres, de tous, c'est le petit coin où vient s'asseoir la poésie chassée par les pommes de terre.

Rose y errait en arrangeant son bouquet; le frère trottait, courait, faisait force gambades. L'un pas plus que l'autre ne regardait les Alpes à l'horizon, ou le lac bleu dans le lointain, immobile au milieu de sa coupe verte. Les cloches qui sonnaient, cette harmonie sérieuse qui va s'élargissant par les airs, ils ne l'écoutaient pas; le vent matinal qui courait sur la campagne, à peine le sentaient-ils; le gazon qui s'é-

levait toujours plus sauvage, çà et là moucheté de pins; les fortes assises de la montagne, les hameaux entremêlés de vergers, les maisons éparses en divers plans, tout ce qui eût fait le bonheur d'un peintre, ils ne s'en doutaient guère. Ils marchaient au hasard, en apparence étrangers à cette magie des aspects, dans un beau rayon de lumière blonde.

Et pourtant ce sont ces joies de mai, c'est cette libre senteur des bois, c'est l'odeur du sapin, c'est l'odeur du muguet, ce sont les cieux de nos vallées coupés par les pitons de nos Alpes, c'est le flanc noir du Jura d'où se dévalle le *joran* du soir, c'est tout cela qui monte, aux plaines de la riante Italie, dans le cœur de nos fils et qui les fait déserter ou qui les fait mourir; c'est encore cela qui vient leur dire tout bas, au sein des grandes villes, je ne sais quelles paroles enchantées, qui en flétrit le luxe et qui les fait pleurer.

Le dimanche, la cour du vieux manoir s'ouvrait aux enfants du village. Rose et son frère, au travers des prés, au travers des vignes, se hâtaient d'y courir. C'est là qu'on s'amusait! Braves gens, les gens

du manoir; point fiers, rêveurs et laissant tout faire.

Les enfants, par troupes — ils étaient bien soixante, — chantaient des complaintes assis sur les bancs, à l'ombre des grands platanes, les jambes pendantes et balancées pour marquer le rhythme. Les couplets se succédaient, un peu tristes, naïfs, accompagnés par la musique des deux fontaines qui allaient modulant de leur côté la strophe monotone et toujours recommencée; puis ils s'élançaient à la fois, comme un vol d'étourneaux, on ne sait pourquoi, et formaient des rondes qui tenaient toute la cour, se répondant l'une à l'autre : *C'est le chevalier du guet,* — *C'est un beau château...*, toujours plaintives, tant la mélancolie est au fond de tout, même du plaisir. Soudain la guirlande se rompait : courses folles, des cris, la joie d'être au monde.

Rose un peu effrayée tournait seule, pour son compte, avec de petits élans discrets, dans un coin, à l'écart. Le frère se jetait à travers les jeux, à travers les danses; il bondissait en secouant sa tête frisée comme bondissent les agneaux parmi le thym.

Le soir venu, on s'en retournait, ceux-ci par bandes, ceux-là solitaires. Rose et son frère, timides, car la

nuit tombait, passaient sous l'église blanche, sous le cimetière. La lune brillant au ciel les accompagnait de son doux regard. Ils hâtaient le pas au voisinage du bois. Voici le *plantage*, voici les haricots, voici nos choux! Là on reprenait la voix. Le frère même rentrait en vaillant homme, gueulant de sa plus forte basse-taille quelque grosse chanson de vendange. Au foyer la mère, la flamme, et l'on racontait les merveilles du manoir.

Un dimanche le frère ne vint pas, ni la sœur.

Le frère était étendu dans son petit lit, tout au pied du grand lit des parents. Auprès le père se tenait assis, morne, les yeux caves et sans parole. La mère était à genoux, elle soulevait son enfant. Rose regardait étonnée et muette.

La mort flottait autour du front de l'enfant. Son teint n'avait rien de livide, ses traits n'avaient rien d'étiré, mais à la lumière répandue sur ce visage, à ces yeux qui nageaient dans un fluide éthéré, on sentait bien qu'il allait partir.

— Mère, mère! dit-il en regardant au ciel par la fenêtre ouverte. La mère avança la tête et pâlit. —

Mère! je vois *de belles* anges! Les voyez-vous, père?... Puis il tendit les bras et passa.

Les années aussi passèrent.

Rose grandissait. C'était une belle jeune fille, sage, sérieuse, qui vivait retirée. Le soir on la rencontrait, aux temps des *effeuilles*, dans les vignes, sa jupe relevée, une charge de pampres légèrement posée sur la tête. Du doigt elle soutenait le fardeau; les rameaux à feuilles découpées, qui tombaient de tous côtés, voilaient son svelte corsage; elle marchait d'un pas chaste, de ce pas net et modeste qui ramène au logis les jeunes filles travailleuses. Si de fortune on l'arrêtait un instant, la pourpre venait fleurir ses joues, elle regardait simplement, répondait quelques mots timides, ni gauches ni hardis, puis continuait sa route, et vous vous demandiez si la nymphe des bois ne vous avait pas frôlé de sa robe.

Ses dix-huit ans vinrent; les violons vinrent aussi; ils arrivèrent une veillée, beau crépuscule de juillet, après la moisson.

Ils vinrent en raclant; on les entendait de loin; ils vinrent tout au travers du village, ils vinrent tout

au travers de la forêt; après suivaient les garçons, après suivaient les filles.

— Je me veux *ensauver!* dit Rose.

— Nigaude! fit la mère, moitié timidité, moitié crainte des propos.

La clarinette chantait, les notes sautaient perlées, elles cabriolaient avec des sons de fausset qui réjouissaient le bois. Rose, agitée, sentait ses pieds lui danser sous elle. Son cœur battait, ses yeux brillaient, pourtant elle se fût voulue au fin sommet du mont, là-haut!

Les violons s'approchaient, on suivait clairement le dessin folâtre de la mélodie : sauteuse allemande du vieil âge, trois temps qui enlevaient! Rose avait envie de pleurer; c'était comme si la paix, comme si l'ignorance de sa jeunesse fuyaient à tire d'aile.

Bientôt on distingua les rires, le feuillage froissé bruissait; à travers les branches on vit onduler la procession.

— *Mère! de belles anges!* — Quelle voix, à ce moment, redirent ces paroles au cœur de Rose? Pourquoi les images de deuil nous saisissent-elles alors

qu'éclate le rire? — Rose reculait : — Mère, dites-leur que non!

Mais la mère, simple, n'était pas femme d'initiative; et puis Rose avait dix-huit ans, ne fallait-il pas aller avec les autres; si Rose se tenait à l'écart on la dirait orgueilleuse. Et voilà les violons, voilà les garçons, voilà les filles qui débouchent sur le pré.

— Allons, Rose, nous te sommes vènus quérir,, tout le village, vois-tu bien, il ne s'agit pas de nous faire affront!

Et comme Rose s'effarouchait, deux ou trois amies se détachèrent :

— Viens, Rose! dirent-elles, la menant à l'écart. Nous y allons bien, nous. Ne les afflige pas les autres; si tu savais de quel bon cœur ils t'ont cherchée! Fait-on du mal de s'amuser un peu?

Tout en causant elles prirent par le sentier. De loin la musique suivit, de loin les jeunes gens, de loin les jeunes filles; on se trouva sous les chênes, sur le fin gazon; c'était un dimanche soir, on dansa.

Rose avait-elle du bonheur? — Par moments son âme était enivrée. On lui faisait accueil, il lui venait

au cœur comme des bouffées de vanité. Pourtant elle était troublée. Elle se rappelait sa chambrette, le cantique du soir, sur le banc, pendant que la lune monte lentement derrière les chênes; elle se rappelait les silencieuses promenades avec sa mère, la fraîcheur des prés à la lisière du bois. Pria-t-elle, je ne sais. Les dimanches finissent mal ainsi.

Il y en eut d'autres, de loin en loin, qui lui ressemblèrent. Rose y trouvait peu de plaisir.

Les jeunes filles que Jésus a visitées peuvent bien tremper leurs lèvres à la coupe des folles joies, elles n'y sauraient boire à longs traits. Celle qui a goûté les longs entretiens avec son Dieu, celle qui s'est nourrie de la forte Parole, celle qui, dès les débuts de la vie, a courageusement lutté contre l'ennemi, contre le grand lion qui rôde cherchant sa proie, celle-là ne s'arrête pas longtemps aux faux bonheurs. Elle y rencontre trop de piéges, trop de dégoûts l'y attendent, elle y soupire trop après les biens perdus.

Car le monde, celui que j'entends, ce n'est pas la gaîté seyante au jeune âge, le rire frais, les candides entretiens; ce n'est pas ce rayonnement, ce ne sont pas ces harmonies, ces francs éclats de cœurs sai-

nement joyeux. Non, c'est la frivolité, c'est la dissipation avec la triste prose des mesquines jalousies, des propos malveillants, de la vanité surexcitée. C'est le cœur qui s'écarte de Dieu, disant au père : Donne-moi mon bien, j'en veux jouir à mon aise, loin de toi.

Rose inquiète, découragée, allait ainsi.

L'ange de la mort la toucha.

Ce fut un long mal avec des retours inespérés vers la vie, avec des rechutes soudaines. Pourtant Rose avait retrouvé le bonheur. Affaiblie, puis alitée, la paix éclairait son front. Elle descendait doucement les pentes fleuries de la jeunesse, elle s'en allait par le chemin de toute la terre, mais le ciel s'était ouvert. Un peu triste de quitter son père, de laisser sa mère, elle avait un fond de joie intime au cœur. Ce n'était pas sans combat; ce n'était pas sans étreintes pour ressaisir l'existence. Il y avait des jours où la terre lui paraissait belle, la mort froide, où ce quelque chose d'inconnu, le passage, l'épouvantait. Ces jours-là s'achevaient; il s'en levait d'autres radieux, où les cieux étaient si voisins, si puissante la main de Jésus, que la jeune fille semblait marcher légère, mo-

deste et décidée, comme aux soirs d'autrefois, alors qu'elle suivait le sentier, la tête couronnée de pampres, baignée dans les feux du couchant.

Une nuit, la dernière, elle fit — elle qui souffrait volontiers plutôt que de réveiller son père ou sa mère, — elle les fit tous deux rester près d'elle.

— Voyez père, voyez mère, je m'en vais. Dieu m'a bien aimée. Depuis ce certain dimanche, j'étais mal en moi. Si j'avais guéri, peut-être je serais retournée avec les autres! Là où je vais, Dieu me gardera. Il y fait beau, mère, ne pleurez pas. Vous y viendrez, père; vous y viendrez, mère.

Ce fut tout, Rose n'avait jamais beaucoup parlé; elle se *gênait*, comme on dit au village.

Lorsque, la nuit avancée, deux heures sonnèrent à la vieille horloge de bois, que les premières lueurs du matin, plutôt une pâleur qu'une clarté, glissèrent à l'orient, entre les Alpes et le ciel; lorsque vint ce frisson de l'aube qui détache tant de vies, l'heure incertaine où ceux qui ont veillé sentent leurs yeux s'appesantir, l'heure mystérieuse où les mourants cessent de lutter, où la main cachée coupe le fil; Rose, d'un élan, sauta hors de sa couche.

— Père, votre bras ! dit-elle. Puis elle se promena, tremblante, soutenue par son père, réveillé en sursaut de son sommeil de tristesse.

Rose s'arrêta devant la fenêtre, au levant; les premiers merles du bois sifflaient; elle regarda l'horizon qui rougissait; un étonnement se peignit sur son visage, quelque chose d'un peu craintif, mais où le bonheur dominait.

— Est-ce cela, père?

Le père la serra fortement, puis il reporta sur le lit le corps de sa fille.

Deux soirs après, les robes blanches défilèrent de nouveau par les sentiers, sous les chênes. Dans la ferme, sur le lit, reposait la plus belle morte qu'on pût voir.

Les jeunes filles entrèrent en silence, elles s'amassèrent dans le fond de la chambrette, vers la porte; elles regardaient de leurs grands yeux; les garçons se tenaient dehors.

Rose avait sa robe des *belles* dimanches, son voile de communion lui enveloppait la tête, il laissait le visage à découvert; les traits étaient de marbre, les yeux entr'ouverts, le sérieux presque austère; seulement la main de Jésus y avait imprimé la paix du ciel.

Rose tenait ses mains croisées; au-dessus, sur la poitrine, le livre de Dieu, sa Bible, qui l'avait consolée; à ses pieds, la couronne blanche que ses compagnes lui donnaient.

La mère ne cria point, ni le père. Leur douleur était grande pourtant, mais c'est Dieu qui l'avait faite. Dieu fait mûrir les récoltes, Dieu les détruit; Dieu donne le pain, Dieu l'ôte. Il sait pourquoi, c'est notre père ; que dirions-nous!

On mit Rose au cercueil, on posa dessus la guirlande; les garçons portaient la bière, les jeunes filles suivaient. Sans violons cette fois, sans clarinettes, on reprit le chemin du bois.

Trois dimanches après, sur le gazon, non loin du cimetière, la jeunesse dansait.

## II

La première Rose effeuillée, une autre vint. Rose blanche, de ces roses au parfum étranger, rose de serre que tuent nos hivers.

Tout enfant elle était singulière; elle avait par élans des joies et des chagrins hors de mesure. Aux uns comme aux autres son père, sage, pondéré, fronçait le sourcil. La mère, devant le père, la soutenait, puis tout bas la grondait.

Maladroite à l'ouvrage, malhabile à la vie, tantôt elle se promenait rêveuse, tantôt riait aux éclats, tantôt sombre, les lèvres serrées, elle se tenait farouche en un coin solitaire. Elle grandit parmi les réprimandes; encore préférait-elle les leçons de la mère au tacite mécontentement du père, brave homme, austère, et qui l'aimait.

Ses parents vivaient dans une certaine aisance; pourtant il fallait travailler. Travailler aux champs, cette Rose-là ne le pouvait guère : grande, mince, pâle, des yeux immenses et profonds, un nez aquilin, transparent, nez de princesse, cheveux blonds qui l'entouraient d'un nimbe d'or. On en fit une demoiselle; elle l'était.

En pension, elle ne se trouva pas mieux qu'au village; il fallait apprendre, elle songeait. Puis le moment venu :

— Ma fille, dit le père, assez de maîtres. Tu as

mangé ta dot, tu en sais long; gagne ta vie, mon enfant. Aux champs tu ne le pouvais pas ou tu ne l'as pas su faire; enseigne à ton tour.

Rose partit. Dure vie celle d'une étrangère en étrangère maison. Il y a des baisers de mère pour les enfants de la famille, il y a de maternelles gronderies; pour l'institutrice, il n'y a rien. On la regarde d'un œil froid, on la tient à distance; si elle a des torts on se le dit, on ne le lui dit pas.

Rose souffrait; moins qu'au village. Elle naviguait dans ce grand monde qu'elle avait tant rêvé. Mais je ne sais, c'était une nature un peu sauvage, contenue, avec des besoins que la terre ne satisfait pas. Elle attendait trop de la vie; déçue, elle se froissait et détournait sa fière tête sans parler. Les choses pratiques ne lui réussissaient point, elle n'avait pas de bonheur; elle passait de famille en famille, gagnait peu, dépensait largement, bonne aux pauvres, facile à elle-même. Parfois elle revenait chez son père, mécontente, silencieuse, vêtue en grande dame. Le père lassé faisait froid visage, la mère exhortait Rose, et Rose repartait.

Elle avait le cœur placé haut, l'âme droite, une

pureté de cristal; seulement un éternel souci plissait son front : c'était la vocation manquée, la vie prise par le mauvais bout.

Un printemps elle revint malade, mais comme ses joues avaient de rouges couleurs, ses yeux de la flamme, le père ne s'y arrêta guère. D'ailleurs Rose s'ennuyait au village. Les forêts ne lui disaient rien; elle n'y avait pas, toute petite, cueilli les fraises, en juillet, le long de la lisière odorante. Les prés étaient tristes; elle n'y avait pas, avec ses sœurs, conduit, en octobre, la vache noire, la vache rouge et la *brigolée*. Le Jura, oh! pour ce Jura sombre, il ressemblait à son père mécontent, il lui faisait froid.

Rose malade prit encore la volée, elle fut en un climat brûlant qui tue vite les délicats.

Lorsqu'elle revint, décembre avait jeté son linceul sur la terre. Elle descendit à demi-morte de la voiture; son père, cette fois, sentit qu'elle était mal et combien il l'aimait. On l'assit dans la belle chambre, la mère lui donna son grand lit à rideaux verts. Rose était blanche, une toux creuse la dévorait; parfois la fièvre colorait son visage; il fleurissait comme les Alpes refleurissent le soir quand le soleil a disparu, plus

pâle après, comme elles; ses grands yeux lui demeuraient seuls avec l'abondance de ses tresses.

Je ne sais ce qui se passait dans son âme; je crois qu'un grand combat s'y livrait. Elle restait droite, hautaine, muette. Elle savait bien qu'il fallait mourir, mais cette mort la mécontentait comme la vie l'avait mécontentée. Dieu faisait tout seul son œuvre en elle, plus tard on le vit bien. Il la menait, à l'écart, par ces rudes sentiers où il nous laisse vis-à-vis de nous-mêmes, en proie à nos volontés, en proie à nos désirs, jusqu'à ce que brisés nous tombions à genoux, les bras tendus, appelant à grands cris Celui qui sauve.

Les visites, Rose ne s'en souciait guère; ses compagnes, qui la craignaient, se tenaient à l'écart. Son père, un moment ému, était rentré dans le silence; mourante, sa fille ne lui convenait pas mieux qu'elle n'avait fait en santé. Nulle expansion, nulle caresse; Rose était raidie; un baiser eût fondu cette glace, elle ne le donnait pas; on n'osait le lui donner. Elle s'en prenait à tout de son existence malheureuse, à son père, à son village, à Dieu qui l'avait faite comme elle était. Si elle regrettait la vie, si elle avait peur de mourir, personne n'en savait rien. La Bible, les

prières, elle écoutait tout, les lèvres fermées, ses grands yeux flamboyants seuls en leurs orbites profonds. Seulement sa mère, qui la considérait, voyait parfois de grosses larmes déborder tout à coup et tremper ses joues. La mère alors la serrait dans ses bras. Rose détournait la tête, enfouissait son visage dans les coussins et ne répondait rien. Le père murmurait : Ma fille, ma fille ! Un tressaillement courait le long du corps affaibli, une lueur passait, puis Rose, triste, le front plus pâle, la bouche toujours muette, reprenait son air superbe et songeait en silence.

Personne n'avait osé l'interroger sur sa foi : — Elle croit ! disait la mère. L'œil des mères va jusqu'au fond du cœur.

L'atmosphère était tendue. Dans cette chambre si calme où l'on entrait, d'où l'on sortait sans bruit, où l'on prenait chaque repas à l'heure, où le père lisait le soir, tout bas, près de la lampe, tandis que la mère cousait, il planait une infortune plus grande, un plus indicible malheur que tout l'éclat des pleurs n'en annonçât jamais.

Les désespoirs qui ne crient pas sont les pires ; le sein de Rose renfermait un de ceux-là. Ni amour

contrarié, ni folle espérance trompée. Non, seulement où que sa pensée se promenât, du premier de ses jours au jour extrême, elle ne rencontrait pas une joie, pas une ! Et maintenant où s'en allait-elle ? qu'allait-elle devenir devant ce Dieu à qui elle n'avait rien demandé, qui ne lui avait rien donné. Elle essayait bien, en ses heures d'orgueil, de contester avec lui, mais son audace la laissait plus désolée; les ténèbres s'épaississaient, elle se faisait horreur.

Un soir, le jour tombait, le vent promenait ses rafales neigeuses par les rues désertes du village ; à peine de temps à autre l'on entendait les sabots d'un buveur attardé qui rentrait du cabaret. Il faisait froid, il faisait sombre, la lampe n'était pas encore allumée, le père réfléchissait, le dos appuyé contre le poêle ; la mère regardait tomber les flocons, le coude à la fenêtre, le visage à demi éclairé par les reflets blancs. Rose immobile, dans le grand lit, respirait d'un souffle inégal ; elle sommeillait.

Tout à coup : — Mon père ! ma mère ! Était-ce bien la voix de Rose? avait-elle ces inflexions émues ?

— Venez, venez, mon bon père, et vous, ma mère !

Le père chancela, il sentait comme si quelque chose de céleste s'abattait dans la chambre ; les jambes vacillantes, il s'approcha du lit; la mère déjà y était; à genoux. A moitié soulevée, Rose les regardait; jamais, aux meilleurs jours, elle ne les avait ainsi regardés. Sa main tremblante chercha leurs mains :

— Priez, priez, mon père. Mon père, pardonnez-moi. Je vous aime ! Oh ! que cela me fait de bien à vous dire ! avant, je ne pouvais pas.... J'ai été une mauvaise fille, mon père, une fille fière, un cœur exigeant ; je ne vous ai point donné de joie..... Embrassez-moi, ma mère; mon père, mon père ! Et ses bras l'enlaçaient.

Le père et la mère pleuraient, le père plus que la mère ; il avait comme un remords, une tendresse plus intense l'étreignait au cœur.

— Pauvre enfant ! balbutia la mère, est-ce que tu t'en vas ?

—Dites bienheureuse, dites rachetée? Oh ! ma mère, voilà le premier bonheur que j'ai ! Jésus m'a trouvée ! Ma mère, il fait bon mourir.

Que de baisers furent échangés, que de pardons ; quel embrasement entre ces trois pauvres êtres qui ne croyaient pas s'aimer. Leur fille, leur fille si belle,

si douce, si soumise, leur fille comme ils l'avaient rêvée, elle était là, ils la tenaient pressée, leurs yeux s'en repaissaient, et elle allait mourir.

Mais elle, un ravissement ineffable emplissait son cœur. Le ciel s'ouvrait, la terre, qui la laissait partir, lui prodiguait ses trésors. En un instant, comme une faneuse qui se hâte, ses mains embrassaient les plus belles gerbes. Une seconde est comme mille ans pour qui émerge au soleil l'éternité; elle avait tout fauché, elle ne regrettait rien. L'amour de son père, l'amour de sa mère, rien désormais ne pouvait les lui ravir; l'amour de son Dieu, il rayonnait autour d'elle. Ce fut dans cette splendeur qu'elle partit.

Le Seigneur a de ces épanouissements soudains pour les âmes longtemps fermées; il a pour les tiges battues de ces regards qui transforment en moissons d'or; il a de ces pluies tièdes pour les terres asséchées; il a des compassions royales qui font éclater en alleluias de gloire les milliers d'anges de cieux en cieux.

## III

On avait rudement travaillé : aux prés pour rentrer les foins, aux vignes pour couper les feuilles, aux champs pour lier les gerbes. Juillet tirait à sa fin.

— Je ne sais, me dit la mère, ce qu'a ma Rose ; elle a trop pleuré le père, elle a trop fatigué... *ce ne veut rien être*, tout de même !... Et son cœur se gonfla.

Le lendemain, un médecin visitait la chambrette. On y montait par des degrés de bois, en dehors de la maison ; la fenêtre ouvrait en plein soleil, sur un jardinet ; la jeune fille cousait en grande hâte, svelte, d'un beau visage où siégeait la candeur. La mère se tenait debout, un peu en arrière.

Quand le docteur entra, la jeune fille le régarda étonnée, se leva, rougit beaucoup, puis confuse, se rassit tout d'une pièce, devant lui, dans la pudeur de ses seize ans.

Jamais elle n'avait quitté sa mère, jamais elle n'avait été *aux danses*, jamais elle n'avait couru le soir par les sentiers, la main liée à la main de ses compagnes, et chantant des rondes tant que la lune éclairait. Non qu'elle fût sauvage, ou pédante, mais elle connaissait mieux que cela; puis elle aimait sa mère, puis elle pleurait son père. Coudre en sa chambrette, sarcler le jardin, effeuiller ou fâner, en automne battre le chanvre, le dimanche aller à l'église, chanter les cantiques, retourner s'asseoir aux bancs de l'école où toute petite, elle apprit à chérir son Dieu, c'étaient là ses joies. Ces joies étaient si bien les vraies, les saines, que jamais visage ne brilla d'un éclat plus serein.

Cependant la visite du médecin l'ennuyait. Malade, elle! — C'est vrai, elle se sentait lasse, elle ne mangeait pas; mais fallait-il pour cela faire venir ce grand monsieur!

J'ai toujours pensé que cette scène, jetée sur la toile, eût produit un de ces tableaux candides que les amateurs payent au poids de l'or. Le docteur, un homme dans la force de l'âge, la lèvre accentuée d'une fine moustache, le front clair, l'œil vif, la bouche ferme et rieuse, examinait la jeune fille. Rose était assise dans

une place lumineuse, elle tenait ses longues paupières baissées ; parfois elle les relevait ; alors son regard limpide se fixait sans crainte sur le docteur ; sa bouche était presque sévère, seulement lorsqu'une saillie faisait rire sa mère, un sourire plus gai qu'un rayon de soleil courait sur les lèvres de Rose, puis une teinte pourpre montait à ses joues, puis tout de nouveau elle se tenait immobile, raide, comme s'il se fût agi de la *tirer en portrait.*

La visite faite, le docteur sortit. La mère était inquiète, elle le suivit dans la cuisine :

— Elle peut guérir, dit le docteur.

— Elle est donc bien mal ?

— Elle peut guérir.

Les prescriptions écrites, il s'éloigna, marcha quelque temps, et se tournant vers moi : — Mais elle mourra.

Je l'ai souvent revue, cette Rose agreste, églantine des bois, qui ne s'est ouverte que pour son Dieu et pour sa mère.

Son âme avait la transparence du cristal, elle en avait les vives arêtes, quelque chose qui eût presque semblé dur si la douceur native, avec l'humilité de la

chrétienne, n'en eût tempéré l'éclat. La vérité lui arrivait nue aux lèvres. Ce qu'elle aimait, ce qu'elle n'aimait pas, elle le disait sans ambages. Elle ne connaissait que le *oui*, que le *non* de l'Évangile, et avec cela tant de grâce ingénue, tant de cordiale affection! Elle était de ces individualités qu'a souverainement développées la Bible; toute la candeur du village, toute l'inexpérience de son âge, de sa vie cachée, avec des aperçus d'une finesse extrême, une vue intègre, une grande science de son propre cœur. Elle avait des étonnements d'oiseau qui sort du nid, elle promenait sur ce qu'elle voyait du monde un regard stupéfait; puis elle vous disait de ces mots profonds qu'eût revendiqués quelque maître penseur.

Rose ne faisait pas de phrases; mais quand on lui apportait des fleurs, un fruit, — car le temps vint vite où elle n'en put plus cueillir,— sa figure s'éclairait, ses jolies dents brillaient, elle disait rougissante: C'est trop! Puis elle regardait sa mère, et l'on sentait que, pour ce regard, on eût dépouillé vergers et jardins.

Il y a de ces heures de fugitives joies, il y a de ces efflorescences de bonheur sur de pâles visages qui

vous mettent au cœur la félicité du ciel; comme on s'en va bénissant Dieu alors qu'en passant on les a fait éclore; quelle grande honte de les éveiller si rares, et cependant qu'il faut peu de chose pour les appeler!

Rose souffrait des douleurs inouïes; la mort avait à lutter contre la force de ses seize ans. Elle en cachait ce qu'elle pouvait; elle ne pouvait guère; c'était la roue et ses coups redoublés. Alors Rose nouait ses deux bras autour du cou de sa mère, elle cachait sa tête en son sein, puis se relevait, puis la regardait dans les yeux de son grand regard croyant. Sa mère se détournait et pleurait.

Jamais tant de souffrances en un pauvre corps, jamais plus de paix en une âme. C'était une de ces vies facilement dénouées que le Seigneur a touchées du doigt et qui tombent comme un vêtement. Cette mère était veuve, cette fille était dans tout l'éclat de sa verte jeunesse, elles s'aimaient, et pourtant elles s'avançaient tranquilles, l'une déchirée mais soumise, l'autre un peu triste mais paisible, vers ce tournant du chemin où il se faudrait dire adieu. Cela s'était fait simplement, sans discours, sans transports; la fille avait bien vu qu'elle s'en allait mourant, la mère

depuis longtemps le savait. Rose n'avait pas fait de questions, sa mère n'avait pas fait de mystère, elles marchaient d'un même pas, un jour après l'autre jour; le dernier viendrait quand Dieu voudrait

Ces existences cachées sont plus près du ciel que les nôtres; ces vies qui se déroulent à petit bruit sont mieux préparées aux prompts départs. On ne quitte pas grand'chose; on est mieux accoutumé à tout tenir de Dieu, directement, les biens comme les maux; les rapports avec lui sont plus simples, le pli de l'obéissance est mieux formé.

Rien de triomphant dans le départ de Rose. Certaines morts sont glorieuses, la sienne s'avançait pudique, un peu austère, comme elle, avec des rayons divins qui l'illuminaient parfois.

Ni la mère ni la fille ne s'inquiétaient du terrestre avenir. La mère disait : Après, voilà, *je m'en veux ennuyer;* mais je ne serai pas seule, ni longtemps sur ce monde.

Rose la regardait : Il ne vous laissera pas, mère.

Elle avait toujours quelques beaux enfants autour d'elle, les enfants d'un frère, d'une sœur établis au village. Petits garçons à la mine joyeuse, grands ta-

pageurs, mais qui se taisaient là; un berceau, et sous le rideau de serge verte un frais petit visage, des rires sans cause, des mains potelées qui battaient le duvet. Alors le front de Rose se colorait d'un vif incarnat tout baigné de lumière, ses yeux nageaient dans le bonheur, son cœur exultait; on eût dit une madone de Pérugin; mêmes lignes pures, même félicité contenue, même épanouissement d'un chaste amour.

Les fleurs aussi la charmaient, elle en avait toujours, en gerbes, fleurs des champs, cueillies par ses compagnes, entassées dans de gros pots ventrus; en avril la pervenche, en mai le muguet, le chèvrefeuille en juin, en juillet la sauge, l'œillet, le coquelicot avec le bleuet, l'églantine, le réséda, mêlés à de blonds épis. Rose les prenait une à une, les contemplait longtemps.

— Elles sont belles, elles sentent bon!... L'an dernier j'en allais ramasser, tout plein mon tablier! Puis elle se taisait, puis relevant tout à coup ses yeux, regardant sa mère :— Il ne vous faut pas pleurer, mère; *je ne me regrette pas.*

Pourtant Rose avait des défaillances, des heures

où son cœur retournait à la vie. Il lui venait des images de santé, de plaisir même, de ces plaisirs bruyants dont elle n'avait pas voulû. Cela ne durait guère : — Je suis bien méchante! disait-elle; elle joignait les mains, le calme redescendait.

Un jour, confuse : — Le pourriez-vous bien croire, mère, je pense à ma robe blanche, à ma robe de communion! Je ne l'ai portée qu'une fois, mère... Vous me la mettrez, n'est-ce pas?

La mère, le cœur serré, la bouche fermée, debout au pied du lit, regardait ardemment son enfant.

— Me donneront-elles la couronne? la belle couronne avec les roses, les fleurs d'oranger, l'épine blanche?... Des larmes coulaient silencieuses sur le visage de la mère : — Vous la garderez, mère.

Ce fut le dernier soupir vers les choses de la terre; après les angoisses vinrent, après le Seigneur s'approcha, la jeune fille sentit battre son cœur de la sainte impatience du départ; le bonheur la débordait; toujours simple, elle ne surfaisait pas sa foi, mais elle avait hâte, ses yeux brillaient.

L'heure sonna, c'était la nuit; toujours d'une voix ferme, regardant ses compagnes rassemblées autour

du lit, mornes, ébahies : — Donnez votre cœur à Jésus! dit-elle. Elle laissa tomber sa tête sur le sein de sa mère. Ce fut tout.

Quand vinrent les clartés du matin, le village se ranima. C'était *jour de four*; dès l'aube les fourniers *criaient* les femmes en frappant contre les vitres; les bœufs allaient pesamment aux fontaines, les faucheurs se rendaient aux prés, les enfants à l'école, les alouettes montaient en chantant, enivrées, dans la lumière du beau soleil.

Il n'y avait rien de changé sur la terre, rien qu'une mère qui pleurait. Il n'y eut rien de changé dans la chambrette, rien qu'une belle couronne blanche, encadrée, sous verre, suspendue à la paroi de bois, tout contre le lit.

# III

# LA TUILERIE

C'est une maison foraine située loin des villages. Un homme avec sa femme l'habitent, jeunes, seuls, hormis trois enfants, des garçons.

L'homme et la femme font des tuiles. La maison s'assied au fond d'une petite vallée, près d'un ruisseau. Les locataires de la tuilerie — car elle ne leur appartient pas — ont pour se divertir, à droite la vue du bois qui descend jusqu'à l'eau, fourré sur la crête de la colline avec ses vieux chênes qui émergent de la verdure, plus clair-semé dans le bas, avec des troncs

épars et force ronces parmi. A gauche, nos gens peuvent, du fond de leur pli, considérer tout à l'aise le terrain qui se relève en larges mamelons, en prés naturels et accidentés, creux ici, là bossus, sans arbres, jusqu'à une antique habitation châtelaine plantée sur le haut du dernier renflement, isolée, mélancolique, et qui les regarde par ses rares fenêtres. Au delà, le Jura tranche sur le ciel. Il s'arrondit en un sommet élevé, noir à la base; d'une ligne correcte, presque éthérée à la coupole. Un peu plus vers le nord, en un plan légèrement reculé, comme pour faire ressortir les teintes sévères du mont, s'ouvre un vaste cirque de rochers largement taillés, hardis, montrant en teintes jaunes les belles déchirures de la pierre; rempart abrupte, couronné tout du long d'une dentelle de sapins qui marque le ciel de fines hachures.

La demeure vous paraît triste, elle ne l'est point. Retirée, oui; perdue, oui; mais il y rit tant de soleil, tant de demoiselles aux ailes légères y courent dans l'ombre des feuilles, sur le ruisseau; tant de papillons bleus et jaunes s'ébattent dans la prairie, tant d'oiseaux chantent dans le bois, on y respire de si fraîches

haleines, on y est si fortement planté au beau milieu de la nature de Dieu, qu'en vérité, je n'y vais jamais sans me dire que volontiers j'y resterais.

On peut se rendre à la tuilerie par le vallon; on peut y aller par le bois. Ce matin, je prends le vallon. Pourquoi? Je n'en sais rien.

Avez-vous du temps à perdre? Moi, j'en ai. Au vallon, puisque nous devons y passer, nous y passerons bien toujours, rien ne presse. Venez, montons ce chemin raide, promenons-nous au bois.

Il ferait le bonheur d'un peintre, ce chemin; casse-cou, terre rouge, raviné par les pluies; il tombe du plateau plus qu'il n'en descend, une haie toute hérissée d'un côté, de l'autre un pré vert. Quand le berger se profile avec son troupeau, là, sur la hauteur, en proportions gigantesques, qu'il marche, sa houlette appuyée à l'épaule, que les bêlements emplissent l'air de notes plaintives, puis que les brebis se dévalent en avalanche tachetée de blanc et de noir, le tableau est tout fait : une de ces toiles exquises qui embrasse peu, qui ne vise pas au sublime, mais qui saisit à un moment donné quelques-uns de ces effets simples, de ces incidents modestes, pauvres même;

où la couleur, où la sobriété, où la pureté du style jettent un ineffable prestige.

Après le chemin vient le plateau, assez aride, moitié champs, moitié vaine pâture. Le sol est argileux, le soleil y tape ferme, il n'y vole pas d'abeilles, il n'y court pas de grillons, les touffes de genévriers n'y abritent pas la grive; c'est une de ces zones brûlantes qu'on traverse en cherchant du vert où reposer les yeux. Le vallon qui s'ouvre en bas, celui que tout à l'heure nous allons prendre, offre au regard la moire de ses cultures. Sainfoin à l'épis rose, colza doré, trèfles pourpres, orges ondulantes; et cependant un air vif, vent du nord qu'a tamisé la forêt, passe dans l'atmosphère embrasée et rafraîchit le visage.

Nous voici vers les premiers pins. Ils croissent par bouquets; un petit sentier d'herbe déroule ses méandres autour de leurs troncs. Il y en a de semés à toutes les hauteurs. Selon qu'ils s'élancent du sol à niveau, selon qu'ils se redressent sur la pente qui va s'affaissant vers le vallon, ils se montrent des racines au sommet avec des profondeurs d'un vert intense où s'emboit le soleil, ou bien ne laissent voir que leur cime pointue, ligne nette qui coupe le paysage d'un trait vif.

Au travers, de l'autre côté du vallon, tantôt dérobées, tantôt dévoilées, les maisonnettes du village voisin se rangent le long du coteau et courent avec leur fin clocher sur la sombre tenture du Jura. On dirait qu'elles s'y appliquent; on dirait une découpure blanche sur un fond noir; seulement la transparence de l'atmosphère; je ne sais quelle perspective aérienne, je ne sais quelles vapeurs limpides qui enveloppent de clarté le hameau, plutôt l'air rendu visible qu'une brume, font pressentir entre le village et la montagne un lambeau de plaine qu'on ne voit pas.

Il y a des heures, heures du soir, où le soleil, caché derrière les croupes du Jura, projette une telle gloire de rayons entre la cime arrondie et les escarpements de rochers, où il passe des gerbes si lumineuses par cette large ouverture, où les dents du cirque sont si royalement touchées de lumière, où les flancs du mont qui dérobent l'astre à son déclin se perdent en des tons si lugubres que l'âme reste saisie comme en face d'un des plus grands spectacles de la nature.

Maintenant le soleil est au levant; il monte, chaque arbre laisse tomber une ombre large et longue.

Les pins sont en fleurs. Connaissez-vous la fleur du

pin? J'imagine que c'est d'elle que les vieux immortels du vieil Olympe tiraient la résine odorante dont ils parfumaient leur nectar. Les pins, si loin que l'œil peut aller, redressent leurs petites girandoles de cire; cire vierge, granulée. Chaque branche porte les siennes; il semble que la forêt prépare quelque nuit merveilleuse à ses fées; et lorsque vient un souffle plus fort, que les rameaux oscillent lentement, un nuage embaumé, une poussière dorée, le pollen, flotte en ondes moelleuses et s'abat doucement sur les mousses.

C'est là que nous marchons; dans ce terrain vague tout à coup élargi, sur le sol argileux où poussent de rares graminées qui s'inclinent à la brise.

La forêt, le vrai bois est devant nous. Voulez-vous des chansons, allons sous les futaies, parmi les chênes. Voulez-vous du silence avec une vague rumeur bramant dans l'air, allons sous les sapins.

Parmi les chênes d'abord. Là où croît l'herbe, où s'entrelacent les ronces, où les églantiers barrent le chemin, où les lianes foisonnent, là, par cette trace luisante que les pieds ont faite en froissant les plantes.

C'est là qu'on est bien perdu, c'est là que s'exhalent de ces parfums sans nom, fraîches émanations de la terre, des vieux troncs, de la jeune feuillée! Verte est la cage, l'ombre est toute pénétrée de soleil. Pas une brise, si ce n'est, de temps à autre, une bouffée, venue on ne sait d'où, qui soulève un peu la ramée, promène çà et là des senteurs plus suaves, puis tombe et vous laisse enivré.

Qu'il y a de beaux secrets dans ces réduits! Millions d'insectes, doués de sagesse, parés comme en un jour de fête, promenant entre les brins d'herbe la pourpre, l'ébène, le lapis de leurs élytres, avec leur armure de malachite rayée de fils d'or, leurs délicates antennes, leurs petits panaches emplumés. Il y a les artisans qui mènent dure vie, qui taillent, qui scient, qui emmagasinent jour et nuit. Il y a les flâneurs qui vont de çà, de là, grimpent tout en haut de ce fétu, regardent le monde, cheminent à gauche, à droite, sans prévision, prenant le bien comme il vient. Il y a les penseurs, immobiles, durant des heures, sous un rayon de soleil. Il y a les affairés qui volent en hâte; vol précipité, à grandes poussées, à prompts retours, sans trop savoir pour-

quoi. Il y a les musiciens qui, tout le long des heures, vont disant et redisant leur chanson monotone. Il y a les essaims d'éphémères qui ondulent en une belle place éclairée, ni trop haut, ni trop bas, sans chercher de pâture, dans l'extase de la vie, de la lumière et du mouvement harmonieux.

Il fait bon ici. Le chemin se glisse sous le couvert; des branches fleuries viennent vous frapper le visage; à mesure que vous avancez des bruits d'ailes, un cri léger, un vol rapide décèlent les nids que votre main, en écartant les rameaux, fait doucement balancer. A toutes les profondeurs éclatent les notes étincelantes des maîtres du bois. Rouges-gorges, merles, pinçons, fauvettes, tous, excepté le rossignol qui trouve le site trop sauvage, tous, excepté l'alouette qui préfère les champs à ciel ouvert, tous, excepté la caille qui cache sa couvée dans les foins, tous à gorge déployée, tous le gosier fièrement gonflé, chantent, trillent, appellent. C'est une splendeur d'harmonie qui fait penser aux vibrations du soleil.

Frais est le couplet du merle. Varié, infini de nuances au printemps, il se raccourcit à mesure que vient l'été, jusqu'à ce qu'enfin, la nichée éclose, il

perd ses notes l'une après l'autre, puis reste coupé net, un peu moqueur, un peu penaud aussi, et comme tout étonné d'en demeurer là. Et pendant que le merle siffle à l'aventure sur la cime d'un grand chêne, le rouge-gorge, perché plus bas en quelque buisson touffu, jette sa pluie de diamants, vanne ses perles, répand dans l'air ses sons cristallins, pleins de fantaisie et de lumière. Par-dessous les concertos brillants, par-dessous les cavatines de bravoure, il y a des murmures plus intimes et plus charmants. C'est la causerie à voix basse du couple amoureux, c'est le gazouillement tout près du nid de la mère avec sa couvée. Le reste est affaire d'orgueil, ici on trouve une âme. Il y a des récits sans fin, il y a de petits cris de joie, il y a de sages leçons, il y a des étonnements naïfs, parfois des colères, mais rares, et des amants qui se perdent en ineffables redites, et des enfants qui parlent tous à la fois, et de petits soupirs mélodieux, soupirs de béatitude, comme si un cœur d'oiseau ne pouvait contenir tant de bonheur.

Ainsi nous arrivons à la clairière. Grand espace, demi-jour; plus de fouillis, sur la terre une herbe folle,

çà et là un vieux chêne, le tronc rugueux, les branches fortement nouées. Un large dôme s'arrondit par-dessus; tout autour la verte muraille du bois; par places un rayon égaré, dans le rayon une mouche qui passe et repasse; de l'air, un calme absolu. Les chansons bocagères sont restées dans le fourré, seul, le coucou promène sa plainte de cachette en cachette, au loin; elle arrive voilée, le silence n'en est pas troublé.

Un tronc mort est couché dans l'ombre, il fait frais, restons. Belle retraite pour philosopher, belle occasion pour discourir avec soi-même. Parlez-moi de ces verts cabinets d'étude; parlez-moi de ces agrestes forteresses, parlez-moi de ce grand isolement; comme l'âme y prend carrière, quelles œuvres s'y enfantent, quelles prouesses s'y opèrent, comme le monde y est secoué, brassé, défait et refait de main de maître! — S'il vous prend fantaisie d'être roi, empereur, grand mogol ou seulement le premier poëte du siècle, un génie quelconque, au hasard, en musique, en peinture, en plume ou en prose, allez vous asseoir un peu sur le tronc renversé, dans la clairière du bois. Vous y verrez passer toutes les gloires de la terre. Là vous livrerez de terribles batailles, là vous recevrez de

rudes coups; il faudra travailler, bûcher, rien ne se conquiert sans peine; mais je ne sais comment il se fait; vous serez toujours le héros et toujours vous serez vainqueur.

Pour moi, grand paresseux, je ne pense à rien. Il en est qui rêvent et qui savent à quoi; sans cesse quelque idée leur trotte en cervelle, sans cesse quelque image court devant et leur fait signe; moi, rien. Je me couche tout de mon long sous la ramée, je respire les arômes, je regarde la dentelle des feuilles dans le ciel, j'admire le mystère de cette harmonie du vert sur le bleu, je monte tant haut que je peux monter dans les profondeurs infinies de l'azur, je sens qu'il est doux de vivre, mon âme flotte comme suspendue au sein de l'éther; je ne dors pas, je ne veille pas, seulement il me semble que je comprends quelque chose de l'immensité de Dieu.

Ah! liberté, liberté! vivre de la saine vie des bois, camper dans la forêt comme font ces bohémiens qui ont laissé pendre leur loque rouge à ce jet d'églantier, voir lever le soleil sous la feuillée, voir la lune se promener parmi les chênes, recevoir la rosée du matin, errer sans entraves, se contenter de peu! Tant

de labeurs dans nos maisons de pierres, un si lourd fardeau de soucis, tant de difficultés à remuer le doigt, tant d'esclavage aux coutumes, des natures si courbées, si faussées, tant d'inhabileté aux vrais plaisirs; et ici, à deux pas, l'indépendance absolue, la possession de soi, le facile mouvement, l'existence telle qu'en Eden Dieu l'avait faite!

Non, nous ne sommes plus en Eden, nous sommes en terre de pèlerinage; terre de labour, grosses mottes à refendre, creux à combler, jachères à défricher; après viendra le repos du soir. Non, nous ne sommes plus en Eden, ces coups de hache, à la lisière du bois, me le disent trop.

En ont-ils renversé de mes beaux grands chênes, en ont-ils couché sur le sol, avec leur feuillée, dans la gloire de leur été! En ont-ils ouvert de ces jours criards, en ont-ils fait de ces maladroites trouées, ont-ils assez insulté les retraites ignorées, mis à la clarté du soleil les asiles mystérieux où s'abritait l'écureuil! —Quand je vois ces troncs mutilés, ce bois rougi d'où la séve s'écoule, ces cimes flétries qui s'entassent en travers du chemin; quand je vois s'avancer la lisière, les gaulis gagner sur les arbres, les pacages sur les

gaulis, les champs sur les pacages, je me dis qu'un temps vient, un temps proche, où l'on cherchera dans notre pays la place des forêts.

Dépouillés de leurs essences bocagères, de leurs arbres fruitiers, — car on fait argent de tout, — nos vallons et nos collines, ras comme la main, partout frappés d'un même soleil, lavés d'une même pluie, balayés d'un même vent, en seront-ils plus beaux, en vaudront-ils mieux? Que les habiles décident; moi j'ai grande confiance en la sagesse de Dieu. Point de sources sans forêts, point d'oiseaux sans ramée, sans oiseaux point de musique. — Je ne compte pas nos moissons ravagées par les insectes.—Et n'est-ce rien que la beauté, que la grâce, que les mélodies partout répandues. Quel peuple aurez-vous quand vous l'aurez sevré de poésie? On fatiguera, on mangera, on boira, on entassera les écus, encore! Plus de repos à midi sous le noyer, plus de guirlandes d'aubépines en passant arrachées aux buissons, plus de promenades au bois, le soir *de la dimanche*, plus de fraises cueillies au pied de la montagne dans ces salles de verdure qu'enferment les sapins. La lune, en montant le soir, ne *traluira* plus derrière les grands poiriers;

plus de muguets amassés à large poignée qui, toute la semaine, parfument la chambrette au village. L'homme vit-il de pain seulement? Jésus a dit que non, qu'il lui faut encore les paroles de Dieu. Après le livre écrit de son doigt suprême, j'en connais peu d'une grâce aussi souveraine, je connais peu de mots aussi pénétrants, peu qui remuent mieux le cœur que ces simples effets de nature où notre main n'a pas passé.

Pour moi, ce bois renferme une bonne part de ma vie. Enfant, j'y suivais des traces, hélas! effacées : l'aïeul, la mère, tant d'autres. Ces sombres allées ont entendu bien des cris de joie; bien de belles histoires, longues tant que durait la forêt, se sont déroulées aux plis de ces chemins. Et quel plaisir quand d'aventure toute la belle compagnie s'enfonçait bravement en une fondrière! Quelle joie quand les larges gouttes de pluie tombant une à une, on se réfugiait sous le couvert des chênes! La terre rendait sa saine odeur; par les trouées, l'une après l'autre, se faisaient les gouttières, puis les branches fléchissaient, puis l'ondée se versait en cataractes; nous étions trempés; que nous étions heureux!

La forêt est la même. Au printemps, l'orchis mouche étale toujours le velours de sa robe au pied des grands pins. En été, l'œillet aux pétales déchiquetés, à la teinte grise, balance toujours au bout de sa tige mince cette fleur étrange d'où s'exhalent des parfums qui font défaillir le cœur. L'ombre est la même, égale est la fraîcheur, fraîcheur légère où passent des aromes bientôt évanouis, comme ces notes perdues qui s'élèvent dans les vastitudes de la campagne, puis s'éteignent, et l'on ne sait d'où elles montaient, où elles sont tombées.

Rien n'a changé, moi seul j'ai marché. Eh bien, cet immuable aspect de la nature, cette pérennité des saisons, des fleurs, des nids, je l'aime, elle me fait du bien. D'autres s'en aigrissent, la trouvant presque insultante à nos douleurs; pas plus que l'azur égal des cieux, pas plus que les lampes de la nuit tous les soirs allumées. C'est l'éternité de la bonté de Dieu, c'est la jeunesse éternelle, c'est l'éternel idéal attaché par le doigt du Seigneur au front de la terre. Et puis n'y en a-t-il pas d'enfants quand nous sommes jeunes, de jeunes quand nous déclinons, de forts quand nous mourons? Ne faut-il pas que ceux-là res-

pirent les mêmes fleurs, se réjouissent au même soleil, se désaltèrent aux mêmes fontaines?

C'est pourquoi les coups de la hache qui s'abat sur les chênes me retombent sur le cœur.

Revenons par le sentier sous les pins.

Chaque sol fait son arbre, chaque arbre fait sa flore, sa faune, et, par un merveilleux retour, aussi son terrain. Ici la terre est nettoyée, brune, lisse, couverte par place d'aiguilles sèches; à peine si un églantier pousse son jet aux éclaircies. Les troncs s'élèvent, sveltes, armés au bas de petites branches aiguës, à mesure qu'ils montent chargés de leurs houppes hérissées qui dentellent fièrement le ciel. L'air joue librement; point d'ombre épaisse, la lumière flotte tamisée et blonde. Parfois un de ces rares œillets, perdu dans l'herbe, se laisse enlever, par l'haleine du vent, quelque émanation fugitive. Les racines des pins, vêtues d'écorce, comme les rameaux, traversent le sentier et s'y échelonnent en degrés capricieux. Le chemin, je ne sais pourquoi, — sont-ce les pins, est-ce la conformation du sol?—a pris des allures de montagne. La brise est plus vive, l'âme plus élas-

tique. Derrière la colonnade des pins court la plaine, d'étage en étage, creusée en large val, enflée en plateau, jusqu'aux Alpes. Au bas des champs la grande route coupe le pays d'une ligne qui brille au soleil. Elle va droite, puis s'épanouit en rayons, fils ténus qui montent et se perdent à l'horizon. Dans le lointain, les Alpes redressent les glaces de leurs remparts. L'épaisseur du bois cache le Jura. On n'entend que le cri des laboureurs, de ceux qui, à peine l'herbe fauchée, rompent quelque pré qu'ils retournent pour l'automne; leurs grandes clameurs se répandent dans l'étendue, mélancoliques, stridentes, comme de gens qui mènent dure vie; elles arrivent aux pins et se brisent en passant; ce n'est plus qu'un son adouci que font trembler les vibrations de l'air. Parfois les grelots d'une carriole, trottant le long de la route, sèment leurs étincelles qui se mêlent aux trilles du cricri dans les trèfles. C'est tout; seulement, au-dessus de la forêt, un oiseau de nuit vole pesamment, escorté par les hôtes ailés du bois. Alors éclatent des huées, des cris moqueurs, jusqu'à ce qu'on l'ait conduit dans un autre canton. En bas, un escarbot voyageur, un grillet amoureux d'aventure,

passe le sentier et s'en va voir ses confrères des prés.

Ce n'est pas encore la saison des sauterelles. Plus tard elles voleront par milliers dans l'herbe chaque fois que le pied s'y posera. Vertes comme la pomme en juillet, grises et couleur de terre, brunes aux ailes doublées d'écarlate, la mine éveillée, avec leur profil de chèvre, leurs yeux escarbillés, elles chanteront dans les foins coupés de frais.

Ce n'est pas encore le temps des beaux champignons, ces créations bizarres qui sèment le bois de leurs chaudes teintes alors qu'octobre a défleuri les clairières. Ils ont le caractère étrange, ils sont pleins de mystère. Il y en a d'honnêtes, il y en a de vicieux. Je ne parle pas de ceux qui tuent; j'entends la figure, le port. Les uns mignons, blanc de lait, plantés tous en rond, comme pour marquer l'endroit où, la nuit dernière, les fées ont dansé .Les autres solitaires, noirâtres, livides, face de traître, ruminant quelque forfait à l'écart. Ceux-ci pourpre, à revers orange, étalant la magnificence de leur pelisse au milieu d'une foule de pompons gris qui se tiennent à distance : un pacha dans son harem. Ceux-là d'un éclat d'argent,

lisses comme la soie, au dôme satiné par-dessus, aux feuillets immaculés en dessous. Il en est d'irisés, il en est d'un or pâle. Comment viennent-ils? comment s'en vont-ils? Quel soleil, alors que les brumes d'automne s'appesantissent sur la terre, quel soleil les empourpra, quel les peignit de soufre, quel leur donna les reflets irisés de la nacre? Pourquoi la vache qui broute les dernières plantes, qui tord les feuilles touchées du gel, pourquoi la brebis errante sous les chênes dégarnis les laissent-elles? Je l'ignore.

Mais la chaleur de midi embrase la campagne, il se fait tard, redescendons au vallon. Car c'est par là que nous prenons, vous savez.

Nous voilà près du ruisseau. Nous entrons dans l'ombre intense de la roche toute vêtue de cerisiers sauvages, de frênes, d'érables et de noisetiers. Les ronces fleuries s'accrochent partout; le ruisseau promène son flot sous les saules, entre deux margelles séculaires couvertes de lichens. Là-dessous, il fait presque nuit, cette belle nuit qu'enveloppe la lumière. Parfois le martin-pêcheur rase l'eau de son aile; éclair bleuissant il en suit le cours, plus prompt que le regard.

Un vieux saule courbe son tronc en travers. Au milieu de la couronne sort d'une pousse le jeune cerisier que l'an dernier quelque enfant sema d'une main joueuse. Le ruisseau quitte l'ombre, coupe le chemin, s'élargit au soleil. C'est là que les faneuses trempent leurs pieds nuds. Il se met à courir le long du pré, tantôt découvert, tantôt enseveli sous les arceaux de verdure.

Dans le vallon nul sentier, seulement une trace. Quelques rochers suspendus des deux côtés, à droite vêtus du fourré, à gauche plantés de vieux chênes, festonnent la prairie; ils lui jettent les pampres de la vigne sauvage, les traînes des clématites embaumées. Puis les roches s'aplanissent et le vallon s'en va tout du long de son ruisselet, serré par le bois à l'orient, par les coteaux verts à l'occident, avec le Jura, avec le cirque escarpé qui ferment l'horizon.

Je ne sais pas de retraite plus fleurie. Aucun souffle. Le soleil y darde ses feux mais l'herbe y reste verte, et le murmure de l'eau, clapotement frais, babil limpide, se répand, on le dirait, en humides fusées dans l'air brûlant. Nulle graine apportée par la main de l'homme; les oiseaux, le vent quand par hasard il passe, sont les semeurs.

Chaque exposition a sa plante. Il y vient des sauges bleues, il y vient des ancolies aux clochettes déliées qui tremblent à mesure que les frôle un papillon, il y vient à ras le gazon des coronilles jaunes, puis de petits œillets ponceaux, étoilés; près du ruisseau, des touffes de reine des prés au blanc plumet, à l'odeur suave, avec quelque cantharide verte assoupie en ce nid merveilleux.

Dès qu'un bouquet d'aulnes se groupe vers l'eau, le chèvrefeuille lui jette sa tenture brodée de houppes dont l'odeur se répand le soir. Alors il se fait en dessous des *baignes* cachées, petites vasques pleines d'ombre où le courant agite à peine la feuille d'un rameau bas. C'est là que viennent à midi les jeunes gars du village, et que retentissent les cris joyeux, que l'eau bondit en gerbes, se verse en nappes, que les pieds ruisselants trempent l'herbe du pré.

A cette heure, solitude absolue; ce silence du gros du jour, en juin. Seulement, sous quelque poirier sauvage, les faucheurs couchés, de leur grand long, le chapeau de paille sur le visage ou le visage enfoui dans l'herbe coupée.

Allons toujours. Le chanvre arrondit sa toison; il a

d'enivrantes senteurs. Le vieux pont jette son arche d'une rive à l'autre, une pierre s'en est détachée, depuis trente ans peut-être ; un saule y a poussé, une mousse la recouvre, émeraude dans une tache de soleil, sur l'eau. Je me prends à rêver, la pierre se fait île, les brins de mousse sont des palmiers, j'aborde, voici l'orient !..

Allons encore. Le site devient sauvage, il y a moins de fleurs. Les roseaux froissent leurs aigrettes, le val se resserre, le sol tourbeux tremble sous les pas. Ce morceau de la forêt, à demi défriché, tout étonné du grand jour, vient étaler au soleil ses troncs abattus. Il s'est couvert de plantes à hautes tiges, à larges feuilles. Le ruisseau coule sur la terre glaise, il s'élargit, il n'a plus de retraites. Un repli ; voici la tuilerie assise en sa solitude.

Il n'y a guère qu'un hangar sous lequel sèchent les tuiles, un pan de maison vis-à-vis, sous le même toit ; une fenêtre basse, une porte sous l'abri ; devant, un maigre jardin où croissent quelques têtes de choux avec quelques *ramures* de haricots.

Personne, les enfants se sont sauvés à notre approche. Point de poules, les gros paysans, maîtres des champs voisins, ne le permettraient pas. Point de

vache, le foin manque. Dans l'écurie, une chèvre pour qui les garçons vont, à la nuit tombante, chercher quelque rejet dans le bois; puis un vieux cheval moitié borgne, moitié boiteux, qu'on attelle au vieux chariot et qui porte la tuile aux pratiques.

Entrons dans la cuisine, la terre en forme le plancher; on n'y voit guère; juste ce qu'il faut pour constater une entière pauvreté. Peu d'assiettes dans le râtelier, quelques cuillers de fer avec quelques fourchettes édentées, un pot ébréché; dans l'âtre, il n'y a qu'un *cassoton* sur trois jambes. Ni quartiers de lard, ni saucissons pendus en guirlandes sous l'auvent de la cheminée; un fil d'oignons, et sur la table une terrine où fume quelque maigre soupe avec trois morceaux de pain noir sobrement coupés.

Pourtant tout est propre, le balai de joncs s'est promené partout; cette nudité respire l'ordre, elle n'a rien de lamentable. Quand le dénûment est le plus fort, on n'arrange pas si bien.

Au bruit que nous faisons, la porte de la chambre s'ouvre doucement, un homme en sort, figure chétive, timide, l'œil humide et bon, l'allure un peu lente, paisible et l'air heureux.

— Eh bien ! Jacques !

— *Pardonnez-moi, vous*. On vous a fait appeler; elle a été terriblement mal ; à cette heure, le mal *tire contre le mieux*.

— Et l'enfant ?

— Oh ! et Jacques fait un rire candide.—L'enfant ! ce sera comme les autres !

En ce moment, trois mines joufflues, trois têtes frisées, petits drôles à demi débraillés, s'avancent furtivement derrière la fenêtre et regardent la terrine.

— Ceux-là ? Jacques fait signe que oui. — Or ça, mangez votre soupe, Jacques, j'ai affaire ici, vous viendrez après.

Jacques n'a pas l'habitude de contester, il reste debout un instant, appelle de l'œil les garçons qui s'approchent à mesure que nous passons dans la pièce voisine. C'est la chambre, il n'y en a pas d'autres ; nue comme la cuisine, plus vide peut-être. Seulement elle est très-claire, très-gaie, et il y a un plancher. Dans ce moment, le jour n'entre que tempéré ; Jacques a suspendu de vieux tabliers aux croisées. Le lit enveloppé de rideaux rouges s'appuie au mur, une armoire de noyer— *le garde-robe*—fait face, aux deux

fenêtres il y a deux chaises, point de table, et c'est tout.

Dans le lit est l'accouchée, aussi robuste que son mari semble débile, l'œil aussi vif qu'il a le regard voilé. Puissante nature, avec une lueur sauvage dans la prunelle, quelque chose d'insolite, de forain comme sa maison.

— C'est donc ainsi que vous faites, Jeanne ! vous vous mettez en train de mourir sans avertir les gens !

D'un mouvement brusque Jeanne se soulève :

— C'est comme cela chaque fois, dit-elle. Celle-ci, j'ai cru que c'était la fin. La voix est ferme, l'accent bref, la faiblesse ne se décèle qu'au tremblement du bras.

— Pourquoi n'avoir pas demandé du secours ?

— Oh ! si l'on en prenait l'habitude !

— Vous avez bien souffert ? — Jeanne me regarde, l'éclair de son œil me répond seul. — Et maintenant ?

— Je guérirai.

Cette femme ne veut pas mourir; chacune de ses couches est un enfer, elle le traverse, elle se mesure avec la mort, se débarrasse de ses étreintes, et huit jours après on la voit passer conduisant le vieux cheval qui traîne le vieux chariot.

Jacques pétrit l'argile, cuit les briques, Jeanne les mène aux propriétaires d'alentour; il reste sédentaire au logis, elle parcourt la vallée. Mais elle ne s'y arrête guère; Jeanne n'est pas causeuse, elle marche en silence, à côté de son char, l'air un peu farouche, toujours, puis elle rentre en son nid. Quand il n'y a pas de commandes, des semaines s'écoulent sans qu'on aperçoive l'un ou l'autre de nos gens.

— Vous n'avez pas oublié Dieu, Jeanne!

— Non.

Pourquoi redire ce qu'il y eut d'intime dans notre entretien. Les secrets de Jeanne, ce qu'elle croit, ce qu'elle espère, ce que renferme son âme n'appartient qu'à elle. D'ailleurs elle parla peu. Jacques rentra; ses regards, lorsqu'ils se reportèrent sur sa femme, prirent quelque chose d'attendri qui me remua le cœur. Elle se tourna, leurs yeux se rencontrèrent.

— C'est un bon homme! dit-elle; je vis une larme s'amasser sous sa paupière.

— On fait *tant* bien qu'on peut! dit Jacques.

— Vous êtes isolés, repris-je; si loin du village! — Tous deux me considérèrent d'un air étonné: — Vous ne vous ennuyez pas? — Jeanne rit, ses dents

blanches éclairèrent son visage : — Si vos maux, une fois, prenaient plus fort?

— On a le docteur, fit l'homme ; il ne faut quasiment que deux petites heures pour l'aller quérir.

— Deux autres pour le ramener, de bon compte cela fait quatre. Pendant ce temps, Jeanne pourrait bien passer.

— Eh bien, Dieu garde ! dit Jeanne.

— Et vos enfants ?

— Oh ! pour ceux-là, il n'y a rien à craindre.

— Le jour ne vous dure pas?

— Non, firent-ils d'un même élan. Puis Jacques :

— Voyez-vous, nous sommes bien. J'ai mes tuiles, elle a son cheval, son jardin, son rouet, il y a les enfants. Quand l'hiver vient, on lit un peu le soir, on *s'étudie sur la Bible*, on se couche *à* bonne heure. Le bois est là, au printemps ça chante. Le monde ne nous est rien. Ils sont si causeurs par les villages, et puis fiers ! Nous n'avons pas de bien, on nous *ferait des mépris*. Tout de même l'an tourne, on arrive au bout.

Jeanne ne disait rien, mais dans sa prunelle noire on voyait une flamme que ne pouvait seul allumer le négatif bonheur de son homme.

Pour lui, la paix du foyer, le silence, les jours pareils avec la tendresse, c'était tout. Elle aimait aussi, un peu en louve, mais elle aimait. Elle n'eût pas voulu un autre Jacques, moins doux, moins soigneux, moins tranquille. Cependant pour elle, la solitude recélait autre chose que des félicités casanières. Le comprenait-elle, je ne sais; elle le sentait.

Elle y respirait l'air libre, cette sauvage poésie qui passe avec le vent du matin au travers des forêts; elle y vivait loin de la prose des lieux habités; les rires, les plaintes, les moqueries, le tracas des villages ne venaient pas la froisser. Quand elle marchait à côté de son chariot, au grincement des vieilles roues, il se faisait au dedans d'elle une musique dont elle n'avait pas conscience et qui la charmait. Voix des oiseaux dans le bois, voix des cloches dans le lointain, voix joyeuses de ses enfants dont l'écho lui arrivait affaibli; bonne senteur des prés, vive haleine de l'aube, souffle tiède du soir, la montagne ou sombre ou bien illuminée, le ciel d'un immuable azur ou les nuées courant en bataillons pressés, c'était tout cela. Et le soir, quand elle serrait contre elle les petits de sa nichée; quand l'âtre flamboyait sous les brassées de bois mort; quand

Jacques, son paisible visage éclairé, la regardait de son air naïf, il se faisait dans le cœur de Jeanne comme un embrasement. Attendrie et fière, et passionnément heureuse, elle n'eût pas changé son sort contre le sort de la reine d'Angleterre, siégeant en son trône d'or.

---

# IV

## L'HÉGÉLIEN

Par une nuit de mai, pas belle, il pleuvait à torrents, je me trouvais dans une diligence. C'était en 1849; il n'y avait pas alors de voies ferrées en Suisse. La diligence, maison roulante, avec deux coupés, un intérieur, une rotonde, cabriolet sur l'impériale, siége devant, siége derrière, allait ramassant tout, festonnant le pays entre Neufchâtel et Bâle où l'on arrivait tard sur le second soir.

Il pleuvait, ai-je dit, à seaux, à cordes. Point de place dans les coupés. Le cabriolet, on n'y pouvait songer; j'avais avec moi une parente âgée, la baronne

de Z., que j'accompagnais en Allemagne. Nous nous casâmes dans l'intérieur.

On n'y voyait pas clair, la pluie fouettait les vitres, le cuir suintait, nous distinguions à peine nos compagnons de route. J'avais sur mes pieds les gros pieds d'un gros bourgmestre de par là, ventre à triple étage, menton à quadruple soubassement, et qui riait en basse-taille quand une gouttière l'arrosait. A côté de lui siégeait je ne sais quel Américain peu gentilhomme. D'heure en heure il tirait de sa poche une longue bouteille, du gin, du porter, de l'eau-de-vie, un alcool quelconque, qu'il se renversait aux lèvres; quand il ne buvait pas il fumait. A droite, à gauche, des paysans, des bourgeois, perdus dans l'ombre. Cela venait, cela partait; le bourgmestre seul restait inamovible, avec l'Américain. Dans le coin, un homme de haute taille, jeune à en juger par le port, gardait le silence.

Infernales machines que ces boîtes voyageuses où l'espace manque, où l'air manque, où les coudes s'enchâssent dans les hanches, où les jambes s'emboîtent dans les paquets, où tirer son mouchoir de poche est affaire d'État, où durant vingt-quatre heures on a le

visage de son prochain, ahuri, hébété, pointu, carré, grelottant d'un mouvement égal devant soi! — Il faut être très-bon pour n'en pas devenir méchant.

La pluie tombait toujours. Impossible d'ouvrir quoi que ce soit; une chaleur moite ternissait les vitres, la boue les mouchetait; il s'exhalait de partout une odeur de vin cuvé, de tabac fumé, de vieux fromage mêlé avec de vieux croûtons, quelque chose de nauséabond qui écœurait. Parmi, des ronflements, des têtes clochantes, de grandes bouches ouvertes qui tout à coup se fermaient, et c'étaient alors les yeux qui s'ouvraient effarés. Point de tonnerre, point d'éclairs, un déluge uniforme. A mesure que blanchissait la nuit, à mesure que venait l'aube, on voyait ruisseler les toits, le chemin noyé rejaillir. De larges flaques se formaient dans les prés, les nuages traînaient le long du Jura, ils traînaient des deux côtés de la route; on étouffait là-dedans, et pourtant le froid, le froid de la nuit sans sommeil, le froid de la terre détrempée, du ciel mouillé, de la voiture imbibée, pénétrait les os et donnait le frisson.

L'époque n'était guère plus gaie que la nature.

En France, des élections socialistes; en Allemagne,

où nous allions, des révolutions ou faites ou en train de se faire. Ma compagne avait grand'peur; je la rassurais, mais je voyais tout en noir : à travers les mornes ondées, l'échafaud me semblait se dresser aux quatre coins de l'horizon.

L'aurore vint, sans écharpe d'or, sans doigts de rose; non, tout simplement en robe de chambre, du gris sur du gris.

Pouvoir de la lumière, si pâle soit le jour! En un instant le monde changea de face; l'ordre aurait le dessus, d'ailleurs un peu de grabuge ne faisait pas de mal. Et puis c'était le mois de mai, ce que lavaient les ondées, c'étaient les gaies chaumières au toit de chaume, de ces toits où croissent les herbes folles et qui s'avancent en ménageant autour de la maisonnette un bel espace abrité. La mousse veloutée que lustrait la pluie égayait le chaume ruisselant; dessous riaient les vitres rondes enchâssées dans du plomb; les fenêtres se touchaient toutes, ouvrant sur le bûcher bien ordonné; par la porte au seuil ovale, creusé dans le bois dur, entrait et sortait la ménagère, la tête enveloppée d'un mouchoir rouge; les oies avec les canards caquetaient en remuant la queue, le paysan bâil-

lait en s'étirant devant sa grange, les gouttes sautaient et ressautaient sur les dalles de pierre qui ceignaient les belles maisons d'un promenoir toujours sec. Dans les jardins, les ondées faisaient lentement onduler les pommes fleuries de la boule de neige, les clochetons odorants des citronnelles, la grappe des lilas. Les tulipes, fières comme des sultanes, laissaient glisser l'eau le long de leurs tuniques de brocart; la couronne impériale, aux fleurons retournés, s'en riait; les grosses girardes au pompon d'argent, les giroflées aux pétales doubles embaumaient l'air quand passait une bouffée.

Sous les toits, sous le porche des granges, les hirondelles se tenaient immobiles, le cou tendu, dans le nid collé contre les solives; parfois elles se hasardaient à tire d'aile, en zig-zag, rasant le sol, et remontaient et s'accrochaient au nid, la queue bien appuyée contre le mur, causant avec les petits ou leur donnant la becquée. Les moineaux, audacieux, grands piailleurs, grands pilleurs, socialistes rouges sous leur robe brune, se moquaient des cataractes; ils laissaient pleuvoir, rangés sur le bord des tuiles, — de préférence ils choisissent les bonnes maisons, — gouaillant,

piaulant, sautant, le bec fort, la tête haute, batailleurs, mangeant de tout, mangeant toujours, assourdissant le voisinage de leurs cris.

Les pigeons roucoulaient, ils sortaient leur tête mignonne par le trou du pigeonnier, puis ils s'abattaient à grand bruit d'ailes en une place propre, devant la grange, et là se promenaient de leur petit pas craintif, rapide, piquant de çà de là quelque graine échappée à la gerbe, balançant leur cou qui chatoye, et tout à coup s'envolaient effarouchés.

Mais c'étaient les vergers qui resplendissaient en dépit du jour blafard, du ciel trempé, des nappes liquides. Tout au travers, les pommiers, les poiriers dans la magnificence de leur floraison, s'épanouissaient d'un victorieux éclat. L'âme entrait en fête rien qu'à les voir. — Des révolutions! avec ces dômes de pétales rosés! Des échafauds, quand on peut errer sous ces couverts, parmi les splendeurs de mai!

Je ne sais comment, pour rencontrer je ne sais quelle sympathie à ma pensée, mon regard rentra dans la carriole qui cahotait toujours. Il ne pénétra pas jusqu'à l'Américain que murait un nuage de fumée, il glissa sur le bourgmestre épanoui dans la plénitude

de ses trois quintaux pesant, il effleura sans s'y arrêter quelques têtes endormies, il se fixa dans le coin, sur la figure qu'il avait soupçonnée plutôt qu'entrevue.

Toute la nuit elle était restée là, dans son ombre. Elle n'avait pas sommeillé; d'heure en heure une voix timbrée et ferme s'était élevée pour demander à d'autres, sur le siége, dans la rotonde, sur l'impériale, si tout allait bien. On lui répondait d'un ton de camaraderie où se devinait le respect. Chose bizarre, cette figure, immobile, pensive, qui ne me regardait pas, détruisit d'un seul coup mes idées de paix.

C'était un homme jeune, de trente ans à peine, le front haut, le visage pâle, les yeux très-grands, très-bleus et très-doux; avec un air rêveur, ouvert, déterminé, comme si une résolution le possédait. Il avait la bouche riante; une barbe à fauves reflets descendait sur sa poitrine; la stature était élevée, le port hardi, il avait tout d'un chef; ni pistolets pourtant ni poignard, et pourtant je me dis, avec cette invincible assurance des natu es primesautières : Voilà un capitaine qui va se battre de l'autre côté du Rhin.

C'était bien cela.

Ce qui nous mit en rapport? Un rien, un cahot, la fatigue de ma vieille parente, mon œil soucieux. Il avait le coin, la meilleure place, il se leva, et d'un sourire franc, avec mille attentions charmantes, y installa la baronne, puis lui mit son manteau sous les pieds. On causa; le bourgmestre, l'Américain, les indifférents, tout dormait. De quoi parla-t-on? De la pluie, du beau printemps, des incertitudes de l'avenir, de la révolution partout grondante. Ici les yeux du jeune homme flamboyèrent :

— J'y vais! dit-il en rejetant sa tête en arrière. Le geste n'était pas d'un hâbleur, mais d'un homme passionnément heureux : — Je vais là! Il montrait l'Allemagne. Dans mon pays! j'y rentre! avec la liberté!

— Êtes-vous sûr de vaincre?

— Je suis sûr de me battre.

— On dit l'armée nombreuse.

— La nôtre l'est plus, c'est la nation.

— Vous n'hésitez pas à bouleverser votre patrie?

— Il le faut. — Un instant il fronça le sourcil, se mit à songer, puis relevant son front : — Il faut que tout le monde ait sa place au soleil; ou à la pluie, ajouta-t-il d'un geste rieur. Il faut du pain pour tous,

il faut de la joie, du loisir! Il ne faut plus de déshérités sur la terre, il ne faut plus que celui-ci nage dans l'opulence quand cet autre a faim; les moissons doivent mûrir pour tous; à tous les maisons de pierre, à tous les meubles soyeux, pour tous la vie aisée!

A ce moment il rencontra le regard effrayé de la baronne.

— Je ne suis pas un *partageux*, madame, ni un rouge... quelles que soient les apparences, fit-il en passant une main blanche sur sa barbe. Je vois plus haut. Je ne veux rien que de juste, rien que ce que voulut Dieu : je veux l'égalité.

— L'égalité! Depuis Eden elle n'est plus de ce monde; le lendemain du partage...

— Je ne veux rien partager. Je veux nettoyer la terre, en arracher les bornes qui s'opposent au progrès. Je veux ouvrir une large route à l'humanité, à la jeune humanité qui monte. Elle réclame sa part de bonheur, son droit de jouir; elle l'aura.

— Je crains bien qu'au bout il n'y ait des forts et des faibles, de laids visages et de beaux, des cœurs honnêtes et de vicieux, comme avant; alors, tant pis pour l'égalité.

Le capitaine secoua la tête.

— Ce sont de vieilles idées, dit-il, des lambeaux de moyen âge. Le monde marche à la révolution sociale; il laissera sa peau d'hiver aux buissons de mai.

— Les autres, les bornes, se défendront, ils défendront leurs coutumes.

— Je le sais bien.

— Alors?

— Alors on les tuera.

Cela fut dit d'une voix triste mais inexorable.

— S'ils se fient à nous, s'ils se livrent à nous, eh bien, nous les laisserons sécher en paix. Ils ne le peuvent pas, ils ne le feront pas.

Je regardais avec épouvante ce sourire mélancolique et bon, cet œil sincère, cet insensé candide épris de sa terrible utopie toute parée de fleurs, toute dégoûtante de sang. Après un instant, il reprit d'une voix un peu tremblante où vibrait pourtant une absolue confiance en soi :

— Tout ce qui renaît doit mourir. C'est une éternelle loi. Le niveau ne peut se promener sur le sol sans écraser des fleurs. La rénovation sociale éclora

d'un tombeau. Pour arriver à l'harmonie, il faut éteindre les sons discordants.

— Il en ressortira de partout.

— Non.

Ce *non* fut dit simplement, avec une écrasante assurance.

— Mais ces notes discordantes, ce sont des hommes!

Le capitaine réfléchit, s'absorba, puis d'une voix plus basse :

— Cent mille têtes, dit-il.

— Cent mille têtes coupées! des millions de femmes au désespoir, et d'enfants, et de mères!

— Ce matin, n'y a-t-il ni femmes au désespoir, ni enfants qui pleurent sur la terre, ni pères, ni mères, ni pauvres qui meurent?

— Quelques-uns, oui, c'est vrai, ici ou là.

— Partout! reprit le capitaine avec un énergique éclat de voix. Partout! De tous les bouts de cette terre désolée, à chaque seconde s'élève un cri de deuil!

— C'est une terre maudite, nous l'avons souillée, nous l'avons perdue!

— Je ne crois pas cela.

— Quoi ! vous ne vous croyez pas pécheur ?

— Non. — Cet autre *non* fut dit avec la même certitude naïve, avec un regard clair, avec une complète abstraction du *moi*.

Après un moment

— Je vous épouvante, reprit-il d'un accent très-doux. Réfléchissez. La mort, l'une après l'autre, fauche les générations ; plus tôt, plus tard, qu'importe ? Toutes se courbent à une heure quelconque, toutes, à une heure donnée, vont se ranger en sillons sous le sol. Une guerre, les guerres de votre empereur, ont tué les hommes par centaines de mille.

— Je déteste la guerre.

— Le choléra qui vient d'éclater à Londres, à Paris, moissonne trente mille personnes en un jour.

— C'est Dieu qui les fait mourir.

— Hé bien ?

— Vous n'êtes pas Dieu.

L'Hégélien me regarda de son œil limpide.

— Je suis Dieu, dit-il.

Et comme je frissonnais :

— Je suis Dieu ! Ma pensée est un rayon de la pensée divine, ma volonté est un fragment de la volonté

suprême; le grand cœur qui palpite là-haut bat en moi, en vous, en tous.

Je ne sais pourquoi, par une de ces idées burlesques qui nous traversent l'esprit au moment le plus sérieux, je regardai le bourgmestre, puis le capitaine, avec un sourire; il haussa les épaules et poursuivit d'un imperturbable calme :

—Lui comme un autre, plus enveloppé, voilà tout. Nous sommes les fleuves de cet océan, nous en sortons, nous y rentrons. Dieu! Dieu, c'est le monde! Dieu vibre dans la plante, dans le papillon, dans les feux du soleil, dans les gouttes de cette pluie!

Et par un retour soudain :

— J'ai droit de faire ce que je fais. Je mourrai, c'est possible; d'autres mourront, c'est certain; l'humanité passera peut-être par l'anéantissement... les Israélites ont bien traversé la mer Rouge! l'humanité rajeunie couvrira la jeune terre, l'âge d'or redescendra du ciel!

Alors, sentant ma parole impuissante pour se mesurer avec cette grande folie, et qu'aucune raison ne mordrait, je fis une chose que le monde élégant trouve essentiellement ridicule, puritaine même et

c'est tout dire; je pris mon livre des Évangiles, et je le lui donnai. Le capitaine tendit la main, le reçut, le considéra, et comme il le mettait dans son sein :

— Je la connais, votre Bible! me dit-il avec un sourire radieux, un sourire d'illuminé.

— Si vous la connaissez, vous y avez vu des lois d'amour.

Mais sans répondre, continuant sa pensée :

— J'en ai plus d'une fois étudié les pages; j'en sais le sens caché. Il y a un sens apparent, il y a un sens mystérieux.

— Il la faut lire d'un cœur honnête et bon; elle fut écrite pour les simples.

Un éclair passa dans sa prunelle :

— Vous avez la lettre, dit-il, nous avons l'esprit!

Après, nous tombâmes dans un profond silence.

Pauvre monde, si jamais Dieu le livre à de tels anges déchus!

Le capitaine mit la tête à la portière, puis de ce ton plein de douceur où perçait l'autorité :

— L'heure avance, nous approchons de Bâle. Permettez-moi de vous adresser une proposition. Ma-

dame est craintive, vous trouverez l'Allemagne en feu, laissez-moi vous accompagner. Avec moi, vous passerez partout; je vous quitterai aux frontières de la Prusse, ce ne sera pour moi qu'un retard de deux jours!

Il le dit simplement.

Tant de loyauté, tant de dévouement pratique avec une si complète candeur éclairaient ce visage, que la confusión en même temps que la sympathie me pénétrèrent le cœur. Aurais-je ainsi fait, moi sage, qui le prenais en pitié!

Je refusai pourtant; il insista, s'arrêta juste, d'un tact exquis, dès qu'il eut assez appuyé pour nous mettre à l'aise; puis d'une main hâtive rassemblant son manteau, sa valise, il siffla; le postillon retint l'attelage, il sauta hors de la voiture, ses compagnons en un clin d'œil furent groupés autour de lui. Alors d'un mouvement vif, plein d'énergie, de juvénile ardeur et de poétique abandon, le capitaine nous jeta son adieu, regarda le ciel, puis à pleine course, à travers champs, gagna le Rhin.

J'avais le vertige. Cette candeur d'enfant avec ce

délire d'orgueil, cette âme débonnaire avec cette inexorable dureté, ce Dieu à la fois adoré et nié, quel abîme!

Terribles gens que ces idéologues!

Pour épargner quelque trouble à une femme âgée, cet homme aurait de bon cœur fait deux cents lieues, et ce même homme, froidement, son beau sourire aux lèvres, enverra peut-être des centaines d'autres hommes à l'échafaud. Tout à l'heure, afin de nous éviter un ennui, il se jetait dans les périls d'un retard, et si, dans quatre jours, on nous ramenait devant lui, s'il voyait en nous des retardataires opiniâtres; impassible, immuable, il nous ferait proprement couper la tête. Et cela serait ainsi; et ce cœur si chaud verra sans défaillir pleurer une mère, supplier une femme; il n'aura pas même besoin de se raidir. Non. Des profondeurs de son éternité, du centre de sa pérennité, indifférent aux larmes d'un jour, il regarde passer la succession des êtres. Fataliste enivré de superbe, d'une main tranquille, il baptise de sang la terre, en contemplant le riant avenir qui s'avance tout couronné de roses.

Vérité! vérité, tu es quelque chose! tu vaux la

peine qu'on souffre pour toi. Vérité, tu nous sauves de la démence; vérité, sans toi, nous errons ballottés sur la houle de nos propres pensées comme un vaisseau désemparé. De cieux en cieux je t'ai poursuivie, à travers les ténèbres je t'ai cherchée; tu n'étais pas loin de moi, je t'ai trouvée; vérité de l'Évangile, je te serre en mon cœur!

Et pendant que ma pensée avec ma prière suivait le capitaine, la diligence entrait à grand fracas dans la vieille ville de Bâle.

Cette fois nous ne flânâmes pas. Nous laissâmes le Palais de Justice et ses rouges sculptures, la cygogne avec son nid traditionnel perché sur le toit de l'église, de l'autre côté du pont.

L'hôtel des *Trois-Rois* était plein de familles badoises qui venaient s'y abriter.

— Rien, rien *ti tout!* disait le gros hôte que nous consultions avec quelque angoisse.—Il y a rien, point té réfolutions! Les goufernements, ils sont en fuite, foilà tout. L'ordre, il est pas changé.

— Le roi de Bavière?

— Saufé, il s'est saufé!

— Le grand-duc de Bade?

— Saufé, il s'est saufé!

— Le roi de Prusse?

— Il s'est pas encore saufé. — Ah bah! c'est rien! Tout cela d'un air paterne qui nous arrachait un sourire malgré nous.

Nous résolûmes de continuer notre route; de fortes raisons nous y obligeaient. Le lendemain nous partîmes.

Il y avait de la révolution dans l'air. Le train qui nous portait ramenait à la frontière allemande des corps francs, la plume écarlate au chapeau. C'étaient des exilés revenant au pays, tous jeunes, l'œil ardent, la joue enflammée, poussant de grands hourras de victoire.

Dans le bateau que nous prîmes pour descendre le Rhin, personne. — On ne se hasardait pas volontiers en pareille aventure. — Seulement deux juifs qui se rendaient à leurs affaires. Ils se tenaient dans le salon désert, et comme nous étions au samedi, ils récitaient à l'écart leurs prières, la prière *d'assaut*, les bras enroulés de bandelettes, le voile de laine jeté sur la tête, avec des élans rhythmés comme une pièce de contrepoint.

A mesure que nous passions devant les villes insurgées, des cris, des coups de fusil, explosions de triomphe, éclataient pour nous faire fête, ou peur. A Manheim, un soldat aviné,. la cocarde républicaine au schako, vint, escorté d'une bande armée de faux, débiter sur notre pont un discours humanitaire; de puissantes clameurs l'accompagnaient du quai.

En Prusse, plus rien. Un calme trop absolu pour ne pas être factice; calme sous lequel on sentait le tremblement de la chaudière en ébullition.

Le seul symptôme extérieur de bouleversement social se promenait en la petite ville que nous habitions, sous la forme de *Burschs* plus emperruqués que ne le furent jamais les rois chevelus. Ils passaient et repassaient sous nos fenêtres, bras à bras, vêtus de leurs courtes redingotes vert pomme, bleu de ciel, les plus fiévreux coiffés d'une casquette rouge, ronde comme une pièce de cent sous. Le triangle égalitaire, ou le niveau, ou la hache, bijoux de fin acier, en ornaient la visière; il y en avait qui tout bonnement arboraient la guillotine, un chef-d'œuvre en miniature. Là-dessous s'échappaient les ondes soyeuses de toisons blondes, noires, fauves, et des

chants qui cadençaient le pas, et le regard flambant, et le visage hardi.

L'exhibition ne dura guère. Trois ou quatre régiments prirent leurs quartiers dans la petite ville, puis quelques escadrons de cavalerie, puis des artilleurs, puis des dragons, puis un corps d'armée se forma. Bonsoir aux étudiants, bonsoir aux crinières, tout disparut en un clin d'œil.

Je n'oublierai pas ces belles soirées, mélancoliques pourtant, car la guerre civile tonnait à l'horizon, où sous les acacias en fleur, nous allions écouter la musique militaire, cette admirable musique de cuivre, si correcte, si ordonnée, où palpite une âme d'autant plus ardente qu'elle est mieux contenue. Je n'oublierai pas cette ouverture du *Tannhaüser*, cette révélation d'un nouveau monde harmonique, avec ce préambule à la gigantesque architecture qui me rappelait les pylones d'Égypte, et ces phrases ironiques sillonnant la mélodie comme un rire infernal, et dominant la marée montante d'une plainte désespérée, le large, l'éternel chant de la majesté divine proclamé par la voix des trompettes en accents d'une incomparable puissance.

Je ne sais pourquoi le souvenir du capitaine Hégélien me revenait alors. Devant ces bataillons qui allaient entrer en Bavière, assiéger Radstadt, je me prenais à pleurer sur lui.

Parfois l'orchestre de cuivre entonnait une chanson patriotique, puis il se taisait, les voix sonores des soldats reprenaient la mélodie, répétant seules le couplet, et il y avait dans l'opposition des éclats du cuivre avec la douceur des notes humaines quelque chose d'insolite, d'inattendu, comme une révélation des disparates de ce monde qui m'ébranlait le cœur.

Par un frais matin ils partirent. Le soleil se levait, les foins jonchaient le sol; les reinettes trillaient de grand courage dans les prés, les rossignols dans les cythises.

Chaque régiment vint s'échelonner sur la route qui montait à travers champs. On attendait le prince de Prusse, il commandait l'expédition. On fit halte, là, sous les cerisiers qui rougissaient, près de l'herbe fauchée. Que de rires, qu'on était bien, au plus vert du fossé, le schako dénoué, la tête à l'ombre, le sac posé par terre. Tout à coup, un frémissement électrique parcourut les rangs : A vos armes! le prince de Prusse!

En un instant l'armée fut debout. Le long des bataillons galopait le prince de Prusse, sabre nu, haute mine; il s'arrêtait devant chaque régiment, prononçait quelques mots d'un ton bref : *Helf Gott... Gott mit uns !* Des salves le saluaient.

Il prit la tête avec son état-major, avec son juvénile escadron d'aides de camp : *Vorwertz !* L'armée se mit en marche; les corps l'un après l'autre, l'artillerie et ses canons qui faisaient trembler le sol, les hussards vêtus de couleurs sombres, les lanciers à la rouge banderolle, les dragons au casque d'or, l'infanterie solide s'avançant à pas cadencés. A mesure qu'un corps partait, il entonnait son chant de guerre. Serrées entre les prés, les troupes serpentaient, montaient en rangs épais; et quand les chansons s'éteignaient derrière la colline, tout près éclatait l'hymne du bataillon qui s'ébranlait; de loin, de la ville, arrivaient les sons de la trompette avec le bruit de la cavalerie pesante qui trépignait, impatiente du départ.

C'était un noble, un royal spectacle, un de ces tableaux dont vingt ans de pleurs ou de joies n'effacent pas les couleurs. La brise embaumée rasait la

campagne, elle déroulait les drapeaux ; jamais ciel plus radieux, jamais armée plus fière, jamais fronts mieux débarrassés de soucis. Et pourtant, ces chants joyeux me donnaient une tristesse mortelle : ce n'était pas l'étranger qu'allaient combattre ces hommes, c'étaient les fils du même pays, parlant la même langue, Allemands comme eux.

Voilà ce que je ne pus faire comprendre au vieux général, notre ami, resté derrière, en épave, pour garder la position.

Dix jours ne s'étaient pas écoulés qu'il arrivait les joues gonflées de grandes nouvelles : le duché de Bade soumis, la Bavière reconquise, les gouvernements revenus, les rois aussi, et les grands-ducs !

Radstadt prit un peu plus de temps. Alors commencèrent les représailles, sévères; et les conseils de guerre, expéditifs.

*Fisulliés!* criait le général qui depuis longtemps n'essayait plus de faire rentrer dans l'ordre les voyelles révoltées du terrible alphabet français : *Fisulliés* les chefs ! *Fisulliés* les soldats ! *Fisulliés* les ganaches

qui les ont laissés faire ! — A mesure que je lui nommais celui-ci, celui-là, le général, d'un geste expressif, couchait en joue, clignait de l'œil, lâchait la détente, poussait son absurde *fisullié !* et faisait après un gros rire de bonhomme.

Je n'ai jamais eu d'autres nouvelles du capitaine Hégélien.

---

# V

# LES SOURCES

On appelle de ce nom un petit enclos sur la montagne. Il est situé vers le tiers de la hauteur. Les sapins, très-élevés, très-fourrés, s'ouvrant tout à coup, laissent une place libre : un verger planté de pommiers, de poiriers, de pruniers à demi sauvages, quelque morceau de champ, de luzerne ou de pommes de terre. Cela va grimpant jusqu'à la forêt. En bas, près de la lisière du bois, il y a une maison rustique ; devant, une fontaine ; quatre sources y versent constamment leurs eaux dans une auge travaillée par la vétusté, brodée par les mousses : il y en a de veloutées

et d'adhérentes à l'écorce dont l'auge est encore revêtue, il y en a de flottantes qui pendent en longs filaments verts, éternellement lavées, à l'endroit où l'eau s'échappe du bassin. Le site est solitaire. Les gens de la maison ne descendent guère dans la plaine : l'enclos leur fournit des occupations suffisantes ; les gens de la plaine montent plus rarement aux Sources : ce n'est pas un chalet, il n'y a qu'une vache, point de beurre à acheter, point de provisions à porter aux *fruitiers.*

Le dimanche la mère, ou les filles, ou le fils, ou le père, se font beaux, et tour à tour vont au prêche, à une lieue de là.

En été, quelque enfant, qui cueille des framboises au milieu de l'inextricable fouillis de la clairière, parmi les branches des sapins abattus, les troncs renversés, les ronces qui traînent, vient avec son panier boire aux Sources et s'asseoir dans la grande ombre que font, à cinq heures du soir, les sapins au bord du pré.

Il y a un moment de transfiguration pour le petit domaine, c'est le mois de mai, alors que le verger, serré dans son cadre noir, fleurit comme un bouquet de mariée. Hé bien, cette blancheur immaculée m'at-

triste un peu. Je préfère l'enclos au gros de l'été, quand chaque culture moire le terrain de sa couleur particulière; ou bien encore en automne, au moment où les poires sauvages se dorent, où les petites pommes se teignent de pourpre, où les récoltes s'entassent sous l'auvent de la grange. Une fumée s'élève proche de la maison, dans une place abritée; sous la hutte tapissée de bottes de chanvre, brille un feu clair; la mère bat les javelles avec ses filles, à grand bruit. Ce bruit est le seul à peu près qu'on entende : les gens des Sources ne sont ni très-causeurs ni très-chanteurs.

Par les obscures matinées de novembre, lorsque le froid se fait au sommet du mont et que la terre est jonchée de fruits sauvages qu'on a dédaigné d'amasser, l'enclos reçoit parfois une visite étrange. L'ours, le gros ours brun, l'ours bonace de notre Jura, descend dans le brouillard et vient, avant que les maîtres de céans aient ouvert leur porte, se bourrer de petites pommes âpres. Il mangerait bien du miel aussi, mais le rucher s'appuie à la maison; d'ailleurs c'est un pauvre rucher : on y envoie en été les jeunes essaims, les essaims de juillet, qui mourraient à la plaine faute de prairies en fleurs; ils pompent ici, dans cette loca-

lité retardée, le suc des derniers trèfles. On les remmène vers la fin de septembre; il ne reste que deux ruches dont on bouche en hiver l'ouverture par une branchette de sapin.

Maître ours, bien régalé, trottant sous lui, remonte au bois. Jamais il ne s'est permis d'incongruité, comme d'emporter la chèvre, ou la génisse, ou quelque blondine attardée. C'est un ours saint homme, qui vit de peu, s'abstient de chair, et tout au plus en juin tond des jeunes orges la largeur de sa langue. Les gens des Sources l'ont vu, une fois; si ce n'est le père, le grand-père; ils y croient, et les soirs de décembre, quand l'autan qui mugit en raffales se dévale par la forêt, qu'il ploie et fait siffler les sapins, les enfants effrayés pensent ouïr l'ours en détresse qui gronde dans les profondeurs du bois.

L'hiver, tout est blanc; les branches fléchissent sous la neige, de grandes *gonfles* boursouflent le sentier; les flocons tombent en silence; on n'entend que la voix cristalline des fontaines, le fléau du père qui bat en grange avec les fils; dans la chambre, les rouets qui tournent d'un petit bruit monotone. Mais quand vient un de ces beaux jours de janvier, où le ciel d'un

bout à l'autre est bleu, où le soleil s'avance royalement couronné de rayons, où pas une haleine n'agite l'air, il y a dans ce clos étincelant, dans ces sapins qui portent haut leurs pyramides dentelées dont chaque aiguille est changée en diamant, il y a dans ces rochers qui regardent à travers, dans cette pureté de l'atmosphère, dans ce grand calme, il y a quelque chose de saisissant, de solennel à la fois et de splendide.

En mai les sapins fleurissent. Le verger n'a pas encore ouvert ses pétales que tout autour, à foison, éclatent en tons purpurins les petites boules rouges au bord des larges frondes d'un vert noir. On dirait une corbeille de cerises, versées en passant sur la forêt, par l'été qui se hâte.

Quand je montai là haut, ce n'était ni la saison des neiges ni celle des fruits; c'était par un beau dimanche de Pâques.

— La fille des Sources vous réclame! m'avait dit une femme du village, il vous y faut *bravement* aller.

— Que veut-elle?

— Qui le sait? *Elle a trop été sur les livres.*

Je souris, et je pris mon chemin par les prés.

Il n'y avait point de feuilles aux arbres, point aux buissons, pourtant c'était bien Pâques fleuries.

L'épine noire avançait ses rameaux un peu raides, couverts de boutons blancs, de corolles épanouies; ils proclamaient le printemps à tous les coins, dans toutes les haies. Des paquets de violettes tachaient de bleu l'herbe séchée par l'hiver; de jeunes brins verts passaient parmi. Il se promenait dans l'air mille murmures discrets d'insectes renaissant à la vie; des ailes affairées portaient çà et là des mouches fraîches écloses; des fourmis traversaient le sentier en longues lignes noires. On sentait courir la séve dans les rameaux encore dépouillés; il y en avait d'incarnats, il y en avait d'un rouge sombre, il y en avait de jaunes comme des verges d'or.

La campagne était nue; un vent du nord assez vif courait sur les replis; les arbres n'avaient point de ramée, point de nids, point de secrets, le regard qui errait au loin revenait déçu; et toutefois avril régnait. Il faisait monter de la terre de printanières senteurs. Les mille guitares, les modestes guimbardes des instrumentistes cachés au fond des calices, célé-

braient la saison bocagère. Avril riait dans l'air; on sentait venir les tièdes ondées, cette pluie *feuillue* qui couvre les haies d'un manteau vert. La terre n'avait pas encore pris sa robe bigarrée, mais elle était déraidie; elle s'échauffait.

Lorsque j'approchai de la montagne, lorsque je m'enfonçai dans la forêt, l'aspect changea.

Les sapins, toujours verts, m'enveloppèrent de leur tenture. Là-dessous ni printemps ni été, on y sent un caractère éternel. Toujours la mousse arborescente, moelleuse, couvre les places ombreuses d'un tapis où s'emboit la lumière; toujours le sol uni va se déroulant sous la colonnade; toujours une atmosphère également éclairée, toujours cette grande paix, toujours l'air qui joue librement autour des troncs lisses et droits, dans la nef immense.

A mesure que je montais, à mesure que s'abaissait la plaine, mon regard glissait sous le dôme à de grandes profondeurs. Par les trouées j'apercevais en bas, bien loin, la vieille ville aux vieilles tours bourguignonnes; après, à l'extrême horizon, les Alpes qui s'étageaient blanches, avec le mont Blanc, le géant, tranquillement assis sur leur tête.

9

Le bois était imprégné d'une fraîcheur que ne connaît pas la plaine ; on y respirait un air aromatisé, vif, qui serait crud si quelques rayons de soleil tombant aux places dénudées, parmi les framboisiers et les ronces, ne venaient l'attiédir.

Tout en cheminant, je pensais aux gens des Sources. Braves gens! quoique singuliers. Le père, la mère, les fils, bons travailleurs, ne se mêlant guère avec le reste du monde, taciturnes, l'œil stupéfait, très-intelligents quand il s'agissait de leurs affaires, mais se donnant peur du prochain et le tenant écarté.

Marguerite, la fille aînée, avait fait comme eux jusqu'à vingt ans. A vingt ans elle avait tout à coup quitté sa retraite; chaque dimanche elle descendait le bois, s'en allait avec la jeunesse, par les villages, et revenait tard.

Le père et la mère ne le prenaient pas à mal, au contraire; solitaires pour leur propre compte, volontiers ils poussaient leurs enfants dehors. Les fils n'osaient pas, ils se sentaient gauches, ils ne savaient, disaient-ils, *comment parler aux filles.* Marguerite avec ses vingt ans, sa grande taille, son grand air, ne s'embarrassait pas pour si peu.

Tout à coup, sans raison, elle cessa de sortir. Sa mère voulut lui parler de danses, en bas, au vallon; elle pleura. Le père voulut l'y faire aller de force, elle se verrouilla dans son galetas.

Un soir que la jeunesse l'était venue quérir, elle monta si haut dans la forêt, elle en savait si bien les cachettes, que nul garçon, tout fin chercheur fût-il, ne la put découvrir. Le soir, à onze heures, elle rentra.

Peu à peu elle s'attrista, se renferma davantage. Elle filait à la fenêtre, sans regarder par les vitres; le printemps vint, elle filait toujours; point de travaux au jardin, elle qui les aimait tant. Elle lisait beaucoup, surtout dans la grande Bible.

— C'est cela! dit le père; il lui ôta ses livres. Marguerite se tut; un instant la gaieté sembla lui revenir, ce fut un éclair. Elle s'assombrit, fila de plus belle, puis ne fila plus, ou guère, resta pensive, au coin de la fenêtre, cessa de manger, et s'alita.

Midi sonnait comme j'arrivais aux Sources. Quelques abeilles, bourdonnant autour des ruches que soutenait une planche, devant la croisée, essayaient leurs ailes aux rayons d'avril. L'eau des fontaines

jaillissait et dansait avec un gazouillement clair. Dans l'écurie, de temps en temps, la vache poussait de longues bramées, elle sentait l'herbe verdir à la plaine. Le chat, beau minet noir aux yeux limpides et doux, s'était établi sur le seuil de la grange, en un cagnard tout réjoui des feux du soleil. Une restaurante odeur de soupe rustique s'exhalait aux abords de la ferme. Il y régnait ce bon ordre, ce grand silence qui font monter au cœur des pensées de vie simple, qui ouvrent à l'âme comme des trouées soudaines sur un pays inconnu, très-beau. très-bon, et qu'on côtoye sans le savoir.

Au bruit que je fis en entrant, la mère sortit de la chambre ; elle me regarda sans mot dire, d'un air moitié surpris, moitié content; l'étonnement l'emportait; elle restait immobile, embarrassée. Nous échangeâmes les premières civilités.

— Votre fille est malade?

La figure de la mère se rembrunit : — *Elle a trop été sur les livres.*

— Elle m'a fait demander?

La mère, sans répondre, s'effaça pour me laisser passer et me suivit.

La chambre était basse, gaie, lambrissée de sapin. Il y avait deux rouets aux deux fenêtres, une table, des chaises de noyer bien cirées, une pendule à chemise de bois, avec un trou garni de verre par où l'on voyait passer et repasser le balancier. Un lit sans rideaux était à l'angle ; sur ce lit Marguerite.

— Je l'ai mise *à la salle*, me dit la mère : là-haut, elle serait trop seule.

On n'entendait que le bruit égal du balancier, avec un certain craquement avant la sonnerie, quand l'aiguille passait sur les quarts.

Marguerite avait ses habits : un jupon de laine brune; la laine des brebis, filée à la maison. Un mouchoir bleu à bouquets blancs était croisé sur sa poitrine. Seulement, contre l'habitude, au lieu du bonnet noir garni de dentelles, ses cheveux, laissés à l'aventure, ondulaient autour de ses joues. Le tablier manquait, signe de profonde perturbation morale, et les souliers aussi, qu'on voyait forts de cuir et de semelle, rangés tout contre le mur.

Marguerite était étendue sur le dos, pâle, ses grands traits se dessinant sur la paroi, ses yeux fixes regardant au plafond, les mains nouées l'une à l'autre. Ce

calme avait je ne sais quoi de raidi, de révolté, presque de désespéré.

Je m'approchai d'elle.

— Vous souffrez, Marguerite!

Marguerite ne répondit pas.

— Voilà trois jours qu'elle ne mange rien! fit la mère. A peine une goutte d'eau fraîche pour humecter ses lèvres et son front.

En effet, je remarquai une sorte de moiteur sur le front de la jeune fille, et que les mèches mouillées se collaient à ses tempes. J'essayai de lui prendre une main, les doigts se crispèrent.

— Vous êtes vêtue; vous avez donc fait quelques pas, Marguerite?

Rien.

— C'est dans l'âme que vous souffrez, Marguerite!

Marguerite tourna ses grands yeux qui seuls remuèrent et les arrêta sur moi.

— Vous avez désiré me voir?

D'un mouvement brusque, énergique, elle se leva, jeta ses pieds hors du lit et s'assit au bord.

— Vous vouliez me dire quelque chose?

Marguerite me regarda : — Je suis perdue! dit-elle

d'une voix ferme, un peu strangulée, mais sans aucun éclat. C'était une pensée avec laquelle elle s'était mesurée, en face de laquelle elle vivait, dont elle savait la hauteur, dont elle savait la profondeur.

Un étrange sentiment s'empara de moi ; presque de la joie. Cette jeune fille que possédait le souci de son âme, dans un âge étourdi par les plaisirs, dans un temps où nul ne se demande s'il en a une, cette jeune fille me paraissait bien plus sauvée que perdue ; aussi d'un accent où vibrait l'espérance :

— Vous vous croyez perdue ! c'est bon signe, Marguerite. Vous n'en resterez pas là, vous chercherez, vous trouverez.

Elle fit signe que non ; puis d'un accent monotone, comme se parlant à elle-même, les yeux contemplant je ne sais quoi de vague, dans le vide :

— C'est fini ! dit-elle. Je suis retournée au monde, je l'ai fait bien avertie, malgré Dieu. *J'ai commis le péché irrémissible*. Il n'y a plus de pardon !

— Que dites-vous, Marguerite ! bornez-vous la puissance de Dieu ! Quelle créature ose proférer cette parole impie : il n'y a plus de pardon !

— Encore un péché ! encore un péché ! cria la

jeune fille en ramenant ses deux mains sur sa tête.

Je repris d'un grand calme : — Eh ! sans doute, encore un péché ! et tant que nous parlerons, nous pécherons.

Elle restait dans cette posture désolée. J'écartai doucement ses mains, je parvins à en saisir une qu'elle me laissa.

— Marguerite, ne savez-vous pas que Dieu vous aime?

— Il m'aimait; je lui ai tourné le dos.

— Vous croyez en lui?

— Comme les démons.

— Vous regrettez de l'avoir offensé?

Elle ne répondit pas, m'arracha sa main qu'elle tordit.

— Les démons pleurent-ils leur faute, Marguerite?

— Hier ! s'écria la jeune fille qui poursuivait sa pensée sans s'arrêter à la mienne, *hier*, je pouvais être pardonnée.

Elle se leva, éperdue, la tête rejetée en arrière, et commença de marcher dans la chambre à pas vacillants; je la suivais. Elle continua de sa voix

monotone que coupait de temps à autre un cri sauvage :

— *Hier* je pouvais être sauvée; je ne l'ai pas voulu.

— A présent, le voulez-vous, Marguerite?

— Trop tard, trop tard!

— Marguerite, au nom de Dieu! oui, vous êtes perdue, oui vous n'avez pas voulu; mais y a-t-il un Sauveur au ciel, Marguerite?

— Trop tard, trop tard! répétait Marguerite en scandant la phrase au bruit de ses pas inégaux.

— Ce n'est donc pas aujourd'hui la Pâque! ceux qui se réjouissent sur la terre, ceux qui chantent là-haut dans les cieux sont insensés; Jésus mort est resté mort, n'est-ce pas, Marguerite!

Marguerite poursuivait sa marche cadencée en répétant à voix basse : Trop tard! trop tard!

Elle était d'une effrayante beauté, redressée de toute sa hauteur, chancelante, les mains tantôt projetées en avant d'un même geste tragique, tantôt enlacées, sa pâle figure dominée par la puissance du désespoir.

Alors une idée terrible traversa mon esprit; je ne voulus pas l'admettre; je pressais Marguerite, je la

poussais de retranchement en retranchement; je lui montrais la croix de Jésus, je lui redisais les détresses de saint Paul et son cri de triomphe; je m'indignai, je m'attendris, je pleurai; Marguerite ne m'écoutait pas; à la fin, elle tomba sur le bord du lit, elle y resta muette.

J'y tombai près d'elle; le jour s'était fait, tout était bien fini; Marguerite était folle, de cette épouvantable folie qui raisonne, qui argumente, qui est armée de logique, qui se complaît en ses abîmes!

Tandis que je me taisais, l'âme perdue en la contemplation de ce gouffre, Marguerite releva la tête, puis se pencha d'un mouvement gracieux, comme pour écouter. Son front s'éclaircit, ses yeux nagèrent dans la lumière, un céleste sourire épanouit ses lèvres. Joignant les mains au-dessus d'elle, en extase:

— Merci! s'écria-t-elle d'une voix à faire tressaillir les anges; merci! j'ai la paix! merci! je suis sauvée! Je verrai mon Dieu, Jésus m'a parlé, je suis à Jésus, à Jésus! — Elle essuyait ses tempes ruisselantes: — Est-ce bien moi? oui, c'est moi; sauvée! — Elle promenait des yeux étonnés autour d'elle; elle me vit:

— Je crois!... vous m'avez fait du bien. J'ai la foi, je l'ai là. — Elle appuya ses deux mains sur son cœur.

Je ne sais, mais cette explosion de bonheur ne dilata pas le mien. Cependant :

— Béni soit Dieu ! lui dis-je. Et maintenant que vous voilà plus calme — les sourcils de Marguerite se froncèrent un peu — laissez le train des réflexions. Marguerite ! vous souffrez — elle secoua la tête — essayez de dormir !

Je lui dis de bonnes poroles, douces, affectueuses, comme on en murmurerait aux oreilles d'un enfant agité par la fièvre.

Écartant toute pensée d'incertitude, tout ce qui pouvait ébranler cette atmosphère chargée d'électricité, je l'établissais dans son bonheur comme en un état permanent, dont elle ne devait jamais sortir.

Je parlais encore que le visage de Marguerite s'altéra ; elle étendit la main pour me faire faire silence ; je me tus, elle se tint immobile un instant, puis avec un cri dont je n'oublierai pas la véhémence désolée :

— Il est là ! dit-elle en montrant du doigt le coin de la chambre. Elle se leva toute droite, les cheveux

hérissés, fit un pas en avant, l'œil fixe, la main toujours tendue :

— Il est là !

— Qui ?

— Celui qui m'a perdue !...

— Vous êtes sauvée, Marguerite, vous êtes sauvée ! J'avais saisi son bras, je le secouais comme si j'eusse pu la réveiller de son égarement. Elle ne me regarda même pas.

Sa mère se tenait assise, muette, comme hébétée.

— J'étais sauvée, je l'ai écouté, je suis perdue !

— Ce n'est pas vrai ! m'écriai-je d'une grande force. Marguerite leva le doigt.

— Chut ! Dieu me parle ! — Puis d'une voix très-douce : Ma fille... tu as douté ! je t'avais pardonné, ma fille... mon enfant, pourquoi as-tu fait cela ?

— C'est de la démence, Marguerite ; c'est une tromperie du Méchant !

Marguerite reprit sa marche désordonnée. Cette fois je la soutenais ; elle ne raisonnait plus ; tantôt elle prêtait l'oreille aux sifflements du Satan persécuteur, tantôt elle écoutait cette fausse parole de Dieu, accents tendrement inexorables qui scellaient sur elle la

pierre de l'abîme. Elle avait des hurlements qui allaient presque jusqu'à la furie; elle avait des larmes et des tendresses qui me faisaient fondre le cœur; elle avait des silences plus effrayants.

Pour moi, je ne pouvais parler; je ne pouvais que regarder au ciel de ce regard ardent, presque audacieux, mais où brûle tant de pitié, une telle véhémence d'amour et de foi, d'humilité sous la hardiesse, qu'il va droit au trône chercher les meilleures grâces de Dieu.

Et puis, par un brusque retour, je me demandais si cette femme insensée n'était pas seule sage. Où était la folie entre elle navrée, les yeux noyés de pleurs, la poitrine battue de ses mains, et nous, légers, oublieux, nous les pieux, nous les rachetés, faciles à nous-mêmes, assourdissant notre âme de ce cri répété : Paix ! paix !

Non, mon Sauveur ! tu n'es pas un Dieu de désespoir, tu es un Dieu de joie parce que tu es un Dieu de pardon !

Pourtant quelque chose comme un frisson passait dans mes veines.

Cela dura tout le jour. Cette insensée qui voyait

Satan, qui entendait l'Éternel, qui pesait à la balance du dernier jour chaque mot échappé à ses lèvres, chaque pensée montée à son cœur; cette désolée qui prenait au sérieux les terribles réalités de la Bible, n'oubliant que Jésus; cette pauvre femme égarée, malade, que je voulais consoler, moi de bon sens, bien assis en ma foi, elle me secouait jusque dans les profondeurs les mieux cachées.

Quand le jour baissa, Marguerite, anéantie, s'affaissa sur sa couchette. Le père avec les fils étaient revenus.

— Il vous faut descendre, dit la mère; *tout également*, on n'a plus besoin de vous.

— Vous enverrai-je un médecin?

— Non. Le père a bien connu son mal... *Elle a trop été sur les livres.*

Je gênais la famille, il n'y avait rien à faire, ou plutôt ce qu'il fallait faire, je le pouvais en tous lieux. Le Dieu des forêts, le Dieu de la montagne, le Dieu de la plaine, le Dieu des cœurs angoissés est partout présent.

Je me dévalai sous les sapins, j'avais besoin d'un fort mouvement. Un instant, à la lisière inférieure du bois, sur les premières assises étalées en face des

glaciers et des lacs je respirai le grand air libre; je promenai mon regard sur l'étendue, je m'enivrai de lumière, je me rassasiai de cet ineffable calme des champs; puis je repris ma course le long des prés, parmi les terres labourées.

En bas, vers le ruisseau, sur un poirier sauvage, perché à la plus haute branche, fixant le soleil qui se couchait dans sa pourpre, ou plutôt la gloire mêlée d'orange et d'incarnat qui jaillissait à l'occident, un rouge-gorge se tenait, le cou gonflé, battant de l'aile. Le bruit de mes pas ne l'avait pas distrait. Il se baignait dans cette magnificence, il chantait son chant du soir; c'était un chant d'adoration, un chant d'amour, un chant d'espérance; c'était une chanson confiante, ravie, une humble chansonnette toute brillante de petits cris de joie; c'était un hymne rayonnant. La lumière l'inondait, il s'y plongeait tout entier; il chanta tant que resplendit l'horizon; puis quand le soleil eut disparu de notre zône, quand la pompe de ses rayons se fut éteinte, le rouge-gorge, à tire d'aile, fut s'abriter sous le buisson voisin.

Je ne sais comment il se fit : la paix m'était revenue au cœur.

# VI

## UN PAUVRE GARÇON

Pauvre, et de plus, laid comme on ne se le permet guère à moins d'avoir beaucoup d'esprit, or l'esprit lui manquait.

Il avait pour père un rusé campagnard, cordonnier de son état. Le père, grand hâbleur, était ménétrier à ses heures de loisir; il avait des yeux gris errant sous la paupière, une figure où l'on eût malaisément démêlé l'âme, quelque chose de changeant, de glissant, de fuyant comme le serpent sous les feuilles sèches. Avec cela dur chez lui, et la voix brève.

Les dimanches de pluie notre homme étudiait

un bouquin de l'an 1600, tout plein de formules à moitié médicales, à moitié magiques ; le grand Albert y avait plus travaillé qu'Esculape. Ses lunettes sur le nez il compulsait, il méditait, ce qui lui valut au village le renom de *mège*[1]. Un jour celui-ci, demain cet autre, venaient, nuit tombante, lui demander un remède tantôt pour la vache, tantôt pour la femme. On le payait d'un saucisson, plus volontiers d'une bouteille. Cela se buvait à la *pinte*[2].

Il fallait voir comme notre homme leur en contait, et quelles aventures ! Garçons rossés, coups de carabine, *broches* cassées, balles dans le blanc, rien ne coûtait. Puis venaient les mystérieuses histoires de bétail ensorcelé, de fille enamourée, tant que les paysans le regardant bouche ouverte : — Il en sait, celui-là ! Et l'on hochait la tête.

Si notre homme n'était pas sorcier, il avait à tous les métiers une aptitude singulière : arpenteur, menuisier, charron, franc tireur, selon le besoin il faisait tout : — Il a un charme ! — disaient les autres.

[1] Un peu moins que sorcier, un peu plus que médecin.
[2] Cabaret de village.

Le cordonnier laissait dire et souriait d'un rire sans bruit qui n'éclairait pas son impénétrable visage.

Il gagnait beaucoup, ne possédait rien ou presque rien parce qu'il mangeait tout à mesure. La faute, prétendait-il, en était à sa femme : Point d'ordre, point d'aisance, point d'avance, une gaupe ! Il ne se faisait pas faute de le lui dire, et la chétive créature, certaine, dès que la rencontrait le regard du maître, d'exciter sa colère, avait, outre une incontestable stupidité naturelle, cette hésitation, cette maladresse que donne un blâme perpétuel.

Elle se mouvait dans une atmosphère hostile ; son mari se moquait d'elle quand il ne la brutalisait pas. Elle avait le geste incertain, elle était incohérente, la peur de mal faire troublait son esprit, ses mains tremblaient souvent bien qu'elle fût dans la force de l'âge ; son regard aussi vacillait, mais c'était une constante appréhension qui en ôtait la rectitude.

Chez elle, — avait-elle un chez elle ? il ne lui était jamais arrivé de dire *ma* cuisine, *mon* lit ! — Chez elle tout était en désordre et sale. Non qu'elle ne balayât, ou ne lavât, aux premières années de son mariage surtout ; mais elle n'avait pas *d'idée ;* elle

manquait de ce calme qui permet d'ordonner les actions. Ses pensées, toutes inachevées, tourbillonnaient dans sa tête comme agitées par un grand vent. A mesure que s'amassaient les années, son activité s'abattait; ce n'était pas la réflexion qui lui venait, c'était le découragement qui la gagnait.

Sans s'en rendre compte, elle avait vaguement compris que moins son mari la voyait plus elle avait de paix; elle ne remuait que juste ce qu'il fallait pour son ménage.

Le matin elle se traînait à la fontaine, en vieille coiffe, en vieille casaque, en vieux jupon; elle y puisait son eau, elle y lavait mollement ses pommes de terre, elle rentrait, mettait son dîner sur le feu, promenait d'une main languissante le balai de sapin dans la cuisine. Quand elle entendait la voix du maître, elle laissait courir l'eau, choir le balai; puis, sa besogne faite, elle s'accroupissait sur la pierre de l'âtre, au coin le plus obscur, et restait là des heures entières.

Dans la chambre siégeait le patron, parmi ses cuirs; il tirait le fil, et la regardait d'un mauvais œil, en dessous de ses lunettes, lorsqu'elle osait franchir

le seuil. Elle s'y hasardait le moins possible. Tel était le ménage.

Au milieu croissait un fils.

Le père, fort liseur, prétentieux, l'avait voulu nommer Ulysse. Jamais disparate si choquante ne coiffa nouveau venu sur la terre. Le père, déçu dans sa femme, faisait grand fonds sur son fils : il serait ceci, il serait cela, il en ferait un habile homme, il en ferait un monsieur ! — La mère, elle, le fit à son image.

Lorsqu'il eut l'âge de gamin, c'était une tête ébouriffée, percée de deux yeux écarquillés, sans fixité, sans couleur, effrayés comme ceux de la mère, incertains comme ceux du père. Il y avait dessous le plus inconcevable nez en trompette que l'on pût voir, une bouche qui serpentait d'une oreille à l'autre, le tout monté sur deux jambes cagneuses qui n'en finissaient pas, avec un corps mal bâti, et des bras dont l'adresse eût seule pu faire pardonner la longueur. Ils eussent été plus courts que des ailes de pingoin, ils n'eussent pas été plus gauches.

Seulement, la tenait-il de son père, la tenait-il d'une certaine candeur native, Ulysse avait une imperturbable assurance à tout ce qu'il faisait. Il faisait tout mal,

c'est vrai, mais il faisait tout de bon courage. Prenait-il une écuelle, deux fois sur cinq il la cassait; remuait-il une chaise, il la laissait tomber; allumait-il le feu, il soufflait les cendres dans la marmite; essayait-il de fourrager la vache, il lui aurait de sa fourche crevé l'œil si la brave bête, qui le connaissait d'enfance, ne se fût vitement détournée. Rien ne le démontait, et lorsque le père, hésitant à reconnaître chez son fils le fait d'une maladresse invétérée, bourrasquait, lui envoyant de son établi double et triple décharge d'épithètes peu choisies; Ulysse le regardait d'un air ébahi, dandinait le pied, haussait l'épaule d'un geste qui n'était qu'à lui, et s'épanouissait d'un gros rire de Jocrisse.

A l'école il n'avait pas meilleure chance. *Il se cotte*, disait monsieur le régent; du verbe *cotter*, — fermer, —en usage chez nous. Ulysse *cotté*, puis à grand'peine *décotté* devant les lettres de l'alphabet, se *recottait* de plus belle devant les syllabes. Des syllabes aux mots, l'abîme resta toujours béant.

Pour l'arithmétique, il en allait tout de même. Ulysse savait bien qu'une pomme et deux pommes font trois pommes; que lorsque des trois le fils

du cabaretier en prenait deux, il ne lui en restait qu'une; mais l'opération, traduite en chiffres, le laissait abasourdi, bouché, cloué. Il considérait de ses yeux inquiets les signes blancs sur la planche noire, il se balançait sur l'une et sur l'autre de ses indéfinissables jambes, il écrasait la craie entre ses doigts qu'il se promenait après sur le visage, l'école entière éclatait et monsieur le régent mettait Ulysse à genoux, derrière la porte.

Les meilleurs dimanches, il les passait en fourrière. Et quant au catéchisme, quant à ces belles réponses d'une haute abstraction qu'il s'agit de réciter sans broncher, Ulysse ne dépassa jamais la première moitié de la première phrase. Il est juste de dire qu'il la répétait cinq fois, dix fois, qu'il l'eût répétée vingt, trente, irrémissiblement accroché au même endroit, si monsieur le régent n'eût, d'un revers de sa main, rompu le charme.

Le père disait : Cela viendra, il n'est pas bête, allez !

Entre la grande règle de monsieur le régent, règle carrée qui s'abattait tantôt sur ses doigts, tantôt sur son dos; entre les bourrades illustrées de coups de

pied que lui octroyait monsieur son père, Ulysse croissait, mais cela ne venait pas.

Il en demeurait où il en était, borné, sachant en perroquet le peu qu'il savait, pas méchant, content de lui, confiant aux autres, et relevant le nez, un peu de travers, de l'air d'un garçon qui, s'il voulait, ferait la nique à tout le monde.

Le père sentait poindre une horrible appréhension que son fils ne fût un nigaud. Il tenait ferme pourtant, par orgueil d'abord, puis par un instinct d'affection presque animale. Il se connaissait ; du jour où il n'espérerait plus rien d'Ulysse, de ce jour-là il le haïrait ; cette idée lui répugnait ; il se cramponnait à l'illusion. Seulement il regardait sa femme d'un œil plus louche.

La mère, elle, aurait volontiers aimé son fils. Hélas ! le ressort était brisé ; quand on le battait, elle souffrait d'une souffrance passive qui n'allait jamais jusqu'à prendre parti pour lui ; c'était tout.

Le père doutait encore, que parmi les petits camarades la stupidité d'Ulysse était chose acquise. On s'en amusait, on en faisait plâtre, sans le trop tourmenter,

parce qu'il y allait de franc jeu. Plus on le daubait, plus il avait de joie; il croyait tout d'une candeur merveilleuse; toujours de bonne humeur, riant avec les drôles lorsqu'il était berné. La mauvaise chance, il la prenait comme elle venait, et le plaisir de même. Point de bonne fête sans Ulysse. On l'appelait, on le mettait en tête de la troupe, flanqué de deux gamins qui lui en faisaient voir long. Ulysse nageait dans la félicité; il se croyait le plus fin, le plus adroit, il se croyait beau, brave, tout ce qu'on voulait. Sa vanité n'avait rien d'hostile. Elle ne venait pas d'orgueil, elle venait d'une confiance sans bornes, d'une ignorance sans fond, d'une ingénuité innée qui persistait à travers tous les dégrisements. Attrapé hier, Ulysse était sans rancune, tout prêt à recommencer demain.

Lui en fit-on faire, des tours, dans la cour du vieux manoir, parmi les filles et les garçons? Y en eut-il là des risées! Jours heureux pour Ulysse, jours glorieux! Il fallait le voir, quand il entrait, perché sur ses échasses, tirant le pied, répondant d'un rire de canard muet à la gueulée qui l'accueillait.

— Viens *voir* ici, Ulysse, viens *voir !* on a besoin de toi !

Ulysse s'avançait.

— Il n'y a que toi pour *ça faire!*

C'était la pyramide humaine. Ulysse, guindé, lui troisième, sur les épaules des chenapans ; ballotté, secoué par les gars qui lui criaient : Tiens-toi bien ! après d'incroyables contorsions pour garder l'équilibre, tombait en sac de plomb, se frottait les genoux, les coudes, puis regardait les drilles qui se pâmaient, et disait : — Tout de même ! si j'avais voulu !

C'était une pièce de monnaie au fond d'un seau d'eau : — Ramasse, Ulysse ; il n'y a que toi, nous n'y pouvons rien, nous? Vois-tu, comme cela, avec les dents ; ouvre les yeux, bouche-toi le nez et les oreilles !

Ulysse plongeait résolûment, puis, envahi par l'eau froide, cabriolait, éternuait, secouait la tête, arrosait à dix pas les curieux, tout décidé d'y revenir cent fois si l'on eût voulu.

C'était la course. Qui n'a pas vu courir Ulysse, sur ses

grandes jambes disloquées, le cou tendu, pagayant de ses deux bras, n'a rien vu.

Puis on lui disait : — Ulysse ! va *voir* embrasser la plus belle ! — Ulysse y marchait droit ; sauve qui peut général, une grêle de taloches ! Ulysse était persévérant, les gifles ne l'inquiétaient guère, il en avait l'habitude, il eût couru trois heures comme cela, certain d'aboutir, si on ne l'eût arrêté.

Il y avait de la malice chez les gamins, et beaucoup ; il n'y avait pas de méchanceté noire. Ulysse n'était l'ami de personne ; nul pourtant, de propos délibéré, n'eût voulu lui faire de mal. Il accrochait un tas de mauvais coups, c'est vrai ; on risquait sa peau sans y trop regarder, mais lui-même n'y regardait guère. Sans ce je ne sais quoi d'obtus qui faisait d'Ulysse presque un imbécile, il y aurait eu chez lui ce qui fait les héros : indifférence à la douleur, suprême confiance, persévérance infatigable, ce quelque chose de simple et de résolu qui va droit au but, à travers le fer ou le feu.

Pauvre Ulysse ! il s'amusait bien ces beaux jours de dimanche, ces beaux jours d'enfance, dans cette belle cour ; toujours en scène, et quand il ne l'était pas, sautant avec les autres d'un même entrain.

Parfois, en juillet, il venait de la montagne de ces coups de *Joran* qui balayent le sol, qui font pirouetter les feuilles, qui tordent les arbres dans les vergers, qui jonchent le pré de pommes vertes. Quelle picorée ! et pendant qu'on ramassait, qu'on croquait, qu'on se réjouissait, les cheveux au vent, des furies de la tempête et de tout ce qui fait aventure, l'ouragan ployait les branches immenses des platanes; elles montraient, en se renversant, le revers blanchâtre de leurs feuilles, la tempête moirait en sifflant les grands dômes de verdure, la cour retentissait de folles clameurs.

En juin, quand les vaches partaient pour la montagne, c'était bien une autre affaire.

On les entendait venir de loin, les troupeaux; de loin dans le sentier, de loin sur la route, tout à l'entour du clos. Le carillon des *toupins*[1] à voix grave, les cloches argentines, les fortes *yolées* des bergers, ces cris à longue tenue s'épandaient par les airs en

[1] Grosse cloche qui a la forme d'une tulipe renversée. Il n'y en a guère qu'une dizaine par troupeau de cent vaches, on les suspend à leur cou pour monter la montagne et pour en redescendre; les toupins s'accrochent au chalet le long d'un soliveau. Si quelque mauvais plaisant les met en branle, tout le troupeau reprend les sentiers qui conduisent à la plaine.

se rapprochant toujours. Les petits garçons se précipitaient à l'entrée du village, ils s'y groupaient, vers la *pinte;* c'est là que s'arrêtaient les *fruitiers* pour boire un coup et se donner vigueur; car le soir vient et le mont n'est pas commode à grimper sur la minuit, avec soixante à cent vaches derrière les talons!

Pendant que les vachers boivent, les gamins gardent le troupeau : — Ulysse! à toi le grand fouet, tu tiendras le taureau!

Ulysse y marchait, sans peur.

Les voici, les voici! la plus belle vache devant, son gros bouquet sur la tête, le toupin au cou, pendu par le collier de cuir aux antiques broderies, à l'écusson cantonal : *Liberté! patrie!* Elle mourrait la belle vache, on l'a vu, elle mourrait si les fruitiers, pour les mettre à quelqu'autre, lui ôtaient le collier, lui ôtaient le toupin! Aussi comme elle s'avance, grave et superbe, à pas lourds, à pas mesurés!

Voici les vachers, sérieux, de noble mine. Ils ont quitté le vallon, ils ont quitté le chez-soi; *il leur ennuyait* de la montagne, des hauts pacages, des longs crépuscules, de la grande vue sur le bas pays et sur

les Alpes; ils languissaient après la vie aux libres allures, après les fortes *traites*, et les fromages et tout ce train de là-haut!

Voici le mince bagage sur un chariot; la chaudière au milieu. Tout le troupeau suit, les blanches, les noires, les rouges, les bariolées; devant ont passé les chèvres, elles sont depuis quelques jours sur le mont.

D'un air capable les garçons s'amassent autour, et pendant que se rafraîchissent les fruitiers au cabaret, ils *yolent* à leur tour, gourmandent, tarabustent le troupeau jusqu'à ce qu'un des vachers, debout sur le seuil, de sa puissante voix : — Les laissez-vous? y veux-je aller, moi.

Ulysse n'échappait pas quelque bourrée, quelque cornée; c'est égal, il revenait fier, heureux, levant le nez d'un air vainqueur.

Son père le voyant ainsi reprenait courage.

Et l'automne! saison de bombance! plus d'école, des fruits partout.

Il y a, quand vient septembre, de ces jours dorés que n'amène aucun autre mois. Le soleil est blond,

quelques fraîches rosées du matin ont reverdi l'herbe, elle est à raz coupée; on ne trouve plus guère de fleurs, excepté le pâle colchique, mais on peut marcher partout, à travers tous les prés. Aucune moisson debout; aucun chanvre, ni foins, ni luzernes; l'œil glisse sur la verte étendue, le pays entier lui appartient. L'air est léger, des rayons d'ambre pénètrent la ramée, le feuillage lui-même, qui ne se teint pas encore d'écarlate, a quelque chose de plus fin, une épaisseur moins intense; on dirait que la nature entière s'idéalise. Quelques moucherons nés d'hier et qui mourront demain exécutent dans l'atmosphère éthérée une danse dont les ondulations sont pleines de mystère. Au pied des pommiers, au pied des poiriers s'amassent en tas les pommes rouges, les pommes blanches, les poires aux teintes orangées.

C'est alors que se régalait Ulysse. Le père ne possédait ni champs, ni vergers, mais les camarades étaient là, ils tendaient quelques pommes à Ulysse, véreuses ou non, il n'y regardait pas de si près.

Puis venait Octobre. Comme elles étaient montées les vaches redescendaient. Ce n'étaient plus les tièdes nuits par lesquelles elles avaient gravi le mont, alors

qu'éclairait la lune, que les cythises avec la rose et la tulipe fleurissaient leur tête cornue, alors qu'on entendait dans les ténèbres serpenter et retentir à toutes les distances cloches, toupins et *yolées*. Non, mais les vaches qui avaient eu froid là-haut, les derniers jours surtout, qui, l'été fini, avaient fait maigre pitance, se répandaient dans les prés, tordant l'herbe à larges bouchées, soufflant de leurs frais naseaux sur les plantes friandes. A mesure qu'elles allaient de l'une à l'autre, qu'elles se frottaient aux vieux arbres, qu'elles s'arrêtaient pensives pour regarder par-dessus la haie, puis qu'elles se remettaient à brouter d'un pas égal, les clochettes tintaient et retintaient. On avait ôté les gros toupins, ils attendaient, pendus au galetas, la saison prochaine. D'un horizon à l'autre la campagne retentissait de cette agreste musique; le vallon répondait à la colline; dans les réduits les mieux cachés, entre les roches, à la lisière du bois sonnaient les sonnailles; il en naissait des mélodies sauvages, inachevées, dont les notes dissonnantes se perdaient dans les vapeurs de l'air, se noyaient dans un fond de large, d'immense harmonie.

Alors les *boëbes*[1] sont de requête. Chacun, pour une pièce de cent sous, plus une paire de souliers quand le patron est généreux, mène paître le troupeau durant la courte saison d'automne. Une vache, deux ou trois, quelques moutons derrière et derrière les moutons un garçon, blondin, joufflu, tête nue, la sœur ou le frère plus petit courant après lui, voilà ce qu'on rencontre dans tous les chemins.

Au pré on fait un feu, un beau feu clair qui pétille, fume et flambe. On pratique sous terre quelque cachette où l'on enfouit, pour les en retirer demain, les carottes jaunes laissées sur le champ. Au fin sommet d'un arbre, à la plus haute branche, on avise une poire, croquante, juteuse rien qu'à la voir.

— Ulysse ! Ulysse ! voilà ton affaire ! *Avante-lâ*, mon garçon !

Ulysse n'a de sa vie grimpé quoi que ce soit sans tomber raide, tout de son long, plus ou moins cabolé ; peu importe, il ira.

— As-tu peur ?

Ulysse lève les épaules, prend son élan ; on le sou-

[1] Petit garçon, du mot allemand *bübe*.

tient, on le colle à l'arbre, on le hausse, on le pousse, on le lance : — Courage, hardi, tu y es ! — Puis on le lâche ; le voilà par terre, sur le dos, ses grandes jambes avec ses grands bras télégraphiant en pattes d'araignée. Les autres se roulent dans l'herbe et rient à plein gosier.

C'est égal, c'était le bon temps d'Ulysse. Il eut comme les autres son enfance joyeuse, semée de souvenirs charmants. Pour lui comme pour eux il y eut du soleil, des pommes, de *belles* dimanches, quelques coups de plus, et encore !

Les moqueries, il ne les voyait pas ; son infériorité, il ne la sentait pas ; les brutalités du père, il ne l'avait jamais connu différent ; l'apathie souffreteuse de la mère, il ne s'en rendait pas compte. A mesure qu'il grandissait, à mesure qu'elle s'affaiblissait, il faisait ce qu'il pouvait pour elle. Il portait son eau, fendait son bois ; elle lui disait : — Tu es pourtant gentil ! — Il le croyait ; cela dura quelques années.

Quand il prit ses quinze ans, avec eux un surcroît de gaucherie, sa vie commença de changer. La lai-

deur s'accroissait avec la taille. Ulysse devenait démesurément grand, démesurément maladroit, démesurément retardé.

Les camarades qui s'étaient faits plus âgés s'étaient faits plus méchants; ils engageaient Ulysse dans de pires expéditions. Le régent, depuis longtemps, avait abandonné l'entreprise. La mère s'étiolait, s'effaçait de jour en jour. Le père était plus cassant, plus dur; une expression farouche passait quelquefois sur son visage; jamais un mot d'affection, pas même une parole indifférente; ou il se taisait ou il tonnait. La mère n'avait pas assez d'initiative pour consoler son fils; elle l'aurait eue que l'énergie lui aurait manqué; l'idée ne lui en venait même pas. Le père à l'établi, la mère à la cuisine, le fils repoussé de la chambre à grands renforts de jurons; *crié* pour ce qu'il faisait parce qu'il le faisait mal, *crié* pour ce qu'il ne faisait pas parce qu'il avait omis de le faire, voilà l'intérieur.

D'ordinaire Ulysse se pelotonnait au coin du foyer, près de la mère, les genoux remontés le long de ses oreilles, plus haut que sa tête, les mains cherchant quelque tison dans les cendres.

Enfin, et cela ne tarda guère, le père comprit qu'il

avait pour fils un être inepte, au-dessous de l'échelon moyen, au-dessous de l'échelon inférieur ; un fils qui ne savait rien, qui ne saurait rien, qui n'était bon à rien ; un garçon dont les autres riaient et dont ils avaient le droit de rire ; un niais, la fable du village, son fils, à lui !

Cela fut court, clair et décisif. La chose une fois prouvée, le coup reçu, d'un mouvement inexorable comme un fait, le père se mit à détester son fils. Il n'y eut ni remords ni retour. Comme il était le maître, il l'accabla. Travail au-dessus de ses forces, maigre nourriture, rarement à sa faim ; rudes châtiments appliqués de main robuste, en toute occurrence, Ulysse désormais n'eut pas d'autre régime. Cela se fit sans préméditation, naturellement, et comme une chose qui va de soi.

Mal venu, mal traité, rebuté de tous, sauf des camarades qui le faisaient servir à leurs jeux, Ulysse avait bien perdu de sa confiance naïve. Pourtant quand ils y prenaient peine, les garçons du village parvenaient à réveiller en lui quelques parcelles de l'ancien esprit d'aventure. C'étaient alors des prouesses à défrayer toutes les veillées d'hiver.

Tantôt on l'emmenait au cabaret, on le grisait, on le lâchait aux jambes de quelque batailleur et on le rapportait demi-mort ; tantôt on lui persuadait d'aller, le soir, chanter sous les fenêtres de la plus riche fille de l'endroit ; le père de la belle, qui ne badinait pas, le bûchait d'importance, les garçons détalaient, Ulysse revenait la tête fendue. D'autres fois on l'embarquait dans quelque mauvaise affaire avec les *messeliers*[1], avec les *municipaux ;* la mine éventée on décampait, le leur laissant aux mains ; l'ire officielle tombait sur le malheureux, les amendes pleuvaient, le père maniait son terrible gourdin. Ulysse, épouvanté, s'allait cacher au fond du hangar, derrière les fagots ; à peine si la mère osait lui garder un reste de soupe froide.

Alors, comme il s'était fait une lumière dans l'esprit du père, il se fit une clarté dans l'intelligence du fils. Un vague sentiment de son infériorité le saisit ; rien de net, mais une sorte de découragement de lui-même, une sorte d'appréhension de se trouver avec les autres. La conscience de sa laideur lui vint con-

[1] Gardes champêtres.

fuse, puis croissante, jusqu'au moment où il comprit à quel point il était mal bâti, grotesquement fait, d'une laideur inexorable, ridicule, d'une laideur écrasante et sans appel.

Ce fût le premier pas, les autres suivirent rapides. Il se vit gauche, il se vit bête, plus qu'il ne l'était en réalité. On eût dit que la douleur développait son esprit, qu'il recevait une âme pour souffrir. Il se vit repoussant, il se vit dédaigné; toute sa vie se déroula devant lui comme une mauvaise farce dont il était le bouffon.

Il ne se perdait pas en analyse; la tristesse montait, elle le submergea.

Ulysse devint morne, sauvage; il se glissait le long des maisons, fuyait ses compagnons d'autrefois, et sa tâche accomplie, grimpant en son grenier, s'y couchait sur son grabat et se perdait dans la contemplation de sa misère.

Plus de sourire, plus d'assurance; un incommensurable malheur l'envahissait. Il n'avait de colère ou de haine contre personne, seulement il se répugnait profondément à lui-même.

Grande infortune que de se voir emprisonné dans

sa laideur, dans sa stupidité; de sentir qu'on est un objet de dégoût pour les autres, et que les autres ont raison. C'est une souffrance voisine de l'égoïsme, qui souvent y mène. Honni des hommes, on se prend à s'idolâtrer; faute de nobles émotions on se rabat sur les grossiers plaisirs.

Il n'en fut pas ainsi d'Ulysse.

Quand il eut bien compris qu'il était un être manqué, que nul ne l'aimait, que chacun se riait de lui, qu'il n'y avait pas à en revenir; quand il eut bien touché ses bornes, de toutes parts; souverainement détaché de soi-même, il s'affaissa comme s'était affaissée sa mère, mais avec la conscience de ce qu'il était, de ce qu'il souffrait.

Avec les illusions s'était éteint le soleil du pauvre Ulysse. On eût dit un froid brouillard d'automne; il restait glacé.

Autrefois, après les bourrasques paternelles, il se secouait, s'en allait courir le village, quérir d'autres coups, et revenait distrait. Maintenant il n'y avait plus de ressort, plus d'incidents; tout s'était effondré. Les jours d'Ulysse se succédaient solitaires, égaux en malheur. Le désespoir ne le prit pas, non,

il eût fallu de l'énergie; mais un marasme qui fit promptement déchoir le corps.

Le père s'irrita de l'inaptitude croissante du fils. Affaibli, Ulysse devenait plus maladroit. La hache, la houe, ce que son père lui mettait aux mains échappait plus souvent à ses doigts débiles. Les colères du père, qui longtemps avaient glissé sur la fibre inerte du fils, les paroles injurieuses, les mauvais traitements s'enfonçaient dans sa chair, dans son cœur, et y laissaient de profondes empreintes. Il ne demandait d'affection à personne, il ne se sentait droit à la bienveillance de qui que ce soit, il ne lui vint jamais en pensée de réclamer la pitié du père, mais il s'en allait mourant de la disette de toutes ces choses.

Parfois, lorsque l'angoisse était trop forte, qu'il perdait pied, il regardait sa mère. Il lui semblait que d'elle aurait dû venir le secours; non qu'il s'enhardît assez pour s'expliquer avec elle, pas même pour lui adresser une caresse, cette parole muette de ceux dont les lèvres sont fermées; pourtant un secret instinct lui disait de chercher là.

La mère étonnée le considérait à son tour, elle

voyait bien que cela n'allait guère, qu'Ulysse se faisait taciturne, qu'à certains moments des larmes lui roulaient dans les yeux, qu'il était blême, qu'il avait peine à marcher, que les bourrades du père l'effrayaient, lui, si dur aux tempêtes ; mais elle n'analysait rien ; effarée, elle jetait un coup d'œil sur son mari, elle se ratatinait, elle reculait instinctivement, et murmurait : Faut prendre patience, *mon valet*[1], faut prendre patience.

Le mal s'aggrava. Les brutalités du père, une nourriture insuffisante, la solitude, les détresses du cœur minèrent vite ce pauvre corps qui déjà n'avait pas trop de vie. La fièvre le brûlait le soir, il était glacé le matin. Jamais une goutte de vin pour le réchauffer. Ni la mère ni le fils n'eussent été assez hardis pour étendre la main, aux repas, vers la bouteille du père. Des plaies, livrée de l'extrême misère, vinrent achever l'œuvre du marasme. Il fallut abandonner le travail. Le père ne dit rien, il voyait bien que son fils souffrait ; il s'endurcit d'autant. A peine si Ulysse,

[1] Nom d'amitié donné au fils encore enfant.

oisif par force, inutile, osait, deux fois le jour, descendre l'escalier de son réduit, se glisser dans la cuisine, s'asseoir aux repas. Un peu dégourdi vers l'âtre, au coin le plus obscur, il remontait péniblement. Il passait des heures, immobile, sans distraction, sans consolation, repoussé du passé par des souvenirs amers, repoussé de l'avenir par des terreurs vagues, affaibli, affauti, sans murmure, sans révolte, regardant, perdu dans cette indéfinissable rêverie, ou le jour blafard qui lui arrivait par les vitres ternies, ou les parois dénudées de son taudis.

Personne au village ne s'apercevait qu'Ulysse manquât. Il s'était insensiblement séparé de la jeunesse, on avait pris l'habitude de le laisser tranquille, puis ne le voyant plus, on l'oubliait.

Il avait fait comme font les bêtes fauves, il s'était mis à l'écart pour mourir.

La mère suivait d'un œil ahuri les progrès de la maladie. Un jour que le père était en journée elle monta vers Ulysse et lui demanda tout bas ce qu'il avait :

— Je souffre, dit Ulysse d'une voix terne.

La mère s'inquiéta, elle s'approcha, la maigreur de son fils lui donna de l'épouvante, elle écarta la toile grossière de la chemise, découvrit la poitrine, vit les ravages, poussa une sorte de gémissement contenu, puis descendit, rapporta du vinaigre, quelques linges en haillons et se mit à panser son fils. Chaque jour elle le fit en cachette, guettant l'heure où le père allait au cabaret. Ses mains étaient maladroites, l'appareil sordide; mais quel bien cela faisait à Ulysse, comme il attendait le moment, comme il écoutait les pas furtifs de sa mère sur l'escalier de bois !

Dans le même temps, à peu près, il arriva que le pasteur, que les maîtres du manoir s'informèrent d'Ulysse et pourquoi on ne le rencontrait plus.

Dès qu'on le sut malade, on le vint voir; sans grand espoir de lui faire plaisir, d'en rien tirer ou de lui communiquer quoi que ce soit; une nature si stupide! Pourtant il souffrait, il le fallait soulager; pourtant il avait une âme, il la fallait consoler. On fut effrayé de son délaissement, effrayé de son mal; bien des secours arrivèrent. Ulysse remerciait, stupéfait, toujours retiré en soi-même. Il ne se livrait pas, il sen-

tait qu'on avait compassion, cela ne le réconciliait pas avec son individualité repoussante. Au contraire, sans en avoir conscience, il restait plus abattu.

Alors on lui parla de Dieu, du Sauveur. Ulysse écouta d'un grand sérieux, l'air pensif, comme ébahi de ces choses nouvelles; mais il ne disait rien. Seulement, lorsque ceux qui lui parlaient ainsi frappaient à la porte de son grenier, il se levait d'un élan que trahissaient ses forces et leur allait vitement ouvrir.

Cela se répéta souvent. Puis, un peu lassitude de discourir dans le vide, un peu sentiment de l'incapacité humaine, on eut recours au livre de Dieu. Sans trop savoir ce qu'il en saisirait, on essaya de lui lire quelques chapitres, dans les Évangiles, dans les Psaumes, l'histoire des patriarches, surtout la vie du Seigneur Jésus. On ne faisait guère de réflexions; deux mots ou trois, courts, simples; plus n'aurait servi de rien. Insensiblement le front d'Ulysse s'éclairait, ses yeux se ranimaient, sa physionomie se réveillait, je ne sais quel contentement intime, pas la stupide satisfaction de jadis, quelque chose d'humble, de réservé, de noble, oui, de noble, s'épanouissait sur

son pâle visage. Une fois ou deux il adressa d'une voix paisible, ni timorée, ni hardie, des questions qui étonnèrent les visiteurs.

Cela fut en progressant, comme le jour lorsqu'il croît au matin; d'une marche égale, royale, ainsi que Dieu fait quand il fait. Il n'y eut pas de nuage, ce soleil ne recula point. Ni doutes, ni frayeurs, ni beaucoup de luttes. L'Évangile dans sa plénitude pénétra tout d'un coup, avec toute sa beauté, avec toute sa force, avec toutes ses tendresses dans ce cœur déshérité de bonheur. Ce cœur resplendit.

Jésus avait rencontré par le désert cette âme défaillante, il ramassa ce pauvre enfant et le prit dans ses bras. Jésus était le premier qui l'eût aimé. Aussi, comme Ulysse reconnut sa voix entre toutes; elle lui entra dans l'âme, et il suivit Jésus. Contester, imaginer autre chose! Ulysse ne le pouvait pas plus que ne l'aurait pu Moïse, sur la sainte montagne, alors qu'il vit passer la bonté de Dieu.

Il avait écouté, il avait cru, puissamment, de son être tout entier. Il aimait sans bornes ce Jésus qui l'avait appelé par son nom, par son nom bafoué, et qui lui avait dit : Mon fils, donne-moi ton cœur. Il y avait

dans sa foi je ne sais quelle candeur printanière. On y voyait refleurir, mais comme ils refleurissent sous le doigt du Seigneur, ces dons de confiance, de naïveté, qui jadis s'épanouissaient, lueurs égarées, dans son incomplète nature.

Jésus n'était pas pour lui cette abstraction, ce grand prophète, ce Dieu mort pour nous à l'extrême horizon des âges, habitant haut dans son éternité; ce philosophe encore ou ce législateur habile que tant de gens parmi nous, et des plus sages, connaissent seul sans se douter qu'ils ne le connaissent pas. Jésus était son créateur, Jésus était son sauveur, expiré hier, sur la croix, en des souffrances atroces, pour lui: *un brigand!* comme il s'écriait dans son énergie!

Et ce Jésus victorieux, sympathique, son ami, venait, durant de longues heures, s'établir à côté de lui, dans son galetas. Il n'osait rien dire ou presque rien aux autres hommes, mais à Jésus! Les autres avaient pitié, c'étaient de braves personnes, Ulysse ne méritait pas la peine qu'elles prenaient pour lui; mais Jésus! Jésus qui avait eu faim, qui avait eu froid, Jésus qu'on avait insulté pendant toute une sombre nuit de Pâques, Jésus qui touchait de sa main les lépreux;

Jésus, c'était son frère en même temps que c'était son Dieu; avec Jésus il ne se gênait pas.

Ulysse ne s'était jamais beaucoup plaint; maintenant il ne se plaignait plus. A peine pouvait-on lui arracher un mot sur les maux qui le dévoraient. Il avait reçu les promesses de la Bible avec la confiance d'un enfant qui entend parler son père. Il les sentait tout proche. Espérer, entrer dans le paradis de lumière, voir son Dieu, étancher sa soif, posséder les félicités inénarrables, d'éternité en éternité, pour lui c'était une même chose, et facile, et comme faite.

Tant qu'il put se soutenir on le vit se traîner dans son taudis, paisible, pensif, le regard ailleurs : — Bientôt je m'en vais ! disait-il ; puis il s'asseyait au bord de son grabat, et tant de joie brillait sur ses traits, le peu de mots qu'il prononçait vibraient si fortement, il possédait Jésus d'une façon si royale qu'on se sentait abattu devant cette chétive créature ; abattu, humilié, et qu'on adorait Dieu parce que la main de Dieu était là.

Ulysse avait grand hâte de partir ; toutefois point d'impatience : — Quand *il trouvera à propos*, il viendra ! disait-il ; ou encore, de son air confiant,

parlant à la mode du village : —*Il veut assez venir !*

Le père ne le voyait plus ; Ulysse ne pouvait pas descendre, le père ne montait pas. Quelques-uns, ceux qui avaient courage, entraient vers le cordonnier au sortir du galetas : — Votre fils est bien malade ! Point de réponse. — Il a bonne patience ! Rien. — Si vous lui... — Un regard froid, sec, coupait la parole sur les lèvres,

La mère s'était prise à aimer son fils de tout ce qui lui restait de forces. Elle ne comprenait pas bien ce qui s'était fait en lui, mais elle avait besoin de le voir, de l'entendre. Quand il lui parlait de Dieu elle l'écoutait d'un grand effort d'attention, quand il priait elle se mettait à genoux près de lui. Elle entrait tout doucement dans la zone éclairée où se tenait son fils, elle recevait de la joie par transmission, un bonheur de seconde main comme les clartés de la lune, mais qui pourtant lui venait de Dieu. Elle trouvait *qu'il y faisait beau*, elle s'y sentait bien, elle eût voulu qu'il en allât toujours ainsi.

Mais le pauvre garçon avait assez souffert.

Un soir il embrassa sa mère d'un cœur content ; il lui dit :

— Mère, si voulez *qu'on* soit ensemble vers le bon Dieu, il vous faut le croire !

— Oui ! fit la mère ; elle avait l'air saisi.

— Dites au père de monter.

— Au père ! répéta la mère effrayée.

— Allez, mère.

Ulysse n'avait pas coutume de lui parler ainsi. Elle alla tremblante, descendit l'escalier en se tenant à la rampe, ouvrit la porte de la cuisine, celle de la chambre, et resta sur le seuil. Cela dura quelques minutes ; elle ne bougeait pas. Le père se tourna.

— Qu'y a-t-il ? dit-il d'une voix tonnante.

— Le fils... Ulysse...

— Eh bien, quoi ?

— Il vous demande, père.

Un frémissement imperceptible fit trembler la main du père :

— Je n'ai pas le temps.

La femme, effarouchée, retourna sur ses pas. Tandis qu'elle refermait la porte :

— Demain ! fit le père d'un ton brusque.

La mère monta presque joyeuse.

— Eh bien !

— Il a dit : *demain.*

— Demain ! répéta le jeune homme avec un sourire étrange.

Ils restèrent longtemps ensemble ; Ulysse en dit plus à sa mère sur le Seigneur Jésus qu'il n'avait encore fait ; puis quand vint l'heure tardive :

— Il vous faut descendre, mère ; le père gronderait.

La mère n'avait l'intuition ni facile ni rapide, pourtant quelque chose lui pesait sur le cœur ; elle eût voulu rester ; mais le père allait et venait en bas dans la chambre.

— Allez, mère ! fit Ulysse de cette même intonation grave. Il se tourna contre la muraille ; elle le regarda bien, sortit, l'écouta respirer, elle ne savait pourquoi, puis descendit.

Cette nuit-là les anges de Dieu vinrent chercher Lazare. Il s'en fut sans bruit, humblement. Dans quel ravissement de joie, l'éternité nous le redira.

Au matin la mère monta, inquiète ; elle s'étonna de l'immobilité de son fils, elle s'étonna de ce grand silence ; elle-même ne pouvait parler. Du doigt elle l'effleura, puis, avec un cri, hors d'elle-même, elle se

précipita au bas de l'escalier, dans la chambre, et debout, droite, pour la première fois de sa vie, devant son mari, d'une voix éclatante, d'un geste de désolation presque terrible : — *Il est mort!* cria-t-elle.

Le cordonnier pâlit, puis il toussa, puis il la regarda de ses yeux troubles, vacillants, sans merci. Il la regarda longtemps, jusqu'à ce qu'elle se reployât, jusqu'à ce qu'elle s'affaissât, jusqu'à ce que la tête basse, les pas mal assurés, reculant toujours, elle retournât dans la cuisine, au coin du foyer, accroupie, comme hier, comme il y a une année, comme demain, comme dans dix ans, tant qu'elle vivra.

---

# VII

# LE FORÇAT

Je ne sais pourquoi cette figure se présente devant mes yeux ; elle y revient sans cesse; je veux l'esquisser ici, d'un trait rapide.

Je le vis deux fois.

La première chez une jeune fille, infirme. Elle vivait auprès d'une vieille dame qui occupait un emploi de contrôleuse, je crois, à la Halle aux blés. Ces deux femmes, que ne liait aucune parenté, qu'unissaient de mêmes difficultés d'existence, occupaient une chambre très-modeste dans le voisinage de la Halle.

C'était au quatrième étage, dans une maison bien tenue et bien habitée. Dès le grand matin la dame âgée se rendait à son poste. Euphémie, la jeune fille, *Phémie*, comme elle se nommait elle-même, gardait le logis. Depuis le jour de son emménagement elle n'avait pas descendu l'escalier; elle ne pouvait pas, ses jambes, paralysées à la suite d'une maladie terrible, lui refusaient leur secours. Elle avait le corps usé, presque déformé par la souffrance; il lui restait un visage jeune et frais. On ne s'arrêtait guère aux traits, insignifiants; l'expression était tout. Elle l'avait douce, avec de l'esprit, de la finesse, une sorte de grâce à bien dire, un charme dans la voix, un regard à la fois intelligent et candide, un ensemble, enfin, qui faisait qu'à l'écouter les heures ne duraient pas.

Elle passait seule les longues journées. Pour se distraire, elle avait quelque ouvrage de broderie qui ne pesait pas à ses doigts, puis deux canaris qui chantaient dans leur cage, derrière un treillis de capucines, vert en juillet, bien éclairci quand venait l'arrière-automne. *Phémie* alors rentrait la cage et l'encadrait de mouron.

Il lui fallait peu; le matin elle déjeunait avec sa

compagne, jusqu'au soir elle ne prenait plus qu'un peu d'eau froide. Elle l'allait quérir dans la cuisine, se traînant avec peine sur deux béquilles; cela lui prenait bien un quart d'heure, et lui faisait sa promenade, disait-elle.

La chambre était claire, jolie, d'une exquise netteté; avec ces vieilles porcelaines, ces vieux cristaux sur la commode, ces rideaux blancs, ces riens d'une élégante pauvreté, qui montrent des âmes plus fortes que l'indigence.

Euphémie aimait Dieu. Elle eût voulu faire beaucoup pour lui; il ne lui permettait que de souffrir, que de prier; elle prenait la vie telle qu'il la lui avait donnée. Seulement lorsqu'un *fort* de la halle montait pour affaires dans la chambrette, *Phémie*, d'un cœur courageux, avec son tact délicat, avec sa candeur éclairée d'un esprit vif, abordait tout droit de graves questions et ne le laissait guère partir sans lui avoir dit quelque bonne parole.

Plusieurs l'écoutaient en silence, ils n'allongeaient pas; d'autres causaient avec elle, discutaient même; aucun ne se sentait froissé, aucun ne riait; il y en avait qui revenaient.

Je connaissais Euphémie. Ce jour-là, lorsque je montai chez elle, je ne la trouvai pas seule. Elle était assise vers la fenêtre dont les capucines en pleines fleurs adoucissaient le jour. Elle brodait de son air tranquille, elle avait son regard enjoué; elle me salua d'un signe de tête, d'un sourire, avec cette aisance modeste, sans familiarité, sans gaucherie, que certaines natures apportent en naissant. sous le chaume comme sous les lambris dorés.

Cela ne s'acquiert point. On l'a ou on ne l'a pas. Si on ne l'a pas, on ne l'aura jamais. Euphémie l'avait; elle était pauvre fille et grande dame, mais d'une distinction qui s'accordait merveilleusement avec son mince état. Elle était appropriée à tout, à sa place partout

Il y a des gens dont chaque mouvement, dont chaque parole font lever des légions de disparates, qui *marchent avec* toute leur vie; Euphémie était au contraire de ces personnes harmonieusement douées que la paix accompagne; la paix, et la bienséance, et le laisser-aller, et l'à-propos. Le peu qu'elle faisait, elle le faisait bien, sans y viser. Elle avait bon air; rarement de l'embarras parce qu'elle était simple et qu'elle s'oubliait. Infirme, elle trouvait mille petits

moyens de se servir elle-même, sans bruit, sans qu'on y prît garde; cela allait comme de soi.

Ce matin, nous devisions de ceci, de cela, lorsqu'un léger craquement me fit tourner la tête. Je vis alors, au fond de la chambre, dans l'ombre, une grande figure d'homme qui m'étonna. Je regardai Phémie, elle avait son calme ordinaire. Cet homme, de haute taille, était assis sur un escabeau. Je ne pouvais distinguer ses traits, j'avais les yeux éblouis par la lumière, il était mal éclairé, d'ailleurs; mais il se tenait dans une espèce de posture dantesque qui me saisit : les genoux relevés, les coudes sur les genoux, le visage appuyé sur ses deux poings, un regard fixe, qu'on ne voyait pas, mais qu'on sentait. Il ne parlait pas, il ne bougeait pas, absorbé, écoutant ou rêvant, on ne savait lequel.

Euphémie ne paraissait pas y prendre garde; je fis comme elle, je le voulus du moins; malgré moi, la présence de cet homme qui semblait l'occuper si peu m'inquiétait. J'y pensais, de temps à autre je jetais de ce côté un coup d'œil furtif. L'homme était là, toujours immobile. Je me sentais mal à l'aise, la voix me tremblait un peu; Euphémie, point; elle brodait,

elle parlait, elle me contait quelque incident de son court passé.

— Faut que je vous dise ! s'écria-t-elle d'un mouvement vif. Elle avait ces tours aisés du peuple parisien, ces élisions familières qui donnent des ailes à la phrase :

— Faut que je vous dise ce qui m'est arrivé un dimanche, du temps que j'avais des jambes !

J'étais leste alors, et bonne marcheuse. Nous habitions Auteuil. Pas riches, vous savez ! Quand nous avions à faire à Paris, fallait aller à pied.

Ce dimanche donc, un beau dimanche d'été, les rossignols chantaient ; j'avais la veille travaillé jusqu'à minuit. C'est égal, je voulais me rendre au temple, pour entendre parler du bon Dieu. Je regarde le soleil, neuf heures ! me voilà en retard. Je m'habille, je me hâte, je cours plus que je ne marche, j'arrive. On chantait les cantiques ; je m'assieds dans le premier coin venu, près de la porte, et paf ! les chants, la fraîcheur, l'ombre, la fatigue, je ne sais quoi, je m'endors, mais là, comme je n'avais pas dormi depuis huit jours !

C'était mal fait, ça ! — reprit en hochant la tête Euphémie qui me voyait sourire.

Je dors une demi-heure, je dors une heure, j'en dors deux, tant que le service dura! Un grand bruit me réveille, je vois tout le monde debout; on allait partir. Je me lève en sursaut, confuse, rouge de honte, près de pleurer, tant j'avais de chagrin!

Il se fit un silence; au milieu, la voix du pasteur; il prononce gravement la bénédiction finale : ALLEZ EN PAIX! ET QUE L'AMOUR DE DIEU, LA GRACE QUI EST EN CHRIST, LA COMMUNION DU SAINT-ESPRIT DEMEURENT AVEC VOUS ET VOS FAMILLES!

Voilà mon sermon, et il était beau! — Aussi, je sentis comme si mon cœur sautait de joie; je revins avec ces paroles, elles me durèrent toute la semaine. — Hein! quelle compassion du bon Dieu pour ses pauvres enfants!

Un gémissement profond, presque sifflant, interrompit Euphémie. Je tressaillis et me tournai brusquement vers l'escabeau. L'homme n'avait pas remué; seulement il tenait son visage plus profondément enfoui dans ses mains.

Euphémie le regarda de son regard doux :

—Faut avoir confiance, monsieur Victor! dit-elle.

Il se fit un court silence; elle recommença de parler,

comme chantaient ses canaris, avec un épanouissement de jeunesse, de bonheur, d'imprévoyance du lendemain dont nos vingt ans seuls ont eu le secret.

Pendant qu'elle parlait, l'homme, sans rien dire, se leva et sortit.

La physionomie d'Euphémie changea tout à coup, elle devint sérieuse.

— C'est un de nos *forts*, me dit-elle. Puis voyant que cette courte explication ne me suffisait pas, que mon regard restait interrogateur, elle reprit, assez contenue :

— Il est bien malheureux. Et d'une voix plus basse, comme confuse pour lui de ce qu'elle allait dire : — Il a été au bagne.

Je frissonnai sans le vouloir.

— Si vous saviez ce qu'il souffre ! malade, point de paix ! un caractère de bête sauvage, des fureurs qui lui montent à la tête comme une flamme, à présent moins qu'autrefois. Et puis une vigueur de taureau, des mains de fer ! Malade comme il l'est, il plie encore, du bout des doigts, un louis d'or ! — Il était jeune, il était jaloux, il aimait une femme ; dans un accès de violence il lui a mordu le sein, si férocement

qu'elle en est morte. — Il a passé dix ans là-bas. — Maintenant la vie lui pèse. Les occupations ne lui manquent pas, il se conduit bien, mais il est dévoré : les remords, la honte... il a peur de Dieu. Pourtant il vient ici, je lui parle, il ne répond pas, ou guère ; il est si timide! mais il revient toujours.

Ce fut la première fois que je rencontrai cet homme.

La seconde, ce fut chez lui.

Son mal avait fait des progrès rapides, il ne pouvait plus travailler ; Euphémie me l'envoya dire.

Il habitait, non loin de la Halle, une maison de sordide apparence. Je montai, je frappai, une voix rauque me cria d'entrer ; la voix de sa mère !

La chambre était vaste, haute, dépenaillée, avec des murs nus, du plâtre maculé par places, suintant l'humidité, tombant çà et là. Point de meubles, pas de commode, pas d'armoire ; trois chaises défoncées ; sur l'une la mère, cousant un sac de toile, vers la fenêtre ; sur l'autre, les hardes du malade couché dans son lit ; la troisième vide et placée auprès ; ce fut là que je m'assis.

La croisée, immense, garnie de petits carreaux verdâtres, obscurcis par les exhalaisons du dedans et le froid du dehors, laissait entrer un jour opaque, sans azur, triste aux yeux.

Dans le mur était fixé un morceau de miroir, moucheté de taches noires. La mère, une large femme à face osseuse, poursuivait sa couture sans me regarder. Elle ne proférait pas une parole, ne faisait pas un geste, mais je me la sentais hostile. On eût dit une louve surprise dans son antre.

Le fils gisait sur son grabat. Alors je vis sa figure, cette figure que je ne puis oublier. Un long visage, des cheveux taillés court, un front élevé, des joues strictement rasées, un nez droit, des lèvres minces, une grande distance d'elles au nez, un regard mal affermi, quelque chose à la fois de souverainement dur et de craintif, de sauvage et d'hésitant, d'énergique, d'emporté même et de presque douceâtre.

Ce qui dominait tout, c'était l'empreinte d'un irrémissible malheur, mélange de révolte et de désespoir, souffrance aride, douleur sans attendrissement, cette sinistre empreinte qu'on doit trouver au front des anges tombés. Il regardait devant lui, ni sa mère ni

moi : le mur, l'atmosphère chargée de poussière, rien. Ses mains fiévreuses, puissantes malgré la maladie, repoussaient les couvertures d'un geste monotone. Il était haletant. La mère tirait son aiguille ; on entendait passer le gros fil dans la toile, elle nous tournait le dos.

Une femme pareille pouvait aimer, elle aimait sans doute, mais d'un farouche amour, sans effusion, d'un amour de lionne, qui meurtrissait.

Il descendait seul, il descendait morne et désespéré dans l'abîme. Vers le néant ? vers le juge ? il ne savait pas.

Je sentis une pitié sans bornes. Chose étrange, je sentis l'humiliation me pénétrer jusqu'au fond de l'être. Cet homme avait presque assassiné ; mourant, il était effrayant encore : eh bien ! si j'avais osé je l'aurais pris dans mes bras, je lui aurais ouvert tout mon cœur.

Ce fut à Dieu. Ce que je dis, en vérité je l'ignore, mon cœur parlait, mes pleurs coulaient, je le suppliais de se laisser sauver.

Il regardait toujours le mur, en silence. A la fin, ses lèvres tremblèrent un peu, une teinte pourpre

passa sur ses joues, et lorsque je me levai, il me tendit la main.

— Pour l'amour de Jésus, croyez! — Ce fut un cri. D'un irrésistible mouvement je tombai sur mes genoux, je priai. Pria-t-il? Je le crois.

La mère ne dit rien, seulement elle avait arrêté son aiguille, et quand, plus tard, la nuit venue, son fils assoupi, je passai devant elle, elle se leva, sombre toujours, moins ennemie, et m'ouvrit la porte.

Je n'ai pas revu le forçat.

---

# VIII

## UN PIGEONNIER

Ce n'est pas ce que vous pensez. Il n'y a d'autre pigeonnier qu'une pauvre chambre, d'autres pigeons qu'un vieux homme avec sa femme.

Je lisais dans mon salon, un soir du mois de mars, à Paris, par un temps neigeux, quand la porte s'ouvrit et qu'on me remit une lettre. Je ne l'avais pas prise que je savais ce que c'était : une lettre de pauvre ! Elles se ressemblent toutes ; même papier, même écriture, même odeur de misère, quand ce n'est pas de tabac ou d'eau-de-vie !

Sommes-nous donc si esclaves du fait que l'indigence efface les caractères de notre individualité? Vous avez été riche, vous avez été délicat, vous avez eu votre humeur, vos goûts, vos originalités; vous devenez pauvre, tout s'aplatit, et s'il faut que vous imploriez la charité des autres, vous tremperez votre plume dans cette encre pâle, votre pensée prendra ces chemins battus, vous imprimerez à votre missive ces humbles plis : pauvre, vous écrirez une lettre de pauvre!

Celle que je tenais dans mes mains ne sentait ni le vin ni le cigare. Mais la lassitude des misères d'autrui me flétrissait le cœur; j'en avais vu tout l'hiver, j'y avais usé mes forces; bien des tromperies, bien des roueries me donnaient quelque droit, il me semblait du moins, à me réfugier dans un égoïste repos.

J'eus une velleité de ne pas ouvrir la lettre, de la renvoyer cachetée, de me retourner et de me rendormir. Je ne le fis pas; peut-être parce que j'eus honte de moi, peut-être parce que le domestique qui restait debout, vers la porte, attendant ma réponse, murmura quelque chose comme : *ils sont là.*

Je fis signe de la main qu'on me laissât, je déchirai l'enveloppe et je lus.

L'enveloppe contenait deux lettres. L'une, la lettre de pauvre, d'une écriture correcte, comme beaucoup de celles que j'avais reçues, avec certains mots, *Dieu, votre charité, le désespoir*, en lettres majuscules, très-ornementées, et qui dénotaient un vrai talent calligraphique. Du reste, rien qui la distinguât des autres. On y peignait un dénûment extrême; il y avait bien un cachet de sincerité, quelques paroles qui semblaient le cri de l'âme, des assurances de foi qui indiquaient des cœurs chrétiens; mais j'avais tant vu de ces ingénuités calculées, mes oreilles étaient si fatiguées de ces effusions à froid qu'en vérité je ne distinguais plus la note juste du ton faux. Et c'est une des souffrances de notre vocation, à nous qui voulons faire du bien.

L'autre lettre n'avait rien de pareil. C'était la recommandation librement écrite d'un homme dans l'aisance, habitant Lyon. Je le connaissais, il m'adressait un couple malheureux : des tapissiers, jadis riches, gens d'une loyauté antique, ruinés par de mauvaises affaires. Le malheur les lui avait amenés;

lui, tout en les soulageant comme il pouvait, leur avait donné ce qu'il possédait de meilleur, la foi chrétienne dans sa simplicité, dans sa puissance. Ils croyaient, ils aimaient; mais il leur répugnait souverainement de vivre d'aumônes. Lyon était pour eux sans ressources. Paris avait miroité devant leurs yeux; dès lors, plus moyen de les retenir. La femme serait restée, elle gardait moins d'illusions; le mari, non. Paris, la ville des beaux meubles, des riches tentures! et lui, dont le goût était si sûr, la main si habile! n'avait-il pas — quelques vingt ans passés — décoré des caves au faîte l'archevêché de la seconde ville de France!— Paris! mais il n'aurait qu'à s'y présenter; les ateliers s'ouvriraient, l'ouvrage abonderait! Ce qui le vexait seulement, c'est qu'il lui faudrait prendre des ouvriers, une vingtaine, cela ennuierait sa femme!

Rien ne l'arrêta, ni arguments, ni faits; ils partirent.

Cette lettre, la lettre qui me les recommandait, avait trois mois de date. Trois mois! de travail, de pénurie, qui le savait?

Je m'élançai vers la porte, je l'ouvris, et je le sus. Ils se tenaient là, modestement assis sur la banquette,

vêtus d'habits noirs et vieux ; deux pâles figures qui frappaient le cœur d'un remords rien qu'à les voir. Le mari avait une soixantaine d'années, la femme cinquante; elle en paraissait davantage. C'était un visage très-doux, encadré de cheveux grisonnants; des yeux limpides, seul reste de jeunesse; une bouche paisible, quelque chose de résigné, d'essentiellement calme et bon, avec cette fermeté que donne la franchise. Mais la mansuétude dominait, et la modestie. Elle restait un peu en arrière, souffreteuse, sans excès de timidité, bien que légèrement embarrassée.

Son mari, le vieux tapissier, ne lui ressemblait en rien : petit homme aux yeux vifs, fébriles, agité plutôt qu'actif, s'asseyant, se levant, l'air tourmenté, qui regardait à chaque instant sa femme, avec amour, mais d'un amour inquiet. Il avait le front bas, une forêt de cheveux blancs, une tête étroite, je ne sais quoi qui faisait penser à un linot, et il l'était; en quelques instants je le vis bien.

L'infortune leur avait donné pareille vie, mais la paix siégeait au cœur débonnaire de la femme; le rongement d'esprit dévorait le pauvre homme. Elle connaissait le Seigneur et s'appuyait sur lui, il con-

naissait Jésus et regardait à tous les bouts de l'horizon d'où lui viendrait le secours ; elle attendait patiemment, il s'usait en efforts stériles ; elle laissait le passé où il était, il y faisait des retours amers qui minaient sa vigueur ; elle l'aimait tendrement et cet amour lui donnait sa meilleure joie, il l'aimait de passion, et cet amour faisait sa pire douleur.

Tels ils étaient. Depuis trois mois ils passaient de déception en déception. Du travail nulle part.

— Ils disent que je suis trop vieux ! s'écriait le pauvre homme. Ils me ferment la porte ! pas une chaise à garnir, pas une draperie à poser ! moi qui ai décoré l'archevêché de Monseigneur ! Et il secouait la tête.—Voyez mes bras ! est-ce des bras débiles, çà ? Il relevait la manche usée de son habit : N'ai-je pas mes dix doigts ? Mendier ! mendier !... Il le faut, nous manquons de pain !

Il retomba sur la banquette. La femme arrêta sur moi ses beaux yeux tranquilles où montait une larme. Elle mit la main sur la main de son mari.

— Dieu ne nous laissera pas, dit-elle ; et ce peu de mots, bien simples, prononcés d'une voix très-grave et très-veloutée, me fit involontairement penser

à cet esprit doux et paisible qui est d'un grand prix devant Dieu.

Le vieux tapissier se calma comme par enchantement.

— C'est vrai pourtant, fit-il, nous sommes encore heureux !

Lorsqu'ils partirent, le mari, instinctivement, au rebours de l'usage, passa son bras sous celui de sa femme et s'appuya sur elle. C'était une longue habitude ; elle ne s'en était jamais doutée. Jamais cet humble cœur, jamais cette nature candide, ne se douta qu'elle était la force de son compagnon ; jamais elle ne s'aperçut qu'elle lui était en tout supérieure ; si cette pensée lui fût venue elle l'eût détestée, elle ne lui venait point. Ce n'étaient pas ces apparences modestes qui recouvrent un fond hautain, ce n'était pas cette soumission de paroles, d'attitude, avec une inflexible volonté qui glisse vers le but lorsqu'elle n'y peut marcher droit ; elle ne disait point : Mon mari veut ! Ce qu'il voulait, elle était, de bonne foi, toute prête à le faire. L'idée lui paraissait-elle mauvaise — car elle avait son jugement ; — elle le disait, loyale autant que paisible ; mais elle n'insistait pas, elle sa-

vait s'arrêter; le mal fait, elle le réparait d'instinct, presque sans le savoir. Elle chérissait son mari de toute la force de son âme; elle le respectait, elle l'admirait. Lui, esprit étroit dans une âme honnête, plein d'ardeur, ardent au travail, infatigable, se traitant durement, il voyait la vie, et les autres, et lui-même, tout, par le bout noir; excepté sa femme.

On se perd vite à Paris. Nos gens secourus, lancés autant que je le pouvais, il en vint d'autres. Après les avoir beaucoup vus je les vis moins; deux mois s'écoulèrent, ils ne demandaient rien, je les oubliai, puis tout à coup je me les rappelai et j'y courus.

Le mari seul était dans la chambre.

Un coup d'œil me dit qu'ils avaient souffert. Il ne restait que les meubles indispensables; un poêle en fer sur lequel cuisait le maigre repas, de petits rideaux blancs à la fenêtre, point au lit; ni vieilles tasses ébréchées, ni vieux verres dorés, ni estampes encadrées; tout avait pris le chemin du Mont-de-Piété. Seulement la propreté, le bon arrangement, des lambeaux d'étoffe, étendus devant le lit, sur le froid

carrelage de briques, révélaient la présence d'une femme.

Le tapissier était assis; il écrivait; si appliqué, si absorbé qu'au premier moment il ne m'entendit pas. Au bruit il leva les yeux. Il s'élança, me fit asseoir, se prit la tête — c'était son geste habituel — puis d'une voix agitée :

— Plus mal, de mal en pis ! point de travail, point ! elle s'extermine !

Il prit l'ouvrage de sa femme et le laissa retomber :

Moi, je suis oisif; elle me nourrit, elle ! Je ne sais que tendre la main. Demander, demander, toujours demander ! — Il fit un signe d'impatience où se mêlait quelque amertume; les tentures de l'archevêché lui revenaient en mémoire :

— Et pour comble, je la tourmente, oui, je la tourmente ! Je devrais l'encourager, je la décourage; je devrais la fortifier, je l'affaiblis; je devrais me laisser consoler, je m'irrite ! Elle a de la foi, elle, eh bien, je fais l'œuvre du démon, je la lui ôte. Quand elle me dit : *espère!* je lui réponds : de quoi cela sert-il? Je suis un homme méchant, inutile, bon à rien... qu'à la tuer !

Il se renversa en arrière, puis : — Dans cet instant, où croyez-vous qu'elle soit ? au Mont-de-Piété. Elle y porte sa montre, la montre que je lui ai donnée le jour de notre mariage, il y a trente ans. Savez-vous ce que j'ai fait, moi ? je lui ai dit un torrent de duretés ; voilà ce que j'ai fait ! Elle m'a regardé, elle m'a embrassé, elle s'est rassise ; je lui ai dit : *Va !* comme un brutal ; elle est sortie !

Quand il se fut un peu remis :

— Aussi ! — et sans transition sa voix devint presque joyeuse : — Voyez ! il prit la feuille que tout à l'heure il couvrait d'écriture : — Voyez ! je me rends justice ! du doigt il me montrait les lignes avec une intime satisfaction : Cela lui fera plaisir, cela !

Je lus : « *Ma chère femme, je suis un indigne ; ma chère femme, je suis un indigne !* » toujours, en caractères moulés, jusqu'à la fin de la page !

— Telle que je la connais, je ne crois pas, lui dis-je simplement. Il me regarda de son petit œil inquiet.

— Dites-lui que vous l'aimez, cela vaut mieux.

— Si je l'aime ! s'écria le vieux tapissier avec exaltation. Cette femme ! ma femme, c'est un ange ! Ma femme, c'est ma vie. Je suis bien malheureux ; nous

avons froid ; — son regard effleura le pauvre intérieur de la chambre ; — quelquefois nous avons faim ; eh bien, il y a des moments, oui, des heures où nous sommes plus heureux que des rois ! Le soir, — nous nous couchons nuit tombante, il en coûte d'allumer ; — là ! et il me montra l'alcôve, le lit dénudé ; là, quand nous nous mettons à genoux, ensemble ; là, quand elle repose sa tête sur mon épaule, là, voyez-vous, il me vient de ces félicités à briser le cœur ! — Oh ! si je pouvais mourir ainsi !

— Et votre femme ?

Il poussa un cri : — C'est cela, c'est cela ; égoïste, toujours égoïste ! Il joignit, il tordit plutôt ses mains qu'il éleva vers le ciel.

Il me semblait entendre le gémissement sorti du cœur de saint Paul, ce soupir désolé qui monte des profondeurs de toute âme humaine : Misérable que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort !

La porte s'ouvrit dans cet instant ; c'était la femme qui rentrait. D'un regard elle vit les traits altérés de son mari, elle courut à lui :

— Pardonne-moi, dit-elle, je t'ai fait de la peine. Nous la retirerons, tu me la remettras au cou ! — De

ses deux bras elle le tenait pressé contre elle : — J'ai du pain, tout ce qu'il nous faut, fions-nous à Dieu, à Jésus ; n'a-t-il pas eu faim ?

Un mouvement l'avertit de ma présence ; elle se tut, un peu confuse, puis me salua, resta debout devant moi et me remercia de ma visite.

Le vieux tapissier, qui n'avait pas un grand nombre d'idées, tenait ferme celles qu'il avait. Au premier silence, il saisit sa feuille d'écriture, et les yeux étincelants de plaisir, la tendit à sa femme. Elle lut, rougit beaucoup, s'approcha de la table, écrivit rapidement, remit la page sous les yeux de son mari, puis d'un geste vif, déchira le papier en petits morceaux.

Je les ai sus plus tard ces mots qui jamais ne sortirent du cœur du vieux tapissier ; les voici : « Mon mari, je suis ta femme bienheureuse et ton humble servante. »

Toute la bienfaisance du monde ne saurait suppléer le travail. Avant le pain, avant les secours, ce qu'il fallait au vieux tapissier, c'était de l'ouvrage : travailler de son métier.

— J'ai chez moi un fauteuil à recouvrir, une ga-

nache, fort belle, pouvez-vous la réparer? Le regard du petit vieux pétilla.

— Voulez-vous venir?

— Quand? dit-il d'une voix tremblante.

— Mais, demain ! au premier beau jour, comme il vous conviendra.

— Et je... je pourrai amener ma femme?

— Je le crois bien !

— C'est qu'elle s'y entend mieux que moi !

— Oh ! fit la femme avec un doux sourire.

La figure du vieux tapissier s'éclaira, en deux secondes il rajeunit de dix ans ; plus de rides sur le front, son corps se redressait, sa poitrine se dilatait, il se frottait les mains ; ce que n'avaient pu faire les consolations de sa femme, ce que n'auraient jamais fait les dons de la bénéficence, l'ouvrage, *son ouvrage* le faisait. Son état lui revenait, sa jeunesse, sa vigueur, la bonne chance !

Il courut à la commode, ouvrit le tiroir, examina ses outils, un à un, prenant celui-ci, rejetant celui-là, sans plus s'apercevoir de ma présence. Sa femme avait une expression céleste ; elle unit ses mains, fortement, et me regarda sans dire un mot.

Le lendemain était une splendide journée du mois de juin.

Paris ne possède guère de réduits champêtres ; j'ose dire que, ce matin-là, mon salon, ouvert sur mon jardin : vingt mètres de long sur six de large, avait quelque chose de printanier, de frais, d'embaumé qui faisait rêver d'idylles.

Un morceau de ciel bleu, un morceau de gazon vert, des glycines enchevêtrées aux treillis du mur, ces murs eux-mêmes très-bas avec d'autres jardins tout autour, des cythises aux grappes d'or, de beaux rosiers fleuris, des étagères de géraniums où butinaient les abeilles avec des murmures affairés, une tente qui tamisait le jour, des chaises agrestes, une table, et par là-dessus un acacia en pleine floraison à qui chaque souffle de la brise enlevait des corolles blanches pour les éparpiller toutes parfumées sur l'herbe; tel était mon jardin, tel était mon salon. Pauvre réminiscence de nature, de ces puissantes joies qui vous élargissent le cœur alors que vous marchez par la campagne, au milieu des grandes œuvres de Dieu, dans une bonne vie, au soleil, en liberté.

Heureux celui qui, de l'aube au crépuscule, promène

son regard sur les vastes horizons. Heureux celui qui voit en avril verdir les prés, qui cueille la violette aux vallées, qui de ses mains plante et de ses mains moissonne. Heureux celui qui respire l'air, le grand air des champs, à qui le vent apporte par sa fenêtre ouverte la senteur des luzernes en fleurs. Heureux celui qui travaille d'un sain travail, à ciel découvert, dont les facultés sans cesse rajeunies s'appliquent au labeur que Dieu lui donna, sans mollesse, sans fièvre, et le soir venu, au lieu des factices devoirs d'une existence factice, trouve les joies bénies du foyer.

Dès sept heures on sonna chez moi. Les deux vieux époux entrèrent. Ils s'étaient faits beaux : vêtements usés, râpés, avec un air de fête; ils rayonnaient. A peine si le bonhomme voulut déjeuner tant il avait hâte. Vite il se mit en tenue; alors son visage resplendit. Tablier de serge verte, des épingles pleins les lèvres, et tailler, et mesurer, tirer, ajuster; difficile envers lui-même, recommençant vingt fois, et si vif pourtant, si preste, d'un coup d'œil si juste, d'une main si adroite, que l'ouvrage avançait comme par miracle.

La femme cousait, attentive à ses directions, silencieuse, le sein gonflé de joie.

Ma préoccupation, c'était de les faire manger, de les faire promener; leur préoccupation, celle du tapissier surtout — sa femme me comprenait bien, — c'était de travailler; de travailler encore, et de montrer sa maîtrise, et qu'il n'avait pas oublié l'état, et qu'il pouvait faire un chef-d'œuvre, et qu'il avait au bout des doigts de quoi nourrir sa femme et ne pas mendier!

A peine si je parvins à le détacher de ce malheureux fauteuil, à lui faire prendre une heure de répit, dans le jardinet, au milieu du jour. Mais le soleil entrait avec toute sa lumière, les abeilles s'égaraient parfois dans le salon, il y passait des bouffées de suave odeur. Alors le tapissier relevait sa tête, son dos courbé, humait l'air, disait: Il sent bon ici! puis reprenait de plus belle.

C'est égal, il était heureux à sa manière, profondément heureux. Il échangeait avec sa femme de petits mots gais; on les entendait rire, lui d'un rire bref, elle d'un rire frais et clair.

Les beaux jours étaient revenus, il gagnait, il gagnerait. Dieu avait exaucé sa femme; il priait bien aussi de tout cœur; mais ses prières à lui, il en fai-

sait peu de cas. Celles de sa femme, oh! celles-là montaient droit au ciel.

Quand le soir vint on m'appela. Le fauteuil était terminé : une perfection! Je le lui dis; ses mains tremblaient de joie; ce n'était plus le même homme. Il considérait son œuvre, un peu fier, pas trop, car le bien-faire lui était familier; il avait bon air, il avait bon courage, il était calme, posé, pour la première fois. Sa femme le contemplait, puis le fauteuil, puis de nouveau lui, puis moi, puis on voyait qu'elle remerciait Dieu. C'était elle à cette heure qui était émue; le bonheur la troublait plus que n'avait fait la peine.

Quand ils partirent, son mari, d'un mouvement aisé, lui offrit le bras : il la protégeait.

Je voudrais m'arrêter ici, sur ce beau jour d'été. Hélas! il faut cette fois aller jusqu'au bout.

Le vieux tapissier ne s'était pas trompé; l'ouvrage arriva. Pas abondant, un peu, assez pour l'entretien du ménage; assez pour le rendre heureux.

Lorsque je quittai Paris, en juillet, la chambre s'était remeublée modestement; il y avait un pot de ré-

séda sur la fenêtre; deux canaris chantaient en cage; la montre, la montre de mariage, brillait à la ceinture de la digne femme. C'était un intérieur, c'était un ménage, c'était une affection à faire envie; c'était le pigeonnier.

Il y a des gens qui rient de ces vieilles amours! pas moi.

Je les plains, ceux qui pensent qu'un temps fleurit pour les jeunes tendresses, et que, ce temps fini, la saison d'aimer est passée, que le cœur èst flétri, qu'il ne reste plus qu'à vivre en prose, sans flamme, sans soleil, sans ombre et sans mystère.

On était deux amants, un homme, une femme; on avait mille délicatesses dans l'âme, et toutes les pudeurs, et toutes les grâces, et tous les embrasements secrets, les petits chagrins même et les belles larmes des affections puissantes. L'âge sonne; on devient deux camarades — c'est le lot de faveur — bons enfants, bons garçons, le cœur sur la main, faciles par indifférence, également amusés, également ennuyés de ce qui leur reste de vie, n'ayant plus rien à se demander, pas grand'chose à se donner, sans espoir, sans regrets, attendant l'heure, et quand l'heure

est là se quittant d'un grand calme; eux qui s'étaient aimés d'un si grand amour!

On trouve cela tout simple, et que c'est la suprême sagesse, moi je le trouve révoltant, et que c'est la plus triste folie.

Je quittai Paris. Le choléra cet été y sévit fortement.

Lorsque je revins, décembre soufflait de son haleine glacée par les rues; les appartements étaient froids, inconfortables, j'eus à m'occuper de mon intérieur.

Un soir, la veille du jour de l'an, le timbre de la porte retentit; le vieux tapissier me demandait. Etait-ce bien lui que je vis assis sur la banquette, à la même place que l'an dernier, seul, courbé, l'œil hagard! Il me regarda fixement :

— J'ai faim, dit-il d'une voix caverneuse. C'est ce qui me fait venir vous importuner.

Je pressentais quelque affreux malheur que je n'osais vérifier. Il me regarda encore, vit que je ne savais rien. Alors, avec une explosion terrible :

— J'ai perdu ma femme! cria-t-il. Je l'ai perdue,

perdue, perdue! — Et il ensevelit sa tête dans ses deux mains.

Puis d'un ton lugubre, il se fit, comme à lui-même, le récit de cette tragédie.

C'était bien simple. Au plus fort du choléra, la pauvre femme était sortie pour faire quelques emplettes; en rentrant le choléra l'avait saisie, il l'avait broyée, en quatre heures, sans qu'elle pût adresser à son mari autre chose qu'un adieu murmuré parmi les tortures. Ses mains étaient constamment jointes; son sourire, en partant, celui d'un ange.

— Je suis resté seul! depuis trois mois! je n'ai plus rien, je ne suis plus rien, et je vis!.... Le bon Dieu n'a pas encore eu la charité de me prendre!

Je lui mis doucement la main sur le bras, comme naguère sa femme; il tressaillit; et pendant qu'il continuait de parler, en phrases haletantes, je constatai les ravages de cette immense douleur sur ce pauvre être, faible de corps, faible d'esprit. Il était dépenaillé, presque sale, lui si rigoureusement propre autrefois, si bien ordonné dans ses vieux habits! Il avait les joues maigres et pendantes, l'œil ardent, le corps agité d'un frisson continuel et presque convulsif. Il

parlait beaucoup, vite, s'écoutant à peine, ne m'entendant pas; il poursuivait sa plainte comme le flot de la mer qui vient et revient battre la même plage. Quand je touchais fortement la corde religieuse, elle rendait un faible son; mais par un reste d'habitude plutôt que par une vibration qui lui fût propre; le désespoir envahissait tout.

— Je ne travaille plus, je n'y ai plus la tête, disait-il. Je vais, je marche, je fais des courses quand on m'en donne: je suis un homme fini!.... *Et je ne peux pas finir!* cria-t-il en se levant avec vehémence. *Je mange!* croiriez-vous que *je mange!*.... Oui, j'ai la bassesse de manger! parce que j'ai faim. La faim me dévore!

Je fis apporter quelques aliments, du bouillon; il n'en voulut pas; il avait, disait-il, le gosier serré, cela lui faisait du bien de pleurer, du bien de parler, cela lui suffisait.

L'homme se sent petit devant la haute mer. L'idée de son impuissance l'accable. Il ne peut que contempler la houle éternelle, et cet horizon qui ne se ferme pas, et prêter une oreille méditative à cette grande voix qui se promène sur les eaux. Il est un autre

océan qui lui fait mieux toucher ses bornes : l'immensité de la douleur! quelqu'un de ces chagrins sans fond, sans espoir terrestre, qui se nourrissent de leur substance; quelqu'un de ces Prométhées attachés sur le rocher, les entrailles incessamment rongées; quelqu'un de ces abîmes où s'engouffrent, pour y disparaître, toutes les consolations, tous les secours.

Je ne dis pas à cet homme qu'il avait une idole, et que Dieu l'avait brisée; je ne lui dis pas que sa femme était une créature, et que notre cœur ne doit pas s'attacher aux créatures; je ne lui dis pas que le chrétien doit se réjouir quand Dieu le fait pleurer. J'ai trouvé de ces consolatiens-là dans les livres des hommes, je n'en ai point vu de pareilles dans le livre de Dieu.

Seulement, d'une voix que je m'efforçai de rendre calme, je lui demandai doucement s'il voudrait, à cette heure, la rappeler du ciel où elle était, sur la terre où il souffrait.

Cette idée le saisit: —Non, non! répondit-il avec une explosion de tendresse et de larmes.

— La voudriez-vous à votre place, vous à la sienne?

— Non, non! Il le dit d'un accent presque joyeux.

— Le Seigneur l'a bien aimée.

Il répéta : *bien aimée*, plusieurs fois ; il serrait cette parole dans son cœur ; c'était sa première lueur de paix : — *Il l'a bien aimée !* cela le réconciliait avec l'acte souverain de son Dieu : — *Il l'a bien aimée !* cette pensée faisait son chemin royal, lumineux dans son âme : *Il l'a bien aimée ! il l'a bien aimée !* — Le pauvre homme s'en fut, répétant ces mots.

Ce soir-là, il ne voulut pas d'autre nourriture.

Le lendemain j'étais chez lui. Sur sa porte on voyait un petit écriteau noir avec des lettres blanches : *Ci-gît* Bénard, *veuf !* C'était son nom ; le *veuf* tracé en caractères énormes.

J'eus le cœur serré. La souffrance était plus forte que le cerveau de cet homme.

En entrant je restai sur le seuil. Bénard se tenait assis, immobile, devant l'alcôve qu'il regardait d'un œil fixe. Le lit avait disparu, il était tiré dans un coin de la chambre, défait, en désordre. Dans l'alcôve s'élevait une espèce de catafalque disposé avec un extrême fini.

Je m'approchai ; Bénard se tourna, s'élança vers moi, me prit par la main et m'amena devant l'alcôve.

— Voilà ce que j'ai fait! me dit-il d'un ton où perçait je ne sais quel contentement sous la douleur. Voyez! Et sa voix se troublait par degrés, ses mouvements devenaient fébriles : Voyez! voici sa table, couverte d'un drap noir; voici la cage; les canaris sont morts, dans mon martyre je les ai oubliés : elle ne l'aurait pas fait, elle! Voici des fleurs blanches! Tout ce que je gagne je le mets là, tout ce qu'on me donne, tout!... Voici sa montre, la montre de... Les pleurs l'étouffèrent : — Elle s'est arrêtée depuis le jour... Voici sa bague... voici son châle, son pauvre châle!

Il tomba sur ses genoux, cacha son visage dans le châle, y plongea la tête; je l'entendais sangloter. Je me rappelai le silence des amis de Job. Puis de dessous le linceul où il s'ensevelissait tout entier :

— Elle était ma foi! commença-t-il d'une voix désespérée; elle m'enseignait à aimer Jésus, à supporter les peines; elle a tout emporté, tout! Je ne prie plus, je ne sais pas si je crois! Dieu me voudra-t-il?

A cette épouvantable pensée, à cette foudre lancée par la sûre main de Satan, il s'arracha des plis du châle et me montra un visage si bouleversé que j'en frissonnai. Sans savoir ce que je faisais, avec un de

ces cris muets que le Seigneur entend, je saisis sur une chaise un livre, que j'avais reconnu, et je le mis ouvert sur le catafalque. Bénard le vit, se leva, s'inclina sur les pages, sans les toucher, d'un œil avide, comme dans le désert le mourant aux sources vives !

— La mort ne sera plus ! commença-t-il de lire en tremblant. Il n'y aura plus ni deuil... ni cri... ni douleur... parce que les premières choses sont passées !

Alors cet homme presque exaspéré devint doux comme un enfant. Il prit le livre avec respect, le baisa, le remit où je l'avais placé.

— C'est son livre, son livre d'Évangile. Et moi qui l'avais oublié ! Oui, là ! il est bien là. Son beau livre où elle lisait chaque matin, où nous lisions chaque soir ! C'est ta réponse, ma bien-aimée. C'est ton message ; tu me le donnes, oui ; tu me dis d'avoir espoir, de la part du Seigneur, oui, oui ; je lirai, je prierai, je me soumettrai, va ; il aura pitié de moi, nous serons ensemble.

Dès lors le vieux tapissier fut plus calme ; avec des retours de désolation, presque de murmures, pourtant des progrès dans l'obéissance. Tantôt il croyait jusqu'à en être heureux, tantôt il doutait et s'abîmait

dans son malheur; parfois il se dévorait de remords, parfois il saisissait le pardon de Jésus.

C'était une tête faible, usée; c'était une de ces âmes que les sages réprimandent volontiers parce qu'elles sont fatigantes, pleines d'incohérences, pleines de contradictions, qu'avec elles c'est toujours à recommencer et qu'en toute œuvre, même les bonnes, on aime à voir la fin. C'était un de ces pauvres cœurs puissants à la souffrance, malhabiles à la vie, violents, sérieux, impossibles à distraire, humbles, toujours brisés, pour lesquels le Seigneur a d'ineffables tendresses.

Il ne travaillait plus; sa chère maîtrise, son goût à l'ouvrage, tout avait passé. Il errait, faisant le commissionnaire. Seulement dans l'alcôve il se retrouvait tout entier. Là se réveillait le tapissier, le vieux tapissier ardent, strict, passionné pour son art. Chaque sou qu'il gagnait, chaque secours qu'il recevait s'allait enfouir là. Là il ajustait les étoffes, là il décorait; c'étaient à tout moment des inventions nouvelles. Affamé, mal vêtu, mal rangé, il retrouvait pour son catafalque l'entrain de jadis, l'exactitude poussée jusqu'à la minutie.

On disait : Il faut le vêtir ; il ne faut pas lui livrer d'argent ; l'argent passe en bimbelots, en chiffons, il en nourrit sa folie ! — Mais sa folie était une de celles qui veulent être nourries. Réduites à la disette, elles dévorent le cœur.

Le vieux tapissier, un jour, me vint trouver presque radieux.

— J'ai une idée ! me dit-il. Peut-être il me faudra des années pour l'accomplir. C'est égal, j'arriverai.— Il baissa la voix :—Je veux tendre ma chambre de noir, avec des cordons blancs, avec des larmes blanches ! Quand ce sera fini, j'ai dans l'esprit que Jésus me prendra.

Il me montra une boîte où s'entassaient ses trésors : une pièce de cent sous, quelque monnaie d'argent, son pain, ses fatigues.

Jésus le prit avant.

---

IX

MARIETTA

— Vous ne voulez donc pas venir voir Marietta? Elle entend le français; vous lui feriez plaisir, pourtant!

L'homme qui m'adressait ces mots était un cordonnier, maître Schimp, établi dans cette petite ville d'Allemagne où j'avais accompagné la baronne et que gardait le vieux général.

M. Schimp m'avait apporté des chaussures; il m'en faisait quelquefois, quand elles étaient faites il les apportait, quand il les apportait il s'asseyait, et quand il était assis il ne se levait plus.

M. Schimp était un vieillard de soixante-dix ans, vert, dru, ridé comme un vieux drapeau, avec une toison enchevêtrée sur la tête, de petits yeux gris clair, une bouche diserte, une assez haute opinion de soi-même, et le meilleur cœur du monde.

Il parlait bien, il parlait beaucoup, en français, presque sans accent, d'une façon nette, cherchant tout à l'aise le bon terme; une fois trouvé, et ce n'était pas sans peine, il poursuivait d'une allure égale, monotone comme le murmure des fontaines.

De temps en temps il posait tranquillement son sac vert sur le plancher, entre ses jambes, tirait sa tabatière des profondeurs de sa poche, donnait sur le couvercle trois petits coups secs, puisait une prise, me disait : Vous n'en usez pas ! refermait la boîte, se bourrait consciencieusement l'une et l'autre narine, d'un revers de main balayait sa chemise, puis reprenait le fil du discours.

Vous êtes-vous consumé en un secret embrasement d'impatience? Vous êtes-vous tenu là, souriant, affable, hochant complaisamment la tête, disant à propos *oui* et *non*, tandis qu'au fond de votre cœur une voix crie : Fâcheux ! imbécile ! voyons, t'en iras-tu?

Une heure qu'il est là! et il en restera tout autant! Quelqu'un n'aura-t-il pas pitié de moi! me viendra-t-on point quérir?

—Égoïste! grommelle la conscience; égoïste, qui ne peut supporter soixante minutes d'ennui! Cet homme est son prochain, il est son frère, il vaut mieux que lui, bien sûr; si cet homme lui demandait l'aumône, il la ferait parce qu'il n'en coûte rien; l'aumône d'un peu de bonté, il ne sait pas la faire!

L'âme considère le tout et dit: — Les petites contrariétés forment aux grandes obéissances. Sois patient, appliques-y ta volonté. Le Seigneur n'envoie pas tous les jours des lions sur la route; il y laisse tous les jours courir des fourmis.

— Fourmi soit! s'écrie la première voix: J'aimerais mieux un lion.

Pendant cet entretien confidentiel maître Schimp va son train; il pérore, il revient à ses jeunes années, il embroche souvenirs sur anecdotes, pas trop piquantes; il disserte sur la religion, il disserte sur la philosophie; il a lu, le malheureux, il a partout accroché des bribes de tout et n'a rien oublié! De la philosophie il passe à la politique, de la politique à

la France, de la France à Paris, son séjour de prédilection; il y a vécu dix années, sous le grand Napoléon; Napoléon le prend en croupe et le ramène en Allemagne, les Alliés le reportent à Paris; et les rues de son temps, et ce qu'elles sont devenues, et leurs noms d'autrefois, et leurs noms d'aujourd'hui!

Le soleil marche, la fraîche soirée s'avance, il va l'engloutir, le malheureux! Silence affecté, accès de toux, remue-ménage de chaises, rien n'y fait!

Enfin, enfin cette idée lumineuse lui vint de me parler de Marietta!

Qui était Marietta? une cousine, je crois, infirme, qu'il avait retirée chez lui, avec sa sœur.

Qui que ce fût, comme qu'elle fût, Marietta me sauvait; je la bénis et je pris mon chapeau: — Allons! dis-je de l'air d'un homme qui respire après avoir plongé.

M. Schimp admira cet élan, lui qui n'admirait guère.

Quelques pas nous amenèrent devant la petite maison, verte de ce vert d'épinard à la crème qu'affectionnent les Allemands. Les vitres brillaient de propreté; la boutique de maître Schimp s'ouvrait à

côté de la porte ; il y faisait travailler ses ouvriers, se réservant, le monstre, de porter la marchandise en ville.

Une femme entre deux âges, bonne et simple créature, la sœur de Marietta, se tenait sur le seuil ; elle s'écarta pour nous laisser passer. M. Schimp entra dans la boutique, posa son paquet, prit l'ouvrage des mains d'un ouvrier, lui adressa une longue allocution en langue tudesque, lui rendit sa tige de botte, passa vers l'autre ouvrier, examina l'empeigne, recommença son monologue sur le même ton doctoral et plaintif, me regarda, puis sourit, comme pour me dire : — Y avez-vous compris quelque chose?— Je lui fis un humble signe qui témoignait de mon ignorance. Il sourit encore, ôta son chapeau, le remplaça par un abat-jour vert, remonta ses lunettes sur le front, sortit sa tabatière, donna les trois coups secs, prisa, replongea la tabatière dans l'abîme, puis murmurant : — Excusez ! il passa devant moi et s'enfonça dans un corridor. Je le suivis.

Tout en marchant : — Vous ne connaissez pas Marietta?... eh bien, vous verrez quelque chose de curieux !

Il avait ouvert la porte ; le jour inonda le corridor, et dans cette lumière, *quelque chose* en effet sauta à bas d'une chaise, qui s'avança vers nous.

Ce quelque chose m'arrêta court; j'aurais crié si le regard vif des petits yeux gris de M. Schimp ne m'eût serré le gosier. Ce quelque chose était une créature, une femme, un objet haut d'un mètre, au plus, absolument difforme : une tête qui me rappela les grosses figures de carton sur lesquelles les modistes piquent leurs bonnets, des mains sans bras qui sortaient avec leurs dix doigts de l'épaule, en guise de nageoires, point de jambes, à peine des pieds, un maillot qui posait par terre! Et cela vivait, et cela parlait, cela avait une âme... Cela rougit fortement à ma vue!

Maître Schimp eut un vague remords de son coup de théâtre. Mais quand il en avait, ils ne lui duraient point. Deux mots rieurs à Marietta en firent la façon.

— Ne t'effraye pas, cousine : Ami! comme on répond aux patrouilles! Voyons, nous venons ici parler français.

M. Schimp se mit en train d'exhiber son prodige. Pendant qu'il me racontait, sans omettre ni une date

ni un incident, comme quoi, après avoir abrité Marietta, il lui avait enseigné à lire puis à écrire en allemand, à lire puis à écrire en français, et l'arithmétique, et les deux grammaires, et la géographie, et l'histoire, et que Marietta *s'était apprise elle-même* à tricoter, à broder, tous les ouvrages ; et qu'il me montrait les cahiers de Marietta, et qu'il tirait du panier de la pauvre fille une dentelle au crochet ; Marietta, d'abord confuse jusqu'au trouble, s'était un peu calmée.

Elle arrêtait sur son cousin des yeux très-doux, empreints d'une telle reconnaissance, d'une affection si respectueuse, d'une confiance si absolue, elle était si bien absorbée dans cette contemplation qu'elle ne voyait rien d'autre.

J'en profitai pour reprendre, moi aussi, mon assiette. Bientôt j'osai considérer Marietta. Le premier regard épouvantait. Cet assemblage était absurde, il était impossible. L'effroi, la pitié, saisissaient tout à la fois le cœur. Le bon sens se révoltait à un tel lapsus de la nature, et quand on pensait que la nature c'était le Créateur, qu'il avait permis cette énormité burlesque, terrible, il s'élevait dans l'âme un *pour-*

*quoi* presque blasphémateur. Cela durait un instant, c'était un éclair. Dès qu'on regardait le visage, on oubliait tout. Cette tête avait des cheveux noirs abondants, des traits réguliers, de beaux yeux; mais ce n'était pas cela qui faisait le charme, c'était une incomparable expression de bonheur, c'était une tendresse inexprimable, c'était une paix des cieux, c'était comme une poésie intérieure, comme une fraîcheur immaculée, et tant de réserve, et tant de grâce contenue qu'on oubliait qu'il y eût un corps.

Marietta savait-elle dans quel bizarre étui vivait son âme? peut-être; elle n'en avait pas l'air. Le premier embarras passé, elle parla simplement, d'une voix dont le timbre jeune, velouté, remuait l'âme.

On appela M. Schimp, il nous laissa. La joie qui brillait aux yeux de Marietta s'éteignit un peu; on eût dit une lampe dont on atténue la lumière.

— Mon cousin est bon, me dit-elle tout d'un élan; il est très-bon! Puis elle sourit: Il me gâte! il croit que je sais quelque chose; je ne sais à peu près rien; lui a tout fait, il a été mon père, il a été ma mère.

Marietta se tut; je vis bien qu'il lui venait des larmes. Après quelques instants où son cœur — un

cœur battait dans ce petit corps — où son cœur s'était ému, elle reprit comme répondant à ma pensée :

— Je suis heureuse ; le Seigneur Jésus m'a aimée... une pauvre petite créature comme moi ! — Ce fut la seule allusion à son infirmité.

— Mon cousin m'aime aussi, et ma sœur, et tout le monde. Le jour n'est pas long. Le soir nous sommes bien heureux, nous lisons ensemble.

— Vous ne sortez pas, Marietta ?

— Plus maintenant. Mon cousin m'avait fait construire une voiture, il la traînait; depuis une grave maladie je ne puis supporter l'ébranlement des roues.

— Vous ne regrettez pas les promenades dans la campagne ?

Une rougeur fugitive passa sur le front de Marietta.

— Autrefois, oui, j'ai regretté; plus à présent. Je regarde ailleurs. — Puis, après un court silence et parce qu'elle me voyait triste : — Il y a des fleurs dans le paradis, reprit-elle.

Oui, pensai-je, et des corps glorieux; mais je ne le lui dis pas.

Comme elle avait vécu dans une atmosphère de cordialité, comme elle ne s'était heurtée à aucun de ces

angles qui, chez nous, mettent une cicatrice à la place d'un épanouissement, les sentiments lui arrivaient naïfs; elle les laissait parler, toujours d'un tact exquis.

— Mon plus gros chagrin, c'est que je suis ingrate.

Elle se méprit sur l'étonnement qu'exprimait mon regard.

— Vous ne l'auriez pas cru! pourtant, c'est vrai. Il y a telle heure où j'ai de l'abattement; la vie me paraît terne, j'ai là un poids, une angoisse, l'envie de pleurer... Oh! mais cela ne dure pas! Et puis mon Dieu me pardonne. Il m'a tout pardonné!

Alors elle me raconta ses journées, et comme elles passaient.

Le cousin Schimp avait si richement meublé cette intelligence, si fortement organisé cette vie, tant de foi pratique habitait là qu'il n'y avait de place ni pour le désespoir ni pour l'ennui. Pas une de ces questions écœurantes qui dénouent les jointures de nos os et nous font défaillir, nous bien portants et vigoureux, ne s'était présentée à cet être déshérité qui n'avait pas même une enveloppe humaine!

Le cousin Schimp était un esprit complet; tout

comme il achevait ses phrases, il achevait son œuvre. En promenant mes yeux par la chambre, je vis de quel art il en avait ordonné l'arrangement. Marietta était entourée de meubles à sa taille, tous bien faits, tous jolis : fauteuil, table, pupitre, vases de fleurs ; et pour atteindre à la grosse giroflée qui étalait ses pompons rouges sur la fenêtre, des marches proportionnées aux pieds de Marietta. Cela ne frappait pas, l'harmonie ne frappe jamais, seulement on sentait qu'une pensée d'amour, large et chaude, délicate et veillant aux détails planait sur cet intérieur.

Dans ce moment la porte s'ouvrit avec fracas ; six beaux enfants, six petites filles bouclées, rosées, leur panier au bras, entrèrent comme un ouragan et se précipitèrent vers Marietta qu'elles embrassèrent à l'étouffer. Ce fut alors que s'illumina la figure de Marietta ! Elle sourit d'un sourire d'ange :

— Je leur enseigne à lire, fit-elle, et les ouvrages !

Il fallait voir de quel air sage et heureux s'assirent les petites filles tout autour de Marietta.

Je la laissai.

Au seuil de la boutique, l'abat-jour sur les yeux,

les lunettes sur le front, la tabatière aux doigts : — Hein ? — me fit M. Schimp.

Je ne pouvais parler, je lui serrai les mains :

— C'est mon enfant, dit-il d'un air grave.

Monsieur Schimp, vous êtes un grand homme. Et toi, mon Dieu, tu es le grand Dieu des cieux !

---

# X

# LE SCULPTEUR

Je me trouvais en décembre, par un jour brumeux, dans une des plus vieilles rues du vieux Paris. J'y cherchais, en suivant les indications d'une lettre reçue la veille, la demeure du sculpteur. Ce n'était pas facile. La rue se composait de boue, de deux murs derrière lesquels s'étendaient des terrains à vendre, de décombres et de cinq ou six masures borgnes. Un brouillard infect enveloppait tout cela. A force d'aller et de venir je découvris le numéro, à moitié effacé, à moitié tombé avec le platras.

La maison répondait à la rue. Des murailles suin-

tant la misère, souillées de cette couleur nauséabonde, mélange de fange, d'ordures et de pluie, qui badigeonne les premières assises de nos quartiers pauvres; pas de concierge, un escalier noir dont les marches glissantes trompaient le pied; à chaque étage une lucarne laissant passer un demi-jour blafard aussitôt perdu dans l'obscurité de cet antre; tel était l'aspect. Çà et là des portes sordides s'ouvraient sur un palier. Je trouvai celle où j'avais à faire; elle était entrebâillée, je la poussai. A droite, une espèce d'atelier, réduit assez clair où gisaient des statuettes, de la terre glaise, des outils; au fond du corridor, une grande chambre; j'y entrai. Elle avait de hautes fenêtres, à moitié couvertes de toiles d'araignées, à moitié garnies de carreaux de papier. Un jour opaque passait par là; du reste le chaos! Un pêle-mêle de plâtres et d'outils encore, avec des chaises cassées, des ustensiles de ménage, un vieux jupon, des croûtons de pain, quelque chose d'abandonné, de sale et de froid qui repoussait.

Vers la fenêtre il y avait deux enfants; l'un de douze ans, chétif, avec un pâle visage, de grands yeux d'une extrême douceur, une longue chevelure

mate qui prêtait à ses traits une délicatesse presque féminine. De ses doigts allongés et maigres il modelait, entièrement absorbé dans son travail. J'imagine que Raphaël enfant devait avoir cette tête mélancolique.

L'autre, plus petit, la mine ronde, pleine, pâle toujours et maladive, le regardait faire. Lorsqu'il marcha, je vis qu'il boitait.

Au bruit tous deux se tournèrent, puis se prirent à me considérer d'un même air ahuri.

— Votre père? demandai-je.

L'aîné posa sa figurine, fit quelques pas; l'autre suivit en boitant. Je pénétrai dans l'alcôve, ils retournèrent à la fenêtre.

Il y faisait si sombre que je fus un moment sans distinguer quoi que ce soit. L'air y était étouffé; il me prit un accès de toux venu fort à propos pour me tirer d'embarras. Une voix sonore, mais creuse, demanda ce que c'était, qui j'étais. Mon nom ne lui dit rien, car il se fit un silence où je sentais planer quelque chose de tendu. Il n'y avait plus qu'une respiration sifflante avec ce craquement sinistre qui marque le dernier degré de la phthisie.

La femme du sculpteur m'avait écrit, le mari n'en savait rien, c'était évident.

Tout en m'asseyant à tâtons je balbutiai quelques mots de statuettes, d'art, je ne sais quoi de gauche et d'absurde.

Cependant mes yeux s'accoutumaient à ces ténèbres. Je commençais de discerner un grabat, un homme haletant, qui se mit sur son séant et me regarda sans rien dire.

C'était une noble figure; de ces figures qui du premier coup font des révélations sympathiques, tandis que tant d'autres qu'on a vues vingt ans, qu'on verra trente, restent plates et secrètes comme un mur.

Il avait l'œil perçant, des cheveux noirs rejetés en arrière, le front d'une coupe exquise, la barbe légèrement grisonnante, la bouche fine et loyale, une suprême distinction que relevait son extrême pâleur.

— Est-ce en qualité d'artiste... d'amateur?

— Mais de tous deux... un peu. J'ai entendu parler de vos œuvres... vous êtes souffrant... je crois... je...

Le sculpteur, sans se rendre compte de mon trouble, vit que j'étais au supplice. Avec un sourire charmant,

de l'air d'un grand seigneur qui mettrait à l'aise un quidam tombé de la lune :

— Francis! montre-nous *Rachel*, *l'Enfant au papillon*, *la Jeune fille!*

Francis apporta les figurines, et parmi, deux ou trois statuettes révolutionnaires que le père n'avait pas demandées. Dans les premières, il y avait du talent, et beaucoup; il y avait le sentiment de l'idéal, une souveraine élégance de formes; moins dans les autres : dans celles-là le fini l'emportait sur l'idée, le métier sur l'art; c'était une spéculation, c'était une lettre de change tirée sur les passions populaires. Le sculpteur aux abois leur avait demandé du pain; la misère avait gagné sa bataille.

— Ceci, ce n'est rien, dit-il en les écartant. Les autres ont peut-être quelque mérite.

La glace était fondue. Nous parlâmes sculpture, peinture, musique. Sur toutes choses il avait des mots justes; il s'exprimait en termes parfaitement simples, d'un langage de bonne compagnie, avec une distinction native et d'éducation aussi. Pourtant on sentait qu'il y avait quelque disparate dans sa vie; des circonstances triviales devaient l'asservir; son dénû-

ment n'en était pas l'unique indice; il lui venait de certaines intonations, de certains gestes, habitudes d'un autre monde, qui me froissaient et qui l'étonnaient lui-même, car après il restait un instant silencieux.

— J'ai trop travaillé, me dit-il. Pendant trois mois j'ai passé presque toutes les nuits. C'était pour un chirurgien, il lui fallait des pièces d'anatomie; il nous fallait du pain.

Sa voix s'éteignit; il reprit presque gaiement :

— Ce que j'ai n'est rien, une grippe; je me trouve mieux. Dans peu de jours je me lèverai. J'ai de l'ouvrage, beaucoup.

L'idée par moments lui venait que je pourrais bien être là pour le secourir; cette idée ne faisait que traverser son esprit, mais elle plissait son front, elle donnait à sa voix un timbre sec, une allure saccadée, elle communiquait à toute sa tenue un caractère presque hautain. D'un vif élan je le déroutais, alors il redevenait naturel et plein de bonne grâce.

Je m'épris d'enthousiasme pour *l'Enfant au papillon*, pour *la Jeune fille*. L'œil du sculpteur s'embrasa. L'artiste, l'homme; l'artiste fier de son œuvre.

l'homme fier de son énergie, tout en lui semblait renaître. Il redressa la tête d'un mouvement aisé ; la vie, presque la gaieté lui revinrent. Je lui demandai la permission d'emporter ces petits chefs-d'œuvre.

— Comment donc, mais c'est une faveur que vous me faites! — Et il avait si grand air, qu'en vérité je n'osais ni m'enquérir du prix des figurines, ni le déposer sur la vieille chaise qui lui servait de table.

Alors sa femme entra. Une femme de haute stature, maigre, drapée dans un tartan déteint. Elle avait les traits réguliers, le port majestueux, le pas tragique; lorsqu'elle me vit, elle cacha sous les plis du châle les tiges de carottes qui sortaient de son panier avec un pain de quatre livres.

Le sculpteur tourna la tête du côté de la muraille et se tut. Il me sembla que je comprenais quelque chose au mystère de sa destinée.

Cette femme déposa son panier ; d'un geste théâtral elle embrassa ses enfants, comme Médée eût fait ses fils; elle me regarda, vit qui j'étais, ce que je venais faire, d'un coup d'œil m'appela près d'elle, hors de l'alcôve, tendit sa main, reçut la petite somme que j'y plaçai, d'une voix emphatique me parla de son

mari, d'elle-même, de la maladie coûteuse, de poésie, de littérature, puis se lança dans des régions abstruses où elle perdit pied et moi aussi. En toutes choses le son était faux; elle entonnait à côté; non qu'elle fût dissimulée ou hypocrite, mais il y a des instruments humains accordés, dès le début, sur un mauvais diapason. Le pis, c'est que ceux-là vont toujours, à travers tout, et qu'ils font taire les autres. Il y a des gens dont le naturel est outré, pour lesquels le vrai serait une affectation, à qui les pensées viennent montées sur des échasses, qui parlent comme dans un porte-voix. La femme du sculpteur était une de ces créatures-là. Grandiose, ampoulée, constamment sous une préoccupation de dignité, pleine de mystère, lançant des mots destinés à éclairer d'une douteuse lueur les profondeurs du passé; jouant la comédie, sérieusement; reine de théâtre, — peut-être l'avait-elle été.

Le sculpteur n'ouvrit plus la bouche. A sa petite toux nerveuse, je connus qu'il était impatienté.

Je revins souvent; le sculpteur allait de mal en pis. Il se disait mieux, toujours; le croyait-il?

Par degrés il s'apprivoisait, nous causions; lorsque sa femme était absente, il le faisait avec son aisance parfaite, avec une entière liberté d'âme. Rarement une allusion à d'autres temps et si voilée et si légère qu'un observateur seul pouvait la saisir au vol. Nous parlions de son art; chaque fois j'emportais quelque statuette. Un jour, — il ne restait plus guère que cela, — je me passionnai pour une figurine républicaine, bonapartiste, je ne sais trop; nous étions en 1845. L'artiste me regarda de son œil clair.

— Vous voulez cela? fit-il avec une inflexion légèrement dédaigneuse.

— Mais oui! cela me plaît; il y a de l'énergie!

Il réfléchit un instant; son visage s'attendrit, il me tendit la main. — Merci, dit-il. Puis il retomba sur l'oreiller.

Ce fut la seule fois qu'à propos de cette terrible question d'argent, il se départit de sa fierté un peu raide.

Entre sa femme et lui, il y avait un mur, un gouffre, je ne sais lequel. Elle le servait avec un certain respect où dominait l'emphase; sans divination du reste et sans goût. Il ne lui adressait jamais de re-

proches; il ne l'appelait jamais près de lui. Elle déclamait à son sujet comme sur tous les sujets. En attendant, elle le laissait dans son alcôve ténébreuse. Il ne demandait pas qu'on l'en tirât, elle ne songeait pas qu'il eût besoin d'air. Autour de lui ni comfort ni attentions, pas plus que d'ordre dans la chambre ou de propreté nulle part. Autant aurait valu demander à Clytemnestre de balayer sa cuisine.

Avec toutes ses prétentions de grande dame, cette femme était prosaïque à l'excès. Sous sa misère, sous ses haillons, sur son grabat, dans son silence, cet homme avait une incomparable noblesse.

Plus d'une fois nous nous entretînmes, ou plutôt je lui parlai de Dieu, de l'avenir; il m'écoutait et se taisait.

Sa femme discourait sur la Providence, sur l'Être suprême, elle abondait en fadeurs pieuses. Il toussait, me regardait et se retournait. Ces jours-là je n'en obtenais pas un mot.

Bientôt, hélas! il arriva ce qui arrive dans de telles unions, à une heure donnée. La maladie s'aggravant, la faiblesse s'accroissant, celui qui était fait pour dominer fut asservi. Cela se fit sans bruit, sans luttes,

sans que l'un ou l'autre s'en rendît compte. La femme était robuste, elle était vaillante; à mesure que le sculpteur perdait ses forces, la crainte qu'elle avait de lui déplaire allait s'effaçant. Elle ne le soigna pas moins bien; à vrai dire, elle ne le soignait pas du tout; sur mes observations, elle se décida même à tirer le lit dans la chambre; mais elle se gênait moins, elle avait le verbe plus haut, elle pérorait davantage, elle se cachait à peine pour recevoir quelques secours. Auparavant, elle m'accompagnait jusqu'à la porte, laissait sa main ouverte, et lorsque j'y avais déposé mon offrande, muette, du doigt elle me montrait le ciel. Maintenant elle faisait de constantes allusions aux besoins du ménage. Le sculpteur fronçait le sourcil et respirait fortement; puis, se domptant lui-même, par un énergique effort, par un suprême retour vers son passé et comme si ce coup d'œil rétrospectif lui eût amené de pires désenchantements, il haussait les épaules; un sourire moqueur venait errer autour de sa bouche, sourire de gentilhomme aux tromperies de la fortune.

Il y avait là quelque grande méprise chèrement payée.

La phthisie faisait des progrès effrayants. Le sculpteur ne parlait plus de guérir; il ne parlait pas de mourir, il gardait le silence.

Je crois qu'il m'aimait, du moins il me voyait avec quelque joie; j'étais un de ses pareils, et puis je ne faisais pas de phrases.

Un jour, c'était encore dans l'alcôve, il me dit d'une voix haletante : — Écoutez; je sais que vous aurez du plaisir à me rendre service. Demandez à... — il ne la nomma pas — mes dernières Reconnaissances. Allez au Mont-de-Piété... retirez mes serviettes... allez-y vous-même! — Il promena un regard de dégoût autour de lui : — J'ai besoin de linge blanc.

Je serrai fortement sa main.

Le lendemain, de bonne heure, j'étais là, le paquet de serviettes au bras. Le lit, placé hors de l'alcôve, s'appuyait aux fenêtres; la pâle figure se détachait sur la lumière avec ses lignes pures; les paupières étaient à demi baissées, le sourire déçu flottait sur les lèvres. Il leva les yeux, vit le paquet, et sans presque m'apercevoir, d'une main tremblante détachant les épingles :

— Oh! oui! fit-il, oui! je les reconnais... ce sont

mes serviettes, mes belles serviettes ! Oui, voilà mon numéro, 120, c'est bien cela !

Il les prenait l'une après l'autre, enfouissait son visage dans les plis soyeux du lin damassé ; il respirait cette saine odeur de propreté, il fermait les yeux, tout son luxe d'autrefois passait à l'horizon. Une faiblesse le prit, physique, morale, je ne sais. Sa belle tête se renversa sur l'oreiller, ses doigts laissèrent échapper les serviettes. Quand ses yeux se rouvrirent, il les fixa fortement sur le ciel qui pâlissait au couchant.

Avez-vous senti, lorsque la mort s'approche d'une âme humaine, d'une de ces nobles créatures que Dieu dota de poésie, de loyauté, de puissance, que le monde a trompées, qu'il a gâtées peut-être ; avez-vous senti devant cette vigueur qui s'abat, devant ces misères sans nom, devant ces pauvres membres affaiblis ; avez-vous senti de ces pitiés immenses vous monter au cœur ; avez-vous senti de ces tendresses muettes, ineffables, vous pénétrer jusqu'à la moelle ; avez-vous senti les ardeurs de la foi ; votre bouche s'est-elle glacée, votre gosier s'est-il desséché ? Sans voix, sans parole, êtes-vous tombé sur vos deux ge-

noux, dans l'absolue conscience de votre incapacité, prosterné, presque défaillant, devant le Dieu qui sauve? Si vous avez senti cela, vous savez ce que j'éprouvais.

Le sculpteur ne tourna pas la tête, il n'abaissa pas le regard, il était absorbé dans la contemplation du ciel pâle.

Sa femme n'osait toucher aux serviettes, déployées à l'aventure sur le lit; les enfants restaient immobiles; cela dura longtemps.

A six heures du matin, le jour suivant, on m'apportait une lettre prétentieusement encadrée de noir. Le sculpteur était mort dans la nuit; sa veuve me priait de la venir trouver.

Je ne m'y sentais guère porté; j'y fus pourtant. Il était là ce fier visage, glacé, idéalement beau. Il gisait affaissé du suprême affaissement, ce pauvre corps. L'âme, en partant, avait laissé de la paix sur ce front; il s'était détendu, il s'était éclairé, les lèvres avaient repris leurs contours délicats.

A ma vue, la veuve, redressée de toute sa taille, les deux mains sur la tête de ses deux fils, le pied projeté

en avant, tragique attitude de mère désolée, commença de les bénir en un discours tout boursouflé de périodes redondantes. C'était une *voceratrice* moins la passion.

Francis avait les yeux baissés, des larmes coulaient sur ses joues ; au léger infléchissement de sa tête, qui semblait se dérober à la main de sa mère, on sentait un froissement intime, une inconsciente révolte de la dignité, quelque chose qui subissait, mais qui souffrait.

L'autre, distrait, regardait çà et là tout en pétrissant un morceau de terre glaise. Il était accoutumé aux déclamations de sa mère ; une de plus, une de moins, peu lui importait ; quand elle aurait achevé, il retournerait à ses jouets ; il y retourna.

Alors entra un ouvrier mouleur, bon garçon, bon vivant, la lèvre rouge, la moustache noire, robuste et défiant les maux : — Tiens ! fit-il, il paraît que c'est fini ! Pauvre homme !

La veuve se remit en pose ; elle improvisa tout exprès pour lui un nouveau monologue qu'il écouta bouche béante, non sans plaisir, comme il eût fait au théâtre.

La douleur de la veuve n'était pas à la hauteur de

ses démonstrations, pourtant elle pleurait d'assez bonne foi. Elle sentait bien que ce mort étendu là, c'était la poésie, c'était l'idéal de sa vie. Cela s'en allait pour ne plus revenir. D'ailleurs, il avait été bon pour elle. Son amer désenchantement, elle s'en était à peine doutée ; tant qu'il avait pu travailler, il le lui avait caché. Souffrant, elle avait mis son silence au compte de la maladie ; elle n'avait pas vu plus loin. Mort, elle lui payait ce qu'elle lui devait, comme elle pouvait. Elle faisait mouler le visage de son mari, parce que c'était dans son rôle... et puis qu'il avait la tête belle, et que cela se vendrait.

L'ouvrier, quand elle eut fini, prit son plâtre et le jeta par poignées sur le visage du mort. Le petit garçon s'approcha du mouleur, dont il suivit l'opération d'un œil curieux. Le fils aîné fut se cacher dans l'atelier solitaire.

Quant à la veuve, elle avait mis son châle et s'en était allée quérir un pot au feu.

---

# XI

# LA TONNELLE DE CORMIER

Et maintenant je reviens m'asseoir sous la tonnelle de Cormier, au vieux manoir, dans le jardin de mon père.

C'est un jardin aux larges allées plantées de buis, bien clos de murs; les arbres du verger émergent par-dessus la muraille, et par-dessus les arbres du verger s'étagent les plans vaporeux des assises du mont. Les uns bocagers, les autres découverts, ils portent leurs maisonnettes à grands toits perchées au fin sommet ou bien cachées dans un repli. Le Jura, avec ses sapins noirs, avec ses hauts pacages, avec ses chalets piqués çà et là, domine tout.

16

En avril, avant que le bois pousse ses feuilles, la tonnelle de cormier s'étoile de fleurs jaunes; les abeilles y foisonnent, cela bourdonne comme une ruche; au travers des rameaux fleuris on voit le ciel où courent les nuages, flocons légers que promènent les brises attiédies. Derrière la tonnelle il y a un rucher, un beau rucher qui s'appuie contre le four, qui rit au soleil levant, que brode la vigne vierge. Les ruches, en quatre étages, s'étalent dans leur abri de sapin, lisse et satiné.

En mai, quand les pommiers du jardin fleurissent, on dirait des orangers; alors il se répand des odeurs printanières, un bruit de vie; les branches laissent tomber des pluies de pétales rosés et de pollen d'or; les abeilles semblent affolées, les célidoines vertes aux reflets pourpres se balancent dans les touffes odorantes; partout éclate la floraison. La terre est nue encore; hormis les belles planches de tulipes, le sol a gardé sa robe grise, mais ces dômes à la blancheur d'argent, avec le ciel bleu qui s'étend dessus, font du jardin un lieu de splendeur comme n'en eût jamais rêvé l'homme, si Dieu n'en avait abondamment parsemé les campagnes.

Par ces beaux soirs de mai, *la dimanche*, lorsqu'on est assis sous la tonnelle de cormier, on entend les filles du village qui vont par bandes, les mains entrelacées, tout autour du clos, du grand clos vert, dans le chemin qui serpente parmi les prés, avec les Alpes étincelantes à l'horizon. Elles vont chantant et rechantant des complaintes d'une voix qui se tient volontiers dans les notes hautes : quelque chose de strident et de mélancolique, de frais et d'agreste, une senteur de muguet au bois. Pendant que monte la lune les couplets se défilent ainsi, tantôt rapprochés, tantôt éloignés, d'une mesure égale. Parfois la chanson triste est coupée d'éclats de rire, c'est lorsque les garçons qui suivent à distance, par bandes aussi et les mains dans les mains, ont attendu les jeunes filles pour leur barrer le passage. Et puis la chanson reprend, toujours cristalline; elle se promène au travers de ces modulations sauvages, d'une indicible poésie, qu'on ne trouve qu'aux champs. La nuit tombe, les étoiles s'allument, peu à peu les chanteurs rentrent au village, tout se tait, excepté la reinette qui trille discrètement sur le bord du ruisseau.

En juin, la campagne est feuillée, tout a sa cou-

leur; il y a de fortes ombres et des places embrasées au soleil. La tonnelle s'est bien encapuchonnée sous son cormier; on y surprend des gazouillements, de petits cris, des frôlements, des bruits d'aile; et quand vient le soir, des nichées entières s'abritent dans les rameaux. Au travers s'aperçoit le rucher, une odeur de cire vierge s'en exhale; les abeilles y pendent en grappes brunes, elles rentrent avec des paquets de pollen aux pattes; et des bourdonnements et une hâte! Dans chaque ouverture, sur le plancher de la ruche que jaunit la poussière d'or échappée aux butineuses, les sentinelles fortement campées, la tête à l'abri, le corps à l'air, font vibrer leurs ailes d'un mouvement rapide.

Un massif abrite le rucher contre les vents du Nord : noisetier aux mouchets dentelés, sureau, lilas, troëne, et puis le marronnier avec ses feuilles en éventail, et puis l'érable; des tons moelleux, des nuances infinies, un luxe, une profondeur de verdure. Sur la muraille, les plantes d'œillets s'épanouissent entre les pierres; il y a des coquelicots parmi, de la mousse qui jaunit au soleil, des lézards qui écoutent le cricri des prés. Par-dessus le mur, un enchevêtre-

ment de convolvulus, de capucines et de pois de senteur se verse en plis abondants.

Les petites filles quand elles passent regardent, se dressent sur la pointe des pieds, accrochent un bout de pétale, et s'en vont joyeuses.

Le jet d'eau saute au soleil ; sa fusée coupe le Jura d'une ligne diamantée ; en l'air se jouent les gouttes avec une chanson uniforme et limpide.

Les faucheurs, les faneuses suivent le sentier tout contre le jardin ; les enfants s'y attardent ; ils viennent voir, de nuit, les vers luisants qui grimpent au mur pendant que les têtards répètent leur note plaintive. Ce sont des causeries, des adieux échangés en hâte, des rires frais, des contemplations, des lambeaux, des riens ; et c'est tout cela qui fait la nature, qui fait le village, qui fait cette vie des champs passionnément aimée.

Le soleil une fois couché, la masse du Jura se détache du ciel en une silhouette admirablement pure. Il prend alors, le ciel, derrière la montagne, de ces teintes claires, presque vertes, qu'on voit aux toiles du Pérugin. Je ne sais pourquoi ce ciel-là, cet éther, cette lumière sans rayons, cet éclat d'une sérénité

presque polaire attire mes yeux comme si, dans cette zone merveilleuse, devait s'ouvrir le paradis. — Cet immuable rempart me fait rêver. Ma pensée, lorsqu'elle se déroule par les horizons sans obstacles, s'amoindrit et s'efface comme les vapeurs étendues sous l'haleine du vent. Lorsqu'elle rencontre cette forteresse crénelée de sapins, ces flancs sillonnés de chemins raides, ces coupures dans la forêt, ce sommet d'une ligne parfaite, ma pensée se réveille, la vie se double en moi ; ce ne sont pas des idées toujours précises, c'est une saine bouffée de liberté qui descend de là-haut et qui m'emplit le cœur.

Que j'en ai passé là d'heures charmantes, que j'en ai passé là d'heures bénies ! que d'enivrements de soleil, et de murmures, et de fraîcheur ! que de prières dans l'angoisse ! que d'hymnes reconnaissants ! Et quand mes yeux qui lisaient la vieille Bible s'allaient perdant au loin, remontant la vallée, festonnant la lisière du bois ; quand ils revenaient tout près à ces allées paisibles que tant d'êtres aimés, disparus, ont foulées ; quand mon regard, au travers de ce nid feuillé, s'enfonçait au plus profond du plus intense azur des cieux, ah ! que j'ai remercié Dieu, ah ! que

je l'ai fortement aimé, que j'ai fortement senti que c'était la bonne vie, la saine vie, et une grâce à nulle autre pareille que de respirer, que de se mouvoir là, en pleine nature, de l'aube du matin au crépuscule du soir.

On a bien chanté dans ces vieilles allées, on y a bien ri, on y a pleuré. Bien des pas d'enfants, bien des pieds de jeunes filles en ont frappé le sable, bien des rêveries s'y sont promenées, on y a fait bien de beaux projets! Quand la cloche du village dit les heures, quand elle sonne à midi le repas du jour, quand le soir elle appelle à grande volée les paysans au logis, il monte de mon passé comme des essaims de figures aimées, que je ne verrai plus.

Mes jeunes années montent aussi. Voici qu'elles m'amènent deux visages candides, deux vieux visages frais comme la rose : Nicolas et Marianne, les esprits tutélaires du jardin.

Ils avaient la direction du manoir; lui de la cave et des ruches, elle du jardin. Rien à faire ou peu de chose, seulement l'œil à ouvrir.

C'étaient de bons gros villageois fort à l'aise, lui Bernois, elle du pays. Ils avaient bien cent trente ans à eux deux.

Le matin on voyait Nicolas, un bonnet blanc sur sa petite tête ronde, épais et court, en culottes de velours, comme la chanson, son vaste gilet tombant jusqu'au genou, toujours en manches de chemise et la chemise éblouissante, les mains appuyées à deux bâtons, une pipe à la bouche, s'acheminer tout doucement le long du verger, le long du manoir. Il y mettait le temps, il n'avait point hâte, tout de même il arrivait. Jamais on n'entendit sa voix autrement qu'en un petit grognement d'aise, ou bien, dans les jours de grande faconde, un certain : *Voï, voï, voï!* qui bourdonnait en dedans. C'était une manière d'approbation, de consentement, de raisonnement avec soi-même.

Au printemps, quand sortaient les essaims, il établissait sa femme, *la* Marianne, sous la tonnelle de cormier.

Elle était là, cette charmante vieille, quelque boisseau de légumes secs dans son tablier ; d'une main tranquille elle égrenait les haricots rouges, blancs, tiquetés, picotés ; du coin de l'œil elle surveillait les ruches. Elle nous laissait tout enfants asseoir près d'elle, les mains plongées dans ces beaux haricots.

Elle avait une coiffe blanche dont les vieilles dentelles bien empesées tombaient raides le long des joues. Comme elle avait les yeux? je l'ignore; je sais seulement qu'elle était belle, avec des couleurs d'un rose incarnat, avec cette fraîche bouche en cœur qu'on ne voit plus ni aux champs, ni à la ville; cette bouche riait. Elle avait aux joues deux fossettes qui riaient aussi. Dès qu'on était assis par terre, sur le gravier, devant elle, on la contemplait, on l'écoutait et rien qu'à cela l'on devenait sage.

Elle ne grondait point; toute sa morale se réduisait à ces quelques mots : — Il faut être bien obéissant, *et pouis*, aimer le bon Dieu!

Elle avait de ces discours paisibles qui vont comme le flot du ruisseau, qui se promènent comme lui tantôt par les prés, tantôt sur les cailloux, baisant cette fleur, mouillant cette feuille, pendant que les papillons se balancent au remous et se mirent dedans. C'était l'oiseau, c'était l'abeille : Vois-tu ici, regarde là! et quelque insecte aventuré sur un brin d'herbe, et lorsqu'il lui venait aux doigts quelque semence plus brillante : — Tiens, prends-le, c'est le roi du troupeau? — Les paroles allaient s'égrenant, les heures

s'écoulant; il y faisait bon; c'était une paix que je n'ai pas retrouvée.

Tout à coup, voilà les abeilles en rumeur, devant le rucher :—Va *crier* Nicolas, va vite! tu seras *sâge!* Le bonheur d'être utile, d'annoncer une nouvelle! Nicolas écoutait; il retirait la pipe de ses lèvres, la tapait un peu sur le banc pour secouer les cendres : — Voï, voï! — Après un moment de reflexion : — Va *voir* chercher la *casse!* tu seras *sâge!*

Et lentement, sur ses deux bâtons, il traversait la grande cour et montait un à un les degrés du jardin.

La casse est une brillante casserole de cuivre, rouge, polie, qui nage sur le baquet d'eau froide, près de la porte, dans la cuisine des paysans; quiconque a soif y plonge sa bouche altérée :

— Voici la casse, tout va-t-il bien, père Nicolas?

Père Nicolas, parfois trop tard arrivé, voyait l'essaim, rassemblé dans l'air, lui partir au nez, d'un trait, pour la montagne. Un instant il restait immobile, sur le coup, puis — c'était une des rares occasions où il émettait sa pensée ; — Allez seulement! disait-il aux abeilles. Que le bon Dieu vous bénisse! ce n'est pas moi qui vous veux courir après.

Marianne avait le cœur gros. — Sont-elles *intrépides!* disait-elle en son langage, sont-elles INCRÉDULES!—Nicolas secouait la tête; la sentence une fois proférée, l'œil toujours gai, la bouche toujours placide, il reprenait posément le chemin de la cour, et la pipe, et le banc. Arrivé là, il faisait *ouf!* se laissait choir assis, tout d'une pièce, bourrait sa pipe, la rallumait, fermait à demi les paupières et humait son tabac avec un sourd gémissement de bien-être.

Le plus souvent, les abeilles, qui connaissaient leur homme l'attendaient, frémissantes, agitées. Nicolas posait ses deux bâtons contre le rucher; la *casse* dans une main, dans l'autre quelque vieille clef ouvragée, tapotant, boitant, sifflotant, il allait, suivi de l'essaim, vers un pommier où se groupaient les abeilles.

Je l'entends ce bruit champêtre, j'entends ces notes métalliques et cette petite chanson de merle, je vois le blond nuage qui se promène derrière Nicolas.

Et Marianne! en hâte elle apportait un *capot* neuf, tressé de paille, bien frotté de mélisse odorante qu'elle venait d'arracher. Nicolas ramassait à pleines mains la grappe vivante; il la versait dans le capot; tranquille, mesuré toujours, au milieu du tourbillon ému.

— La reine y est-elle, père Nicolas? l'avez-vous vue?

— Voï, voï, voï!

Le capot retourné, Nicolas se baissait pesamment, l'arrangeait tout à loisir sur quatre échalas, puis Marianne entourait l'arbre d'un tapis à grands ramages; ne fallait-il pas protéger la ruche naissante contre les ardeurs du soleil? Le soir on la portait au rucher, et tout ce jour-là, et le lendemain encore, les abeilles allaient et venaient de la ruche au pommier.

Quand arrivait le mois d'août, c'était le temps de prendre le miel. Chaude journée pour le père Nicolas!

Il coiffait sa petite tête d'un masque de fer, pointu, grillé, vraie salade du moyen âge retrouvée en quelque caveau du manoir.

Toujours sifflotant il s'approchait des ruches, levait les capes, rangeait méthodiquement les rayons d'ambre dans les plats de terre rouge. Les abeilles faisaient rage, pour qu'il fût dit, car elles savaient bien qu'avec le père Nicolas on y perdait son latin. L'une après l'autre les ruches y passaient; Nicolas, qui était juste, leur laissait ample provision d'hiver.

Marianne avait grand'peur tandis qu'il allait ainsi dans un nuage de bestioles en colère.

— Faut te garer, Nicolas! et *pouis* prier le bon Dieu qu'il te garde!

Mais voici l'automne. Les arbres ont donné leur fruit, la vigne vierge enveloppe le rucher de draperies où se mêlent plus de pourpre et d'or que les filandières des villes n'en tissèrent jamais pour habiller les reines et les rois. Les astères balancent leurs rameaux chargés de fleurons bleus, leurs guirlandes argentées; le rouge-gorge essaye de redire sa chanson du printemps; hélas! il en a laissé les plus belles notes aux buissons d'aubépine; il sautille dans les places chaudes, au soleil de novembre qui boit le brouillard. Les papillons bruns étalent leur robe veloutée, marquée d'un œil pourpre, sur les dernières fleurs; l'abeille y vient aussi, dolente, engourdie. Les cormes rouges sont presque toutes tombées, la tonnelle n'a plus d'ombre. Dans le pré, derrière les saules, monte la fumée d'un feu, celui du *boëbe* qui garde les vaches. Demain elles rentreront; la gelée blanche flétrit l'herbe.

La vendange est faite, le vin fermente dans les tonneaux. On a cassé les noix, le soir, à la veillée, sur les longues tables que couvrent le cidre, le fromage et les pommes. Le chanvre pend au plafond en nattes soyeuses, il attend le rouet des femmes et les veilles de l'hiver. Les brebis tondues cherchent la chaleur de l'étable. Il siffle, et souffle et passe une froide bise.

Adieu mon beau passé ! adieu mes souvenirs !

FIN.

# TABLE



Paris, imp. de L. Tinterlin, 3, rue Neuve-des-Bons-Enfants.